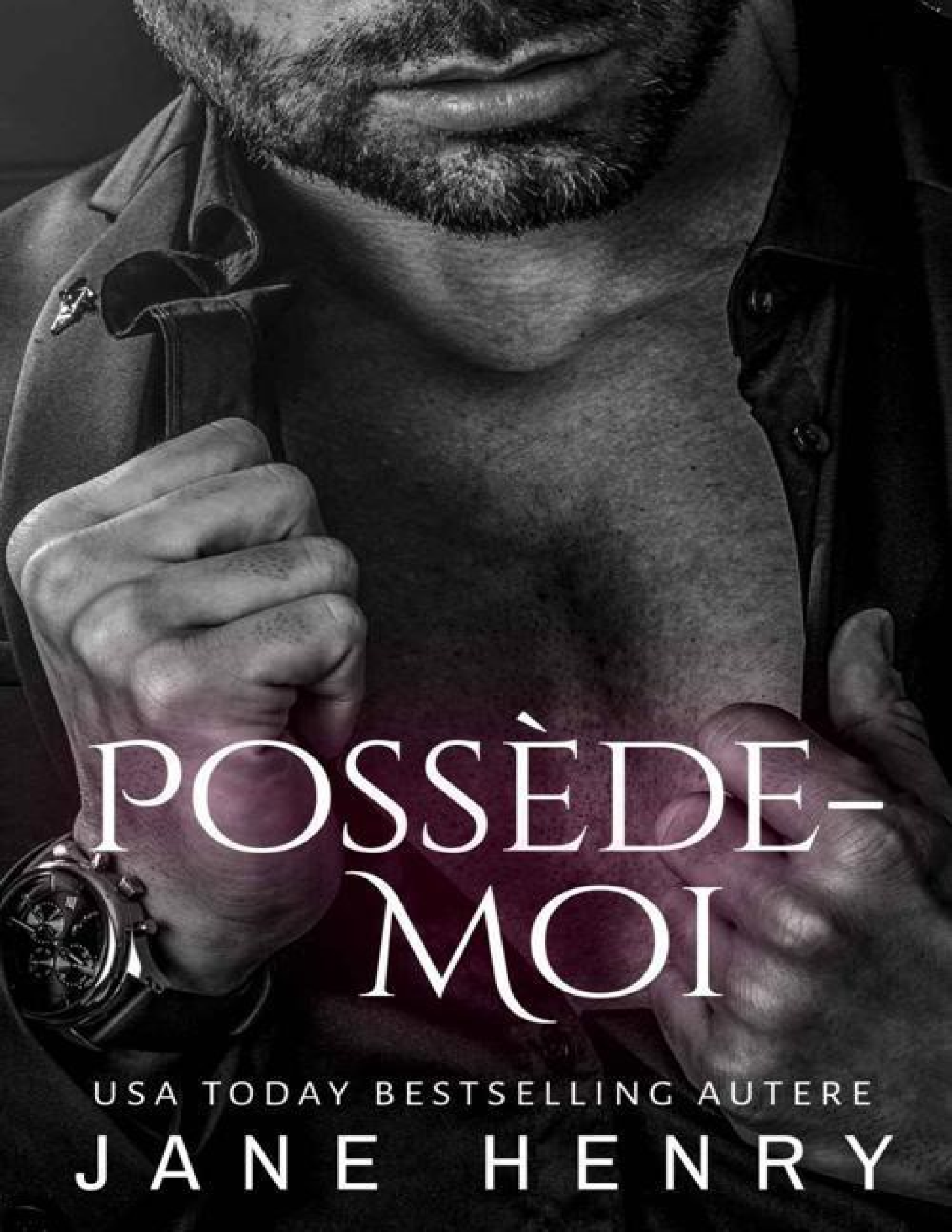




POSSÈDE- MOI

USA TODAY BESTSELLING AUTERE

JANE HENRY

POSSÈDE-MOI

DARK ROMANCE ET MAFIA

LES MAÎTRES DE LA CORSE

OceanofPDF.com

JANE HENRY

OceanofPDF.com

Traduction par
MURIELLE JACKSON

 J Henry
Publishing
Inc.

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

[Synopsis](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Épilogue](#)

[Aperçu](#)

[À propos de l'auteur](#)

OceanofPDF.com

Copyright © 2023 par Jane Henry

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme ou par quelque moyen électronique ou mécanique que ce soit, y compris les systèmes de stockage et d'extraction de l'information, sans l'autorisation écrite de l'auteur, à l'exception de l'utilisation de brèves citations dans une critique de livre.

Cover art by Jason O'Bannon

OceanofPDF.com

SYNOPSIS

L'argent n'achète peut-être pas l'amour. Mais il me permettra de l'acheter, elle.

L'espace d'un week-end.

Elle sera ma complice.

Je serai son maître.

Et ensemble, nous ferons le casse du siècle.

Elle sera ma soumise.

Ma propriété.

Je lui apprendrai à se soumettre,

Et à me prouver son obéissance.

Elle m'appartiendra.

Elle sera ma chose.

Mon trésor.

Et bientôt...elle deviendra ma femme.

OceanofPDF.com

UN

OceanofPDF.com

Fabien

ELLE S'APPELLE NICOLETTE.

Des yeux gris-vert, doux comme le velours.

Des joues roses, et une bouche en forme de cœur qui...

- Fabien !

Je lève les yeux de mon assiette et regarde ma mère, ma fourchette et mon couteau à la main.

- Tu as entendu ce que je viens de dire ?

Je n'ai plus l'habitude de manger en compagnie. Et cela faisait trois mois que je n'étais pas rentré chez moi, dans la maison de mon enfance.

- Il recommence, marmonne Thayer.

Je travaille seul, je ne compte jamais mes heures. Et toujours dans le calme, à moins que j'aie besoin de renforts.

Sauf quand je rentre à la maison.

Mais aujourd'hui, j'ai l'esprit complètement ailleurs. C'est à cause de ces images des caméras de sécurité que j'ai visionnées avant de les rejoindre pour le dîner.

Ils pensent que j'ai l'esprit ailleurs à cause du boulot.

Je n'ai absolument pas faim. Tout ce qui m'intéresse, c'est cette femme aux traits délicats et fiers, avec son épaisse crinière brune et ondulée qui retombe en cascade sur ses épaules. Cette femme au regard à la fois intelligent et belliqueux, mais aussi curieux et suffisamment intrigant pour me pousser à m'interroger... parviendrais-je facilement à la soumettre ?

Je vais acheter cette femme.

- Fabien. S'il te plaît. C'est important. As-tu entendu un seul mot de ce que je viens de dire ?

- En partie, dis-je en guise de protestation. Tu as parlé de... vin, et de hors-d'œuvre, et puis d'un groupe de musiciens pour le mariage d'Antoine.

- Mais qu'est-ce qui te préoccupe ainsi ? m'interroge maman avec curiosité.

Nicolette sera à moi.

J'ai déjà envoyé un message à Gwen pour lui demander d'annuler tous ses clients pour le reste de la nuit.

Mais je ne peux pas dire ça à ma mère. Je n'en parlerai d'ailleurs à personne. Je ne laisserai personne se mettre en travers de mon chemin, car cette femme sera mienne, peu importe ce qu'il m'en coûtera.

- Encore en train de faire des calculs ? me lance Thayer. Où en sommes-nous niveau profits ?

- Les garçons, si vous parlez de ce que je pense... dit Maman avec une grimace.

- *Douze millions.*

- Par rapport aux chiffres de l'année dernière, notre petite activité en Corse est en pleine expansion. C'est grâce à l'afflux de touristes, dit Thayer.

- Bon dieu, il était temps. Et vu que ce n'est qu'une de nos nombreuses activités, on s'en sort très bien. Si tes plans de développement fonctionnent, on pourrait doubler nos recettes en deux ans. Mais on risque d'avoir beaucoup d'obstacles à surmonter.

- On pourrait passer sous les radars ? suggère Thayer.

Les vieilles bâtisses et les rues pavées qui font le charme de la Corse, abritées au pied de montagnes majestueuses, ne sont pas la seule chose désuète sur cette île. Difficile de croire que la loi interdit toujours la prostitution. Sans parler de la gestion des maisons closes et du proxénétisme, qui sont passibles de peines encore plus lourdes.

Putains de puritains.

Pourquoi les gens considèrent-ils le sexe comme une activité à sanctionner à tout prix, cela reste vraiment une énigme à mes yeux. Pour moi, le sexe,

comme la nourriture, a vocation à être consommé, et n'importe quel être humain sain de corps et d'esprit en est affamé. En toute honnêteté, mon travail en tant que propriétaire et gérant de la Maison de la Vallée cachée, le club de gentlemen le plus huppé de Corse, ne me rend aucunement différent d'un propriétaire de restaurant.

- *Fabien*. Nous t'avons encore perdu. Ma mère laisse échapper un soupir insistant et se pince l'arête du nez. Je la regarde reposer son couteau et sa fourchette de chaque côté de son assiette pour me lancer un de ces regards qu'elle aurait tout aussi bien pu réserver à un enfant dissipé. Elle répète mon nom une fois de plus, chargeant cette fois-ci chacune des syllabes qu'elle prononce d'une bonne dose de culpabilité. Tu es l'aîné, reprend-elle. Tu devrais pourtant savoir, me réprimande-t-elle. Thayer, dit-lui, s'il te plaît.

Je prends une nouvelle bouchée de steak et mastique consciencieusement. Maman est la seule personne sur terre que je laisse me gronder sans que cela prête à conséquences.

- Elle veut que tu te trouves une femme pour t'accompagner, me dit Thayer. Interdiction de déambuler dans la salle du mariage comme un putain d'électron libre.

Je ne prends même pas la peine de masquer mon écœurement.

- Vraiment ? Tu n'as pas réussi à trouver mieux ?

Il lance un rapide coup d'œil à ma mère et tourne à nouveau le regard vers moi.

- Une femme décente, bien entendu.

- Bien évidemment.

Je regarde à nouveau ma mère. Elle a la patience d'une sainte et une colonne vertébrale d'acier, une combinaison mortelle dans notre milieu. Ce soir, je remarque qu'elle a des cernes sous les yeux, que je ne lui avais jamais vus auparavant. Je me demande si elle dort bien. Mais je sais que ce n'est pas le cas, pas depuis la mort de mon père cinq ans plus tôt. Et cinq ans sans dormir, c'est long.

Je refuse d'avoir une petite amie et les rendez-vous qui vont avec. Quand je veux quelque chose, je me sers.

Et je veux Nicolette.

Elle sera à moi.

- Je refuse qu'on *parle* dans mon dos, Fabien. J'en ai tellement marre des commérages.

- Mais tout ça devrait te passer par-dessus la tête, dis-je en haussant les épaules, tout en ingurgitant une nouvelle bouchée. Quoi que tu fasses, le gens auront toujours quelque chose à dire. Peu importe ce qu'on fait. Et si quelqu'un s'aventure à dire quoi que ce soit sur *toi*, je te promets qu'ils auront des comptes à me rendre.

- À moi aussi, renchérit Thayer.

- Oui, oui, répond maman. Je ne doute pas que mes fils défendront mon honneur jusqu'à la mort, et je vous en remercie. Et d'ailleurs, où est Lyam ? Il m'avait dit qu'il viendrait ?

- Je ne l'ai pas vu, dit Thayer, affairé à couper méthodiquement son steak en petits morceaux avant de manger.

- Mais ce n'est pas tout, dit-elle en poussant un soupir.

- Vraiment ? dis-je en continuant à manger, mais tout ce à quoi je suis capable de penser en cet instant, c'est à mon retour en Corse dès ce soir.

Elle poursuit, nous parlant de sa sœur qui ne cesse de la seriner avec les fiançailles et les mariages de ses fils, et qui visiblement passe son temps à insinuer que nous ne nous trouverons jamais d'épouses.

- Mais pourquoi te soucies-tu de ce que Marguerite pense de nous ? lui lance Thayer.

De mes deux frères, Thayer est celui qui ressemble le plus à ma mère. Ils ont les mêmes yeux bleu foncé, le même teint olive et d'épais cheveux noirs et ondulés. Mais s'ils se ressemblent physiquement, ils ne pourraient avoir une personnalité plus éloignée. Thayer a été surnommé le *Sauvage*. Un surnom qui lui avait été donné car c'est le plus cruel d'entre nous. Ma mère,

à l'inverse, est beaucoup trop douce et n'a jamais pu se faire à notre style de vie.

- Tu ne devrais vraiment pas te soucier de ce genre de choses. Tu imagines si nous, on commençait à se soucier du qu'en dira-t-on ?

- *Je sais*, poursuit-elle, masquant à peine sa grimace. Et c'est bien là le problème, tu ne crois pas, dit-elle en secouant la tête et en levant les yeux au ciel. Pourquoi seigneur ? Pourquoi ne m'as-tu pas donné *une fille* ? Juste une ?

- Touché, maman, dit Thayer.

- Je n'attends pourtant pas grand-chose, poursuit-elle. Tout ce que je vous demande, c'est de venir accompagnés. C'est tout.

- Quand est le mariage ? lui dis-je.

Ce genre de détails me passe littéralement au-dessus de la tête. Maman me lance un regard peiné.

- Ce week-end.

- Ahhh, dit Thayer en esquissant un sourire. Tu ne veux pas qu'ils parlent de notre activité en Corse. Admets-le, c'est ça qui t'inquiète.

À ces mots, le rouge monte aux joues de ma mère. On dirait presque qu'elle vient de rentrer d'une journée passée au grand air.

- Haha, la réprimande Thayer. Tu viens tout juste de te trahir.

- Et quand bien même ce serait le cas ? Est-ce un crime de demander à ses fils de venir accompagnés à un mariage pour enfin clouer le bec à toutes ces commères ?

Il faut dire que nous adorons taquiner notre mère.

- Ne t'inquiète pas, maman, finis-je par dire en voyant qu'elle commence vraiment à prendre nos remarques trop au sérieux. Je m'assurerai que Lyam et Thayer soient convenablement accompagnés. Et je viendrais avec quelqu'un aussi.

Thayer me regarde en fronçant les sourcils, mais en le voyant esquisser un demi-sourire, je sais déjà ce qu'il va dire.

- Alors comme ça, tu prévois de repartir en Corse ?

Je lui lance un regard sévère.

- Thayer ! dit maman en écarquillant les yeux à un tel point que c'en est presque comique. Bien sûr que non !

Bien sûr que je repars en Corse.

- Fabien, me dit maman d'un air réprobateur. Tu ne vas quand même pas... tu n'oserais pas... faire appel aux services d'une de *ces filles* pour t'accompagner ? Vraiment ?

- Tu veux savoir si j'oserais prendre une escorte pour la soirée ? Et pourquoi pas ?

Recourir aux services d'une femme qui n'attendrait rien d'autre de moi qu'un chèque en fin de soirée ? C'est pourtant bel et bien ce que je m'apprête à faire.

Mon téléphone sonne.

Je fixe l'écran de mon téléphone, sur lequel un numéro inconnu s'est affiché. À l'exception des membres de ma famille, personne n'a ce numéro. Je décroche à la seconde sonnerie.

- Monsieur Gérard. Formidable, j'avais bon espoir de réussir à vous joindre.

Je me détourne de ma mère pour faire face à Thayer.

- Qui est-ce ?

Je lui fais un signe du menton et il bondit de sa chaise pour se précipiter vers le bureau. Nous y avons tout le matériel nécessaire pour tracer un appel.

- Nous sommes au courant des activités de votre groupe en Corse. Nous savons avec qui vous travaillez. Et nous savons où se trouve votre frère.

Instantanément, mon sang se glace.

Merde.

Derrière moi, j'entends la voix inquiète de ma mère.

- Qui est-ce ? Fabien, qui est-ce ? Où est Lyam ?

- Qui est à l'appareil, dis-je d'une voix menaçante.

Personne ne menace ma famille. Personne ne s'en prend à nous sans souffrir de sérieuses conséquences.

- Dans deux jours, le talisman de Napoléon arrivera en Corse. La famille Lyon en prendra possession. Si vous voulez retrouver votre frère, vous le leur volerez. Vous le ramèneriez à l'Underground. Votre cousin Milo y travaille comme chef de la sécurité. Débrouillez-vous pour qu'il vous fournisse toutes les informations dont vous aurez besoin. Vous viendrez déguisé. Et vous récupérerez ce talisman, avant de l'amener aux Bains de Caldane au lever du soleil le lendemain matin.

La communication coupe.

Maman s'est levée et se tord les doigts.

- C'était à propos de ton frère ? Où est Lyam ?

Nous lui en avons déjà tant fait voir qu'elle soupçonne qu'il se trame à nouveau quelque chose.

- Je ne sais pas, lui dis-je en toute honnêteté. Mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour le retrouver.

- Fabien...

- Je repars en Corse. Et n'essaie pas de m'en empêcher.

Thayer nous rejoint, secouant la tête.

- Impossible de tracer l'appel. Nous avons affaire à des spécialistes.

- Bien entendu, dis-je dans un souffle. La fille aux yeux de velours sera mon billet d'entrée à l'Underground. Je retourne en Corse.

OceanofPDF.com

DEUX

OceanofPDF.com

Nicolette

- ALLONS, beau gosse, dis-je en tapotant le lit à côté de mon dernier invité. Voyant qu'il ne bouge pas, je lui tape sur le côté du bras. Hé ho, Prince Charmant, il est temps de te lever et de retourner au travail ou d'aller retrouver ta femme ou qui que ce soit d'autre qui t'attend !

Il se retourne et s'appuie sur un coude. Vêtu de son seul caleçon, faisant jouer ses biceps, il a l'air de penser qu'il est le cadeau de dieu aux femmes. Il n'est pas repoussant - plutôt musclé et bien habillé, dans le style d'un comptable anonyme, mais on ne peut pas vraiment dire qu'il a mis le feu à ma culotte.

- Il me reste encore un peu de temps pour un deuxième round, dit-il de manière suggestive, en français.

Mais même cette belle langue ne parvient pas à me séduire. Je préfère de loin quand les touristes qui fréquentent ces lieux viennent et se contentent de s'exprimer simplement, dans leur propre langue

- Heureux de l'apprendre, dis-je en lui adressant un sourire forcé, tout en me redressant dans le lit. Mais ce n'est pas mon cas, et je suis au regret de t'informer que tu n'as payé que pour une passe. Je tapote des doigts sur la tête de lit, tout en calculant dans ma tête s'il me reste assez de temps pour prendre une douche et me raser avant l'arrivée de mon prochain client. Visiblement, les hommes d'affaires apprécient tout particulièrement de pouvoir tirer leur coup à la va-vite à l'heure de leur pause déjeuner.

Je commence à m'inquiéter en le voyant plisser les yeux.

- Alors c'est tout ce que c'est pour toi ? demande-t-il à voix basse. Un travail ?

Je sens mes yeux s'écarquiller devant l'absolue stupidité de sa question.

Non, abruti, me dis-je. Je fais ça pour le plaisir.

Mais je me contente de lui retourner un sourire forcé.

- Hum, dis-je, tu es resté coincé dans le pays des rêves à ton réveil ? Parce qu'avant de faire ta petite sieste, il me semble que nos rôles respectifs étaient très clairs. Oui, c'est un travail, dis-je en secouant la tête. Un travail que tu connais parfaitement puisque cela fait maintenant trois semaines que tu viens régulièrement.

- Donc tu t'en souviens. Tu ne t'en rappellerais pas si cela ne signifiait rien pour toi.

Je n'oublie jamais aucun détail, je n'oublie jamais aucune date, et je me souviens précisément de la première fois qu'il est venu me voir. Mais cela ne veut absolument rien dire.

Parfois, j'ai vraiment le sentiment que le métier que j'exerce est d'une simplicité ahurissante. Et d'autres fois, comme à cet instant, je me demande si je ne devrais pas consulter un psychiatre.

Je prends une profonde inspiration et tâche de me rappeler mon objectif, mon but ultime. Ce travail n'est que temporaire.

Si je suis là et que je fais ça, c'est parce que je veux offrir à ma sœur une vie meilleure. Elle le mérite. Si je suis là, c'est parce que c'est le moyen le plus rapide et le plus efficace de s'en sortir lorsqu'on vient de nulle part, et ce n'est pas maintenant que je vais faire marche arrière.

Alors quand ça se corse, quand ça devient inconfortable ou difficile, je tâche de me dire que je peux le faire. Que j'y arriverai. Et dans l'immédiat, cela veut dire faire sortir ce trou du cul de ma chambre.

Ce n'est pas un client assez important pour que je me donne la peine de discuter.

Je resterai professionnelle, mais ferme.

Je secoue la tête et pose les pieds au sol.

- Ton temps est écoulé. Tu as payé, et je t'en ai donné pour ton argent. Maintenant, si tu veux bien, je te laisse cinq minutes pour...

Il me saisit le bras par derrière et me tire vers lui sur le lit. Tous les signaux passent au rouge. Instinctivement, je lance mon coude en arrière. Le coup a

porté, je sens que j'ai heurté quelque chose de dur.

- Salope ! siffle-t-il en lançant une bardée de jurons. Cette distraction momentanée me donne le temps d'appuyer sur le discret petit bouton d'appel dissimulé sous mon lit. J'ai le temps de l'actionner à trois reprises avant de me retrouver à plat ventre sur le lit, son corps pesant de tout son poids sur moi.

- *Dégage* ! dis-je en hurlant, mais il est beaucoup plus lourd que moi et qui plus est, il est furieux. D'un coup sec, il m'a arraché ma culotte. Un sentiment de terreur m'envahit. J'ai beau avoir appuyé sur le bouton d'alarme, je ne peux m'empêcher de penser à ce qui risque de se passer dans les prochaines secondes. Il va me violer. Il va m'agresser. Il va me pénétrer de force, et il n'y a rien que je puisse faire pour l'en empêcher.

Un bruit de pas martelant le sol dans le couloir se rapproche.

- Alors comme ça, tu as appelé à la rescousse ? grogne-t-il à mon oreille. Mais ça ne t'aura servi à rien tu sais. J'avais verrouillé la porte et j'ai volé la clé, aucune chance que tu la retrouves.

Putain, ce connard avait tout planifié. Mon *dieu*.

- *Au secours* ! dis-je en hurlant de toutes mes forces. À l'aide !

Il enfonce mon visage dans le matelas pour étouffer mes cris. Je me débats, incapable de respirer, et parviens finalement à prendre une bouffée d'air au moment où des voix se font entendre de l'autre côté de la porte.

- C'est fermé à clé ! Qui a la clé ? Il nous faut la clé !

Il m'écarte les jambes de force, comme s'il savait que le temps lui était compté et qu'il fallait qu'il aille jusqu'au bout. Je me jette de tout mon poids sur le côté, dans un mouvement si soudain que je parviens à le bousculer suffisamment pour réussir à rouler sur le sol. Mais je ne fais pas deux pas avant qu'il ne m'attrape par les cheveux et me tire en arrière. La douleur résonne dans mon crâne. Je pousse un cri.

Un son de clés en métal dans une serrure. Le bruit d'une poignée de porte que l'on actionne. Des voix de femmes, aiguës. Je hurle à nouveau quand il me pousse sur le bord du lit et me force à nouveau à écarter les jambes. Je

sanglote, me débattant autant que je peux sous lui, quand un grand *bruit* résonne contre la porte. Le son d'une voix masculine, grave, au son de laquelle mon agresseur s'interrompt.

- *Bouge de là.*

Est-ce la voix d'un autre client ? Les secondes semblent durer des minutes, quand un *bruit sourd* résonne contre la porte, suivi du bruit de bois qui se brise.

- Qu'est-ce que...

Le visage toujours plaqué contre le lit, je ne vois rien, je n'entends que le bruit du bois qui se fracasse et des voix inquiètes. Et soudain, le poids qui m'écrase disparaît. Je relève la tête pour voir mon agresseur se balancer en l'air, comme suspendu par une corde. Un homme gigantesque, plus grand que nature et absolument *furieux*, l'a attrapé par le col et le tient devant lui. Je retiens mon souffle. Le soulagement que j'ai ressenti m'étourdit presque.

L'homme, grognant comme un animal, jette mon agresseur dans les airs en un geste rapide, comme s'il s'agissait d'un vulgaire chaton. Mon agresseur atterrit contre le mur dans un craquement écœurant et s'effondre sur le sol.

Joëlle et Gwen se précipitent à mes côtés, Cosette saisit une couverture moelleuse et me la passe autour des épaules. Gwen jette un coup d'œil à ma joue ensanglantée, pousse un cri furieux, puis se retourne et balance un coup de pied rageur dans le corps étendu sur le sol.

- Recule, Gwen. Laisse-le-moi, souffle l'homme gigantesque, les narines dilatées.

Mon agresseur a écarquillé les yeux de façon comique et se recroqueville dans un coin de la pièce.

- Mon dieu, mon dieu, dit-il en français, en relevant les mains pour se couvrir le visage.

- Ne regarde pas, ma chérie, me dit Cosette. Laissons Monsieur s'occuper de lui. Viens avec moi. On va nettoyer ces plaies et te préparer une bonne tasse de thé bien chaud.

Étourdie, je me laisse conduire jusqu'à la porte. Derrière nous, *Monsieur*, qui qu'il soit, a saisi l'homme par les cheveux. J'entends le son de son poing puissant le frapper. Au moment où je m'apprête à passer la porte, j'entends mon agresseur implorer sa pitié.

Quinze minutes plus tard, je suis assise sur le lit de Cosette, vêtue de vêtements qu'elle m'a prêtés. Je tiens ma tasse de thé à deux mains, mais je tremble tellement que je crains d'en renverser partout sur moi.

- Doucement, dit Cosette d'un ton inquiet, les sourcils froncés. Grande et mince, avec ses cheveux blonds, ses yeux verts qui lui donnent un regard si doux et ses taches de rousseur sur le nez, on dirait une petite poupée de porcelaine. En total contraste avec Gwen, une femme audacieuse et effrontée, aux cheveux noirs de geais et à la bouche maquillée de rouge. J'ai l'impression d'être entourée d'un ange et d'un démon. De sa main, Cosette me caresse les cheveux. J'espère qu'il l'a tué, dit-elle d'un ton féroce.

Je ne lis pas la moindre pointe d'exagération dans ses yeux.

- Qu'il l'a tué ? dis-je à mi-voix, malgré les battements furieux de mon cœur. Peut-être que cet homme peut m'aider. Peut-être que c'est lui, mon ticket...

Je peine à garder un ton calme.

- Qui était-ce ?

Gwen fait les cent pas dans la pièce, jurant et marmonnant.

- Il avait tout prévu. Il savait que tu nous appellerais à l'aide, et il a réussi non seulement à verrouiller la porte mais aussi à cacher la clé. J'espère qu'avant de l'achever, Monsieur va le torturer.

- L'achever ? dis-je, encore plus interloquée. Putain, j'ai l'impression de regarder une émission de télé-réalité. C'est comme ça que vous réglez les problèmes en France ? *S'il vous plaît*, les filles, dites-moi qui est cet homme. On ne peut quand même pas simplement *tuer* quelqu'un.

Gwen s'interrompt et vient se poster devant moi. Elle me regarde en clignant des yeux, visiblement surprise.

- *On ne peut pas...* Moi, je ne peux pas. Mais Monsieur Gérard ? *Lui*, il peut. Tu ne *sais* pas ça ?

Je sens l'excitation monter et je tape du pied pour tenter d'évacuer ce trop-plein d'énergie.

- Gwen, ma chérie, je crois que personne ne lui a jamais expliqué... dit Joëlle avec une grimace.

- M'expliquer *quoi* ? Dites-moi ce qui se passe, ça commence à devenir vraiment exaspérant.

Joëlle entortille une de ses boucles rouge vif autour de ses doigts et se mord la lèvre en regardant Gwen.

- C'est le propriétaire, dit Gwen. Le très fier, très sévère et très effrayant propriétaire de cet établissement. Elle fait une pause. Et il prend la sécurité de ses filles très au sérieux.

- Oui, j'en ai entendu parler. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles je suis venue ici.

Ok, donc je ne suis pas totalement dans le noir. Il n'y a pas si longtemps, Cosette et moi étions colocataires à l'université avant que la tragédie ne frappe. C'est elle qui m'a fait venir ici. Elle m'a promis la sécurité, et de l'argent à foison.

Une bonne raison de venir.

- Nicolette, dit Gwen avec un soupir. Le nom de famille de Monsieur est *Gérard*. Ce nom ne te dit rien ?

Le nom reste comme suspendu dans l'air, aussi lourd qu'un nuage chargé de pluie, mais impossible de savoir pourquoi.

Elle attend de voir ma réaction avant de poursuivre. Alors quand je secoue la tête en signe d'ignorance, elle pousse un soupir.

- Elle est américaine, Gwen, lui rappelle Cosette. Elle est nouvelle ici.

- Mais tu ne lui as absolument *rien* dit ?

- Je sais certaines choses, dis-je en guise de protestation, refusant de voir mon amie ridiculisée davantage. Explique-moi juste qui est cet homme.

Elle regarde en direction de la porte, puis tourne les yeux en direction de Cosette.

- Dis-lui, siffle Cosette.

Je veux savoir. Il *faut* que je sache.

- C'est...

Des pas lourds résonnent dans le couloir derrière la porte. Gwen, qui n'a pourtant peur de rien ni de personne, cligne des yeux et me regarde fixement. Quant à Cosette, elle se lève d'un bond. Joëlle regarde fixement la porte. Nous sursautons toutes en entendant un coup retenir contre la porte.

- Oui ? couine Cosette. Qui est-ce ?

- Fabien. Je peux entrer ?

- *Fabien* ? dis-je tout haut.

Gwen se contente de hocher la tête.

- Oui, oui, bien sûr, entrez !

La porte s'ouvre, et *Monsieur* Fabien Gérard pénètre dans la pièce.

Plus tôt, alors que j'étais aux prises avec mon agresseur, la vague impression que j'avais eue de lui était celle d'une sorte de monstre capable d'affronter un ouragan, un homme aux poings d'acier et assez autoritaire pour qu'un adulte mouille son pantalon devant lui. Mais maintenant, apaisée par la tendresse de mes amies et le thé chaud, j'ai l'esprit un peu plus clair.

Il se déplace avec assurance et clairement, il en impose. Grand et musclé, il est plus grand que tous les hommes que j'ai jamais croisés dans cet établissement et pourtant, il se marche avec une grâce surprenante. Je suppose que cela a quelque chose à voir avec la confiance absolue qui se lit dans sa démarche, la certitude qu'il n'est pas seulement le propriétaire de ce lieu, mais qu'il impose le respect à tous ceux qui s'en remettent à son autorité.

Il s'est débarrassé de sa veste de costume qu'il portait un peu plus tôt. Je m'imagine qu'il l'a retirée pour s'assurer que les coups qu'il a probablement donnés à mon agresseur étaient aussi efficaces que possible... à moins que ce soit seulement mon imagination.

Et maintenant, je découvre sous ses manches relevées des bras forts, bronzés et musclés. Je ne peux m'empêcher de les fixer jusqu'au renflement de ses biceps, et je laisse mon regard remonter jusqu'à ses puissantes épaules saillant sous le tissu coûteux de sa chemise.

Mais je m'arrête de respirer en réalisant qu'après avoir déboulé dans cette pièce comme un général venu inspecter ses troupes après une bataille, il se dirige droit vers *moi*. Je me souviens alors que je ne suis vêtue que d'un pyjama trop grand qui révèle un décolleté généreux et ne dissimule pas grand-chose.

En dépit de sa taille imposante, il se déplace vite et avec grâce. Je ne sais pas ce qu'il va faire une fois arrivé à ma hauteur, et je m'attends presque à ce qu'on se percute. Mais une fois devant moi, il s'arrête et se penche. Un parfum d'eau de Cologne de luxe me parvient aussitôt et me laisse comme hypnotisée.

- Tu es blessée ? me demande-t-il. Voyant que je ne réponds pas immédiatement, il fronce les sourcils, s'imaginant probablement que je ne comprends pas bien le français, car il répète sa question, en anglais cette fois-ci. *Are you hurt ?*

- Non, dis-je, je n'ai rien.

Il me regarde fixement de ses yeux marrons, fascinants et sévères sous ses épais sourcils, mais d'où émanent une certaine chaleur. Une barbe de quelques jours recouvre sa puissante mâchoire, et cela le rend encore plus intimidant, comme s'il était inutile pour un homme de son rang de prendre la peine de se raser par simple respect des conventions.

Et quand il tend la main vers mon visage et m'effleure doucement la joue du bout des doigts, je retiens ma respiration, comme sidérée.

- Il t'a fait du mal.

Derrière lui, Gwen me regarde, les yeux écarquillés. Je rirais si je pouvais respirer tant son expression est comique.

Je secoue la tête et reprend bruyamment ma respiration.

- À peine. Vraiment, je... je vais bien.

Accroupi face à moi, son regard est si intense que je ne peux détourner les yeux.

- Dis-moi ce qui s'est passé.

Je lui raconte l'incident dans un flot de paroles. Il me faut toute la maîtrise dont je suis capable pour m'assurer que ma voix ne vacille pas. Et quand je lui raconte la manière dont il m'a menacée, je vois son regard s'assombrir.

- Alors il aura mérité ce que je lui ai fait, dit-il d'un ton ferme.

Je déglutis et m'abstiens de répondre, parce que je ne sais pas de quoi il est véritablement capable et que j'ai de plus en plus de mal à parler.

Le souffle court, je le regarde se redresser de toute sa hauteur et reculer. À nouveau, je peux respirer librement.

Il se met à arpenter la pièce de long en large, les mains enfouies dans ses poches.

- Nous allons renforcer les mesures de sécurité ce week-end. Gwen, tu as bien fait de m'informer immédiatement de l'incident. Mais sachant que je suis rarement là, il faut clairement que la sécurité soit renforcée en mon absence. Je ne manquerai pas de te récompenser pour ta réactivité et ta méticulosité.

Gwen sourit et rougit légèrement. Je crois que c'est la première fois que je la vois rougir, d'ailleurs.

- Merci, monsieur.

J'avoue que je suis un peu déstabilisée. Gwen n'appelle personne « *monsieur* ». À tel point que c'est généralement à elle que les hommes font appel pour être dominés quand c'est le genre de pratiques qu'ils apprécient.

- Votre nom ?

Avec un sursaut, je réalise que c'est à moi qu'il vient de s'adresser.

- Nicolette.

- Nicolette, répète-t-il.

Une étrange lueur brille dans ces yeux, indéchiffrable, à la fois terrifiante et fascinante. Je sens mon cœur se gonfler en l'entendant prononcer mon nom, même si mon instinct me hurle de me méfier.

Mais je ne ferai pas marche arrière. Si je suis ici, c'est pour une bonne raison, et je refuse de reculer maintenant.

- Un joli prénom, dit-il, l'air presque pensif.

Si j'entendais ces paroles de la bouche d'un autre, je prendrais ça pour un simple flirt. Mais de sa part, j'ai l'impression que c'est le plus beau des compliments.

Quelque chose me dit qu'il ne *flirte pas*. Il n'en a pas besoin.

- Merci.

Maintenant, c'est *moi* qui rougis.

Peu importe mon but, au fond de moi, je suis incapable de me défaire de ma nature de *bonne fille*, clairement le résultat de l'éducation que j'ai reçue.

- Tu as d'autres clients ce soir ? m'interroge-t-il. Gwen, lance-t-il en se tournant vers elle, est-ce que tu as reçu mon message ?

Gwen pâlit. Certes, il a posé sa question sans la moindre rudesse, mais ses mots sont teintés de menace. Je frissonne et secoue la tête.

- Prends le reste de la nuit, tu seras quand même payée, me dit-il. J'ai quelques affaires à régler. Je reviendrai te voir un peu plus tard dans la soirée.

Cosette prend une profonde inspiration. Ce n'est qu'à cet instant que je réalise que j'avais à nouveau cessé de respirer moi aussi. Il se redresse et se dirige vers la porte.

- Et si tu as besoin de quoi que ce soit, Gwen t'indiquera où me trouver. Il s'interrompt. Nicolette, poursuit-il. Un bien joli prénom pour une bien jolie femme. Et Gwen, j'attends des explications sur l'absence de réponse au message que je t'ai envoyé.

Dès l'instant où il quitte la pièce, l'air devient étrangement plus froid, comme si quelqu'un avait masqué le soleil. Je frissonne. Inexplicablement, je ressens le besoin étrange de le voir revenir.

- Waouh, murmure Joëlle une fois Fabien parti.

- Mon dieu, dit Gwen en s'effondrant sur le lit. Elle tire son téléphone de sa poche et ouvre l'application de messagerie sécurisée que nous utilisons pour communiquer entre nous. *Non*. Et, *merde*, jure-t-elle.

- Gwen, qu'est-ce que c'est que ce bordel ? l'interroge Cosette.

Elle soupire.

- Il m'avait demandé de libérer ton agenda ce soir, Nicolette.

- Quoi ?

Cosette émet un son qui ressemble à un couinement.

- Il t'a dit de ne pas lui réserver de clients, et tu l'as quand même fait ?

Gwen hoche la tête, embarrassée.

- Je n'avais pas vu le message. Elle me regarde brièvement, puis regarde les autres filles tour à tour. Ce n'est pas bon. Vraiment *pas bon*, se lamente-t-elle.

Je la dévisage en silence. Jamais je n'avais rencontré un tel homme auparavant. Et sans pouvoir m'expliquer pourquoi, je sais que je n'en rencontrerai jamais d'autres comme lui.

Je revois encore la façon dont il est entré dans la pièce, comment il a soulevé mon agresseur sans la moindre difficulté. Comment le corps de l'homme s'est écrasé contre le mur, les os brisés.

- À votre avis, qu'est-ce qu'il lui a fait ? dis-je en chuchotant.

Gwen détourne le regard.

- J'imagine qu'on ne préfère pas savoir. Mais je suis absolument sûre qu'on ne le reverra plus jamais par ici. Elle esquisse un sourire forcé, puis me regarde avec curiosité, avant de voir l'inquiétude lui voiler le regard. Je suis quand même inquiète, ajoute-t-elle.

- Pourquoi ? dis-je, tandis que Joëlle et Gwen échangent un regard.

- Eh bien, dit Gwen, en s'asseyant sur le lit. Il faut que tu saches que... Monsieur a une certaine... réputation.

- Tu veux dire que tout le monde lui obéit au doigt et à l'œil ? dis-je, consciente que je serais tout à fait capable de tomber sous le charme de cet homme.

Je ne suis pas certaine de savoir ce que je ressens à cet égard. D'un côté, je déteste l'idée que quelqu'un me dise ce que je dois faire. D'un autre... si j'étais le centre d'attention de ce type à la virilité sauvage, d'un homme aussi puissant...

- Oui, je crois que c'est une évidence, dit Gwen en étouffant un petit rire. Mais... non. C'est plus que ça. Tu as vu la sollicitude dont il a fait preuve à ton égard tout à l'heure. À ta place, je ne me méprendrais pas, c'est tout sauf de la gentillesse.

Je sens mon cœur se serrer.

- Seigneur, absolument, acquiesce Cosette. Ce n'est absolument pas de la gentillesse.

Et pourtant, cela m'en avait eu tout *l'air*. Ça faisait longtemps que personne ne s'était montré gentil avec moi. Disons que ce n'est pas vraiment le genre de choses qu'inspire notre profession.

- Pourquoi pas ?

Cosette grimace.

- Parce que ce n'est pas ce genre de type, ma chérie. Il est... comment dire ? Il est un peu... enfin... disons qu'il est un peu fou.

Je ris, convaincue qu'elle est en train de me taquiner, mais voyant les autres filles garder leur sérieux, je m'interromps immédiatement.

- Euh, tu penses qu'il a posé des micros dans cette pièce et qu'il est en train de nous écouter, dis-je en chuchotant, réalisant soudain que c'est une possibilité.

Gwen sourit.

- Non, nous avons toute l'intimité dont nous avons besoin dans nos chambres, mais il est vrai que tous les autres espaces sont strictement surveillés.

- Je vois, dis-je en me tapotant le menton. Alors... euh... En quoi est-il fou ?

- Eh bien, il est plutôt du genre... obsessionnel, dit Gwen.

- Le genre de gars à vérifier dix fois s'il a bien éteint la cuisinière avant d'aller se coucher, tu veux dire ?

- Non, non, pas ce genre d'obsession, dit-elle d'un ton frustré en se mordillant la lèvre. Quand il s'intéresse à quelque chose ou à quelqu'un, poursuit-elle après avoir pris une profonde inspiration, il en fait une sorte de... de fixation. C'est presque une addiction. J'ai entendu dire que lorsqu'il était petit, il collectionnait tout ce qui avait un rapport avec Napoléon, et je dis bien *tout*.

Je laisse échapper un petit rire nerveux.

- C'est vrai que les enfants font parfois des choses étranges.

- Oui, dit Gwen. Mais ça va plus loin que ça. Quand il... fait une fixation sur quelqu'un ou quelque chose, il fait tout ce qui est en son pouvoir pour le posséder. Un jour, il a vu une Lamborghini d'un modèle rarissime, il n'en existe que trois au monde. Et il a décidé qu'il lui en fallait une.

- Et alors ? On ne peut pas dire que ce soit vraiment bizarre.

- C'était la voiture du Premier ministre, Nicolette, dit Gwen, comme si cela pouvait expliquer quoi que ce soit. Ce dernier a refusé l'offre de *cinq millions de dollars* que Monsieur lui avait faite, et quelques jours plus tard,

il a mystérieusement été assassiné. Et devine qui est aujourd'hui propriétaire de cette voiture ?

- Non, dis-je, en secouant la tête. C'est de la folie. Ça ne peut être qu'une coïncidence.

Joëlle soupire.

- Peut-être, mais nous avons toutes entendu des histoires sur lui.

- Il a reçu plusieurs offres pour acheter cet endroit, mais il les a toutes refusées.

- Pour faire bref... disons qu'il vaut mieux qu'il n'ait pas de vues sur toi.

- Vous me faites un peu flipper maintenant, les filles, finis-je par admettre.

Je sens encore la chaleur de son pouce sur ma joue. Peut-être ai-je faim de ces gestes tendres, besoin de sentir que quelqu'un se soucie de moi. J'avais trouvé cela si bon que j'ai du mal à concilier l'image du gentil géant qui a pris de mes nouvelles avec celle d'un tueur impitoyable, capable de projeter un homme contre un mur et de lui réserver je ne sais quel sort.

Mais je ne peux pas les laisser me faire peur ainsi. J'ai l'impression qu'elles sont un peu surprotectrices.

- Ok, donc c'est le type de gars à être obsessionnel. Mais j'avoue que je ne comprends pas vraiment pourquoi vous, les filles, vous avez si peur de ça. N'y a-t-il pas autre chose que vous ne me dites pas ?

Gwen soupire et se penche en avant.

- Tu ne vois pas ?

- Tu ne vois pas quoi ?

- Gwen, de toute évidence, elle ne sait vraiment rien, dit Cosette. Elle se tourne vers moi, un air douloureux sur le visage. Monsieur n'est pas du genre à lâcher le morceau. Un vrai pitbull. Une fois qu'il t'aura, eh bien... il *refusera* de te redonner ta liberté...

Je ris et lève les yeux au ciel, mais au fond de moi, je dois bien admettre que je ne fais pas la maligne.

- Ok les filles, là, vous me faites vraiment flipper. Je n'ai rien de spécial. Je ne suis absolument personne. Juste une fille tout ce qu'il y a de plus banal...

- Monsieur Gérard t'a tirée d'un mauvais pas. Il t'a sauvée. Et dans son esprit, il considère probablement que tu lui appartiens maintenant. On a bien vu comment il te regardait.

Je détourne le regard et regarde par la fenêtre.

- J'en doute vraiment.

Cosette laisse échapper un gémissement.

- Nicolette ? Peut-être que tu ne le vois pas encore, mais je t'assure que tu t'en apercevras bien assez tôt. C'est toi, sa nouvelle obsession. Regarde bien.

- On devrait la faire partir, murmure Joëlle en pâissant. J'ai de la famille au nord de Paris. On pourrait l'y emmener en avion...

Je secoue la tête et me lève, me débarrassant de la couverture.

- Les filles, les filles, *s'il vous plaît*. Votre réaction est complètement démesurée. S'il est propriétaire de cet endroit, il y a peu de chances qu'il fasse quoi que ce soit de stupide après m'avoir littéralement *sauvée*.

Gwen me regarde en clignant des yeux, puis fait un signe de tête à l'intention de Joëlle.

- Joëlle, tu ferais mieux de les appeler...

- Euh, *non*. Je me dirige vers la porte et les regarde en secouant la tête. Je n'ai pas fait tout ce chemin et économisé tout cet argent pour tout abandonner. C'est hors de question, leur dis-je. Si je suis ici, c'est pour bonne une raison, et je ne laisserai pas un homme, aussi grand et effrayant qu'il soit, me chasser. Aucune chance.

Cosette pousse un soupir.

- Elle a raison. Ça n'a plus aucune importance de toute façon. Maintenant qu'il l'a vue, elle ne pourra plus se cacher. Même si elle essayait, il la retrouverait.

J'ignore les frissons qui me parcourent la colonne vertébrale et secoue à nouveau la tête.

- C'est ma première soirée libre depuis des semaines, les filles. J'ai envie de sortir m'amuser. Bonne nuit.

- Nicolette...

Je quitte la pièce et referme la porte derrière moi.

OceanofPDF.com

TROIS

OceanofPDF.com

Fabien

- TU AS DES PISTES ? dis-je à Thayer dans le combiné en faisant les cent pas dans mon bureau.

- Non, aucune, répond-il.

Je laisse échapper un juron. Les derniers événements tournent en boucle dans mon esprit. Qui sont ces types qui nous menacent, et pourquoi ?

J'ai besoin de Nicolette, et maintenant.

- Tiens-moi au courant si tu entends quoi que ce soit.

- Bien sûr.

Je raccroche

Je n'ai aucune intention de suivre les ordres de quiconque, mais je découvrirai qui est derrière tout ça. Je récupérerai mon frère. Et je tuerai ceux qui se sont aventurés à nous menacer.

Nicolette.

Je la dédommagerai largement pour ses... services... je suis même prêt à l'acheter.

Une fille si bien foutue, si belle, presque violée sous mon propre toit...

Si je n'avais pas déjà tué le fils de pute qui l'a agressée, je le ferais maintenant. Je doute l'avoir fait suffisamment souffrir. Il a pleuré et il a imploré ma pitié avant que je l'achève, mais j'aurais dû le faire *saigner* encore plus avant de le faire.

J'aurais dû l'obliger à me regarder dans les yeux quand je lui ai ôté la vie. J'aurais dû lui faire ressentir la peur qu'elle a ressentie quand il l'a attrapée et qu'elle s'est recroquevillée sous lui. Si je n'avais pas pensé que ça l'aurait terrifiée, je l'aurais pris par le cou et je l'aurais obligé à s'excuser avant de lui mettre une balle dans la tête.

Et je réserverai le même sort à celui qui a osé enlever mon frère.

Que quelqu'un ait pu penser que je laisserais un sombre connard s'en tirer ainsi me déconcerte.

Peut-être que je suis devenu trop faible. Trop indulgent. Peut-être faudrait-il que je fasse comprendre au reste du monde que ce n'est pas le cas. Ce qui sera parfaitement clair une fois que j'aurai fait un exemple de ces abrutis.

Je reste assis dans mon bureau, les yeux rivés sur les caméras de surveillance. Si j'accorde aux femmes qui travaillent pour moi une certaine intimité, chaque centimètre carré de ce lieu est placé sous étroite surveillance. Mais il faut que nous trouvions un meilleur système que les simples boutons d'appel que j'ai installés dans leurs chambres.

Et si elle ne l'avait pas atteint à temps ? Et s'il avait réussi à l'en empêcher ?

Je sens mon esprit s'emballer.

J'ai peur de savoir ce qu'il adviendra de ma mère si nous ne retrouvons pas Lyam.

Ce n'est qu'en sentant une douleur dans les doigts que je réalise que j'ai serré violemment les poings et bondi sur mes pieds à cette pensée. Je regarde avec surprise les marques rouges en forme de demi-lune que mes ongles ont laissées sur la paume de mes mains.

Nicolette.

J'ai des caméras sur elle en permanence. J'ai déjà décidé qu'elle était à moi. J'avais dit à Gwen d'annuler tous ses clients, je voulais que personne d'autre ne puisse la toucher, et voilà le résultat, *voilà* ce qui s'est passé.

Je me passe les doigts dans les cheveux et prends une profonde inspiration pour me calmer et me retenir de casser quelque chose.

M'empêcher de recommencer.

Je consulte les images de surveillance de la salle commune et les passe à la loupe, à la recherche d'un autre homme qui pourrait me paraître suspect. Je décroche le téléphone.

- Oui, Monsieur ?

- Gwen, libère le calendrier de Nicolette pour toute la semaine. Nous ne prenons pas de réservations plus d'une semaine à l'avance, et je n'ai pas besoin de plus. Je veux lui donner le temps de se remettre de l'incident de ce soir.

- Oui, Monsieur. Et je vous prie de bien vouloir m'excuser de ne pas avoir eu votre message plus tôt.

J'inspire profondément.

- Comment se fait-il que tu ne l'aies pas vu ?

- Je n'ai pas reçu la notification. Même à travers le combiné, j'entends sa grimace dans sa voix.

- Que ça ne se reproduise pas. Cette femme a de la chance de ne pas *m'appartenir*.

- Oui, bien entendu. C'est très aimable à vous d'accorder un peu de libre à Nicolette.

- Je m'apprête à discuter de l'amélioration de la surveillance avec l'équipe de direction, et nous aimerions que tu participes à la discussion.

- Volontiers.

- Je te tiens au courant.

Hormis Thayer et moi, personne n'est au courant pour Lyam, et il faut qu'il en reste ainsi.

Je raccroche et j'appelle Louis. Il est possible que l'attaque qui s'est produite ici ait quelque chose à voir avec l'enlèvement de mon frère.

- Patron ?

- Je veux qu'on vérifie les antécédents de chaque homme qui entre dans l'établissement.

- Vous savez bien qu'on a déjà essayé, mais comme notre clientèle est essentiellement touristique...

- Je te demande seulement de faire ce que je te dis. Si je dois te donner des explications, autant trouver quelqu'un capable de s'en charger sans poser de questions.

- Oui, monsieur, répond Louis après une courte pause. Je m'en occupe. J'aurai mis en place un système d'ici...

- Demain.

Une nouvelle pause.

- Ce sera fait.

- Merci. Passe-moi Jean-Pierre.

Jean-Pierre est le détective le plus compétent que nous ayons.

- Tout de suite, monsieur.

Je continue à visionner les images. J'essaie de me convaincre que j'essaie d'identifier ceux qui pourraient constituer une menace pour mes filles, mais je sais que c'est autre chose que je cherche. Ou plutôt *quelqu'un* d'autre.

La voix de Jean-Pierre résonne dans le combiné alors que je suis en train de faire défiler les images de la semaine dernière. À chaque fois que je la vois à l'écran, j'interromps la lecture pour prendre des notes.

Littéralement.

Sa couleur préférée est le rose.

Elle possède en tout et pour tout une seule paire de chaussures de marque et un sac à main de marque, qu'elle fait alterner avec d'autres pièces moins coûteuses.

Elle ne sait pas qu'à partir de ce soir, j'aurai accès à sa chambre.

Au vu des images que je visionne, elle semble attirée par les livres aux reliures bordeaux de la bibliothèque de la salle commune. Après avoir mené l'enquête, j'ai découvert qu'il s'agissait d'ouvrages rédigés par les plus grands philosophes de notre temps. Intéressant.

Je remarque également qu'elle se déplace toujours à pied et n'a pas de voiture. Elle utilise toutes les infrastructures que nous avons à disposition dans nos locaux – la piscine, la salle de gym, la cuisine collective. Alors que beaucoup de femmes qui travaillent pour moi préfèrent vivre en dehors de l'établissement, Nicolette a choisi d'élire domicile ici. Ce qui me laisse à penser qu'elle économise autant qu'elle peut. Si c'est le cas, c'est qu'elle a un objectif en tête. Cette fille a un but.

J'interromps mon enquête pour répondre à Jean-Pierre.

- Monsieur ?

- Il faut que je te parle de quelque chose. Seuls mon frère Thayer et moi en avons connaissance, c'est donc strictement confidentiel.

- Je vous écoute, monsieur ?

- Lyam a été enlevé. Thayer t'en dira plus. Mais je veux que tu trouves tout ce que tu peux sur l'Underground. Je veux des noms, des lieux, des bilans financiers.

- Oui, tout de suite, monsieur.

Je ne m'épargnerai aucun effort pour faire de Nicolette ma propriété malgré l'enquête que nous devons mener pour retrouver mon frère.

- Je voudrais aussi que tu trouves tout ce que tu peux sur une femme qui travaille pour moi, une certaine Nicolette.

Je continue à regarder les vidéos tandis que je lui parle.

Elle prend des œufs au petit-déjeuner. Typiquement américain, me dis-je. Je la vois rarement faire une pause à midi, alors je ne sais pas encore ce qu'elle a l'habitude de manger pour le déjeuner, si toutefois elle mange. Elle a ce tic de s'entortiller une mèche de cheveux autour du doigt, l'habitude nerveuse de balancer ses cheveux en arrière, et passe toujours un coup de fil entre son dîner et son client du soir.

- Autre chose ? m'interroge Jean-Pierre

- Je veux savoir combien elle a économisé. Comment elle dépense son argent. Je veux que tu accèdes à son téléphone et que tu me communicates

tous les contacts de son répertoire. Je veux savoir depuis combien de temps elle est ici, qui l'a envoyée, et toutes autres informations que tu pourrais juger importantes.

- C'est noté.

Non seulement Jean-Pierre est minutieux, c'est également un as pour contourner la loi, et c'est précisément pour ça que je l'ai engagé.

- Pour l'essentiel, c'est du tout cuit, il ne me faudra que quelques minutes pour obtenir ces informations. Je vous les envoie par e-mail, monsieur ?

- Sur mon téléphone.

- Bien, monsieur.

Je raccroche. Une notification s'affiche sur mon appareil quelques instants plus tard.

Jean-Pierre.

Je clique sur les liens qu'il m'a envoyés et je parcours ces informations avec voracité, avide de tout ce que je pourrais découvrir sur cette femme.

Nicolette.

D'après ce que j'ai vu sur les images, elle est du genre chaleureuse et extravertie. Je pourrais parier qu'elle a une intelligence hors du commun. Je fais défiler le résumé qu'il m'a envoyé, les informations qu'il a obtenues et que nous avons déjà dans nos archives, ainsi que celles qui sont du domaine public.

Ses parents sont décédés quelques mois plus tôt dans l'incendie de leur maison. Elle et sa sœur cadette étaient les seuls enfants du couple. L'une de ses camarades d'université lui a conseillé de venir travailler chez nous.

Cela ne me surprend pas. Même si la rumeur veut que les femmes qui travaillent pour moi sont généralement toxicomanes ou malades mentales, en réalité, la plupart d'entre elles essaient simplement de survivre après avoir vécu des passages à vide - un ex-mari les a laissées sans ressources, des parents décédés en les laissant sans le sou, ou encore des femmes qui

ont vécu toute leur vie dans la pauvreté et cherchent un moyen rapide de s'en sortir.

C'est volontairement que nous engageons de telles femmes, car elles font preuve de loyauté envers nous et nous sont reconnaissantes de la sécurité et du confort que nous leur offrons en leur permettant d'avoir leur propre toit. Nous payons mieux que n'importe quelle autre maison close en Europe, et elles sont bien traitées.

Malheureusement, il semblerait que notre processus de sélection des clients laissent beaucoup à désirer. Et je compte bien y remédier.

Une nouvelle notification s'affiche, puis une troisième. Je les fais défiler l'une après l'autre.

Rien sur Lyam. Nous n'aurons peut-être rien du tout avant d'aller à l'Underground. Mais j'en sais maintenant plus sur Nicolette.

Elle communique régulièrement avec une femme prénommée Savannah. Sa sœur, je suppose. À part ça, ses seuls autres contacts sont les femmes qui travaillent ici. Son monde est petit et se limite pour l'essentiel aux personnes présentes entre ces murs.

Une bonne chose si je veux arriver à mes fins.

Je fais défiler son compte bancaire et hausse les sourcils. Elle a vingt mille euros d'économies. Je me demande pourquoi elle économise, serait-ce dans un but bien précis ?

Pourquoi est-elle ici ?

Je veux tout savoir d'elle. Je veux savoir ce qu'elle aime et ce qu'elle déteste. Qu'est-ce qui la rend heureuse et qu'est-ce qui la rend folle ? Quelle est la fête qu'elle préfère, et qu'est-ce qui l'a poussée à quitter les États-Unis pour venir ici ? A-t-elle des passions, envisage-t-elle de faire carrière dans un domaine particulier ? Est-elle plutôt du matin ou du soir ?

Mais plus que tout cela, je veux savoir où elle se trouve à cet instant. À cette minute même. Je ne peux pas appuyer sur un bouton pour retrouver mon frère, mais elle, je peux.

Je me remets à faire les cent pas dans la pièce, le bruit de mes chaussures étouffé par l'épaisse moquette de mon bureau. Est-elle en sécurité ? A-t-elle peur ? Est-elle en train de se repasser en boucle le souvenir de ce qui s'est passé ce soir ? Je veux savoir. *J'ai besoin de la voir.*

Mon regard se porte à nouveau sur les images des caméras de sécurité. Mon pouls s'accélère en voyant une silhouette féminine à l'abondante chevelure brune près du couloir qui mène à la salle de gym, mais ce n'est que lorsqu'elle se retourne que je réalise que ce n'est pas elle. Je laisse échapper un juron, faisant défiler les images de plus en plus rapidement. Où est-elle ? Où a-t-elle bien pu aller ? Je l'ai libérée de ses obligations pour toute la nuit et toute la semaine, mais je sais déjà que ça ne sera pas suffisant. À l'idée qu'un autre homme puisse la toucher...

Je me fige en la voyant quitter l'établissement sur mon écran. Elle a tourné à gauche et est partie en direction du nord dix minutes plus tôt. Où est-elle allée ? Putain, je veux qu'il y ait des yeux en permanence sur elle, et de préférence *les miens*.

Je me lève pour partir, et saisit mon téléphone pour appeler Louis.

- Mon frère est toujours avec toi ?

- Non, il est parti il y a une minute. Que puis-je faire pour vous ?

- Nicolette est partie, elle a pris la direction du nord. Sais-tu où elle a pu aller ?

Il réfléchit un instant.

- Je ne suis pas sûr. Il y a peu d'endroits ouverts à une heure aussi avancée de la nuit il me semble ?

- Non, rien à proximité.

- Donnez-moi une seconde. Il reste silencieux, probablement le temps de faire une recherche sur son téléphone. Il semblerait que les seuls endroits ouverts soient un bar et une librairie, poursuit-il.

- Je veux les noms de ces endroits. Envoie-les-moi par texto.

Je suis prêt à parier qu'elle n'irait pas dans un bar après ce qui s'est passé aujourd'hui, et d'après ce que je sais déjà d'elle, je serais prêt à mettre ma main à couper qu'elle ira à la librairie.

Je raccroche. J'entre dans la salle de bains adjacente à mon bureau et enfile une tenue plus décontractée. Je saisis mon portefeuille et mon téléphone, et sors.

Il faut qu'elle pense que je l'ai retrouvée par accident, que c'est une simple coïncidence. Elle ne doit pas s'imaginer que je la harcèle. Et pourtant...

J'appelle Louis une nouvelle fois.

- Patron ?

- Fais envoyer deux douzaines de roses de couleur rose dans la chambre de Nicolette avec une carte. Je t'enverrai le message à lui transmettre par texto.

- Bien, monsieur.

Je réfléchis quelques instants avant d'envoyer mon message.

Un petit quelque chose pour égayer votre chambre, avec toutes mes excuses pour ce qui s'est passé plus tôt. Fabien

Un message inoffensif, sobre. Un message qui ne lui fera pas soupçonner que je suis sur le point de la faire mienne.

QUATRE

OceanofPDF.com

Nicolette

J'ESSAIE de passer à autre chose. J'essaie de prétendre que je ne lutte pas contre le souvenir d'avoir été presque violée il y a seulement quelques heures.

Mon visage enfoncé dans le lit, mes poumons comprimés, incapable de respirer...

Je secoue la tête et relève le menton, mon épaisse chevelure retombant lourdement sur mes épaules. Je lève la tête et me concentre sur les rayons du soleil qui décline, les voix joyeuses des passants dans la rue. J'essaie de me convaincre que je vais bien, que je ne suis pas blessée.

Cette façon dont il m'a brutalement attrapée par les cheveux, comment il m'a tirée vers lui...

Je frissonne.

Mais quand j'essaie de penser à autre chose, je me retrouve à penser à... Monsieur. À ce que les filles m'ont dit de lui.

C'est toi, sa nouvelle obsession.

Maintenant qu'il l'a vue, elle ne pourra plus se cacher. Même si elle essayait, il la retrouverait.

Je descends la rue d'un bon pas, me rappelant les conseils de ma mère qui me disait toujours que si je voulais préserver ma santé mentale, il fallait faire de l'exercice physique.

C'est une chaude soirée de printemps à Sartène. L'une de mes saisons préférées. La ville regorge de touristes venus y passer quelques jours pendant les vacances de Pâques, à la recherche d'une météo plus clémente. Les vendeurs de rue exposent leurs marchandises et les stands de nourriture me tentent avec leurs odeurs alléchantes de crêpes, de quiches et de bastelles, ces savoureux chaussons farcis d'oignons, d'épinards et de fromage de chèvre. Bien plus abordables que la cuisine proposée dans les

restaurants, je me permets d'en acheter un de temps en temps pour me faire plaisir. Mais ce soir, je n'ai absolument pas faim.

J'ai besoin de calme et d'une distraction, mais peu d'endroits restent ouverts à cette heure de la soirée. J'ai à la fois l'impression que l'agression s'est produite seulement quelques instants plus tôt, et que plusieurs jours se sont déjà écoulés depuis. Je peine à réaliser que la soirée est déjà presque terminée. Je ne sais pas où le temps est passé aujourd'hui. J'ai le vague sentiment d'avoir erré sans but. Les pensées que j'essaie de chasser de mon esprit commencent à se faire la guerre.

La sensation de son souffle sur mon cou, en contraste total avec la froideur de la terreur que j'ai ressentie...

La douce sensation du pouce de Monsieur sur ma peau.

Ma gorge se serre et je sens les larmes monter, mais je ne suis pas une pleureuse, et ce n'est pas maintenant que ça va commencer. Pour réussir dans un métier comme le mien, il m'a fallu apprendre à réprimer mes émotions, sinon je n'y survivrai pas.

Je ne perdrai pas de vue la raison pour laquelle je suis ici.

Je ne peux pas me le permettre.

- J'ai entendu des rumeurs, dit une femme en français, la voix taquine. La plupart des gens ici parlent français, mais avec cet afflux de touristes, il n'est pas rare d'entendre d'autres langues.

Je jette un coup d'œil dans sa direction, elle a le bras passé autour de celui d'un homme, sa main reposant confortablement sur son coude. Parfait. Je vais suivre ce couple et écouter leur conversation, et me laisser transporter par le doux rythme de la langue française.

- Des rumeurs à propos de quoi ?

- Il paraît que cette ville était un refuge de pirates, dit-elle. C'était d'ailleurs des personnages notoires, car la Corse est aisément accessible par ses ports maritimes.

- Mmm. Je vois, répond son compagnon.

- Et je ne te parle pas du crime organisé, dit-elle à voix basse en passant à ma hauteur.

Les battements de mon cœur s'accélérent.

Le crime organisé.

- Comme la mafia, tu veux dire ?

- Oui, mais bon, tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Tous ces criminels ont désormais disparu.

- Apparemment, ils ne sont jamais vraiment partis...

Hum. Comme c'est curieux.

Je tourne rapidement la tête pour voir leurs visages, mais ils sont déjà presque hors de ma vue. Je ne connais pas grand-chose de l'histoire de la Corse. Je sais que cette île montagneuse est célèbre pour bien des choses. En tous cas, j'ai remarqué que les rues des quartiers les plus anciens de la ville étaient reliées par un réseau de vieilles ruelles, d'escaliers cachés et de passages sombres et ombragés, inquiétants, faisant de la ville un véritable labyrinthe.

La boutique sur ma gauche est en train de fermer ses portes, et celle qui se trouve à ma droite est en train d'éteindre ses lumières. Devant moi, les deux seuls endroits encore éclairés, invitant les touristes comme les habitants à entrer, sont le bar et la librairie. Après ce qui s'est passé aujourd'hui, hors de question que je mette les pieds dans un bar. La dernière chose que je veux, c'est attirer l'attention sur moi, et pire encore, l'attention d'un de ces hommes imbibés d'alcool. Non, ce soir, j'ai besoin d'anonymat.

Ce sera donc la librairie, où gravitent les introvertis, heureux de se retrouver dans un monde qui leur est propre. Peut-être que je ne mangerai pas ce soir, mais je suis sûre qu'il me sera bien plus bénéfique de rentrer à la maison avec un livre sous le bras.

L'une des choses que je préfère en Corse, c'est son profond ancrage dans les traditions ancestrales. Les rues semblent aussi vieilles que les montagnes elles-mêmes. Même les petits magasins portent l'empreinte du temps, avec leurs murs de briques usés par le temps et leurs petits intérieurs

pittoresques. On pourrait presque croire que la Belle aurait pu fréquenter cette librairie avant d'être enlevée par la Bête.

Je pousse la porte. La sonnette retentit, annonçant mon entrée, et je me glisse rapidement dans une allée latérale pour éviter de me faire remarquer. Il n'y a pratiquement aucun autre client. Exactement ce que j'aime.

Un couple échange à voix basse à l'extrémité la plus à droite de la boutique. Une grande femme vêtue d'une courte robe d'été jaune se tient derrière eux, et j'aperçois la silhouette d'un homme assis à l'une des petites tables rondes du café situé dans le coin opposé de la librairie. Des odeurs réconfortantes de café et de viennoiseries font gargouiller mon estomac. Mmm. Peut-être que je commence enfin à me sentir mieux, car je ne refuserai pas un de ces délicieux croissants.

Mais d'abord, je veux un livre.

Je prends mon temps pour parcourir les rayons, laissant mon doigt courir sur les couvertures des livres disposés sur les présentoirs où figurent les recommandations du personnel, et finis par me retrouver dans la section des romans d'amour de la boutique. Un grand volume à couverture rigide, aux apparences de livres de contes de fées, attire mon attention.

Je tends la main pour caresser la belle illustration qui orne la couverture, une mince silhouette de femme vêtue d'une robe aérienne, aux côtés de laquelle se tient une bête gigantesque et velue. Même si je ne parlais pas un mot de français, je saurais qu'il s'agit d'un livre de contes, contenant l'histoire de mon héroïne préférée et de son intimidant compagnon, mi-monstre, mi-héros.

Je saisis l'ouvrage et parcours les bords dorés des pages du bout des doigts. Je suis les reliefs de la lettre gaufrée au dos avant de l'ouvrir.

Je retiens un petit cri de joie. Chaque conte commence par de superbes illustrations en couleur. Oui, c'est le livre qu'il me faut ce soir. Je regarde le prix et grimace. Je gagne bien ma vie à la Maison, mais c'est plus que ce que je dépense habituellement pour me faire plaisir...

Mais je ne veux pas rentrer à la maison les mains vides ce soir, seule. J'ai besoin de quelque chose pour m'occuper.

Je paie le livre, tout en hésitant à faire un tour au café avant de partir. Je n'aime pas dépenser de l'argent à tort et à travers. Et comme si elle lisait dans mes pensées, l'employée me sourit et me tend un bout de papier blanc avec mon reçu.

- Notre cadeau, *mademoiselle*.

Je jette un coup d'œil au bout du papier, une petite publicité annonçant que ce soir, toutes les boissons chaudes et les pâtisseries sont à moitié prix. Oh. Je ne me souviens pas qu'ils aient jamais fait ça avant ce soir.

- Oh, c'est tout à fait charmant, merci. Je n'ai plus aucun mal à me décider cette fois-ci, et je compte bien m'offrir une tasse de thé chaud et un croissant. Après tout, il m'a donné ma soirée en me disant que je serais tout de même payée. Qui refuserait d'être payé pour lire en savourant une viennoiserie ?

Je me tourne en direction du café mais suis immédiatement interrompue dans mon élan.

- Tout va bien, mademoiselle ?

- Oui, oui, merci, je dis presque à voix basse.

Non.

Ce... c'est impossible. *Monsieur* m'obnubilerait-il au point de pouvoir le faire apparaître dans mon esprit ?

Mais peut-être est-ce juste quelqu'un qui lui ressemble. Peut-être... que c'est juste une de ces journées étranges.

Il faut que je vérifie de mes propres yeux.

Je me dirige vers le café, et la lumière du plafonnier qui se trouve juste au-dessus de moi me permet de mieux voir. Je reste immobile et concentre mon regard sur ce client qui se tient dans un renforcement, le dos tourné à moi. Il a dû se changer car il ne porte pas la même tenue que celle qu'il avait plus tôt dans la journée...

Mais que diable monsieur Fabien Gérard ferait-il *ici* ? De tous les endroits possibles, il aurait choisi celui-ci ? Je n'ai pas l'impression qu'un homme

aussi riche et connu que lui ait quoi que ce soit à faire dans ce petit café.

Est-ce qu'il m'aurait suivie jusqu'ici ?

Non, bien sûr que non, j'ai bien l'impression qu'il était là avant moi.

Les paroles des filles me reviennent à l'esprit. Mais je ne perds mon objectif de vue. Je prends une profonde inspiration et me dirige vers lui.

Me rapprocher de cet homme ne peut qu'aider ma cause.

- Nicolette ?

J'affiche un sourire et me tourne vers lui.

- Monsieur ! dis-je d'un air surpris, feignant ne pas l'avoir vu. Je ne vous avais pas reconnu !

J'ai pris la fâcheuse habitude de faire taire ma conscience, et le mensonge glisse sur ma langue avec une aisance déconcertante.

- Asseyez-vous, je vous en prie, dit-il de sa voix rocailleuse, m'indiquant la chaise vide en face de lui d'un geste de la main.

Son ton directif me prend par surprise. J'obéis, mais mon esprit me hurle de rester sur mes gardes.

Elles t'ont dit que cet homme était obsessionnel.

Elles t'ont dit de ne pas lui faire confiance.

Elles t'ont dit de fuir.

Mais non, me dis-je, tâchant de me raisonner, impossible qu'il m'ait suivie jusqu'ici. De toute évidence, il était là avant moi. Comment aurait-il pu savoir que je viendrais ici. Tout cela n'est qu'une simple coïncidence.

Je m'installe sur la chaise en face de lui, comme perchée sur le rebord du siège au cas où le besoin de prendre la fuite se ferait ressentir.

C'est troublant à quel point je me sens intimidée lorsque je suis face à lui. À plusieurs reprises, je dois même me remémorer pourquoi je suis ici pour ne pas perdre courage.

J'ai côtoyé tellement d'hommes depuis que je suis ici que j'en ai perdu le compte. Je pensais m'être débarrassée pour de bon de ma timidité, je m'étais convaincue que j'avais confiance en moi maintenant.

Visiblement, je me suis trompée.

Lorsque Fabien Gerard se penche vers moi, les sourcils froncés sous l'effet de la concentration, je dois faire un effort quasi-surhumain pour ne pas m'étrangler avec ma langue.

- Comment allez-vous ? m'interroge-t-il à voix basse, de cette voix sonore. Du coin de l'œil, je le vois croiser ses doigts avec décontraction. Il a l'attitude d'un homme parfaitement calme, comme si ces mêmes doigts n'avaient jamais infligé des coups terriblement violents, et peut-être même la mort à peine quelques heures plus tôt. Comment croire que cet homme soit le même que celui qui a projeté mon agresseur contre un mur. Cet homme qui se tient en face de moi est parfaitement raffiné, sophistiqué, un gentleman aux manières impeccables.

- Je vais bien, lui dis-je, mais je sens bien que ma voix vacille.

Peut-être pourrais-je le laisser s'imaginer qu'il peut me protéger. Que j'ai besoin de lui. Que je suis juste un peu... secouée, c'est tout. Ce qui n'est pas véritablement un mensonge.

Il me regarde d'un air inquiet.

- J'ai déjà contacté mon frère et Gwen. Nous allons immédiatement mettre en place des mesures de sécurité renforcées.

J'acquiesce d'un geste de la tête.

- Merci. Ce genre de chose arrive rarement, mais...

- Je ne laisserai pas une telle chose se reproduire.

Pourquoi me traite-t-il ainsi ? Est-ce une mise en scène ? Mais non, il a l'air sincère.

- J'en serais rassurée. Nous le serions toutes d'ailleurs.

- Considérez que c'est chose faite. Que puis-je vous offrir à boire ? J'aime la façon dont il parle anglais, avec seulement un léger soupçon d'accent français.

- Oh, dis-je en clignant des yeux. Je sais déjà qu'il va insister, et j'ai vraiment envie de boire un thé. En général, les Français ne boivent du café que le matin, et je fais tout mon possible pour ne pas passer pour une étrangère. Juste une tasse de thé avec du lait, s'il vous plaît.

- Vous mangerez quelque chose ?

Suis-je censée rester assise ici, face à lui, pendant qu'il me regarde manger ? Mon estomac gargouille, trahissant à quel point je suis affamée.

- Je prendrais un croissant, s'il vous plaît. Monsieur, je voulais vous préciser que *je parle français*.

Je ne veux pas qu'il se sente obligé de parler anglais avec moi.

- *Je sais*. Mais j'aime parler anglais, ça m'évite de me rouiller. Et s'il vous plaît, appelez-moi Fabien. Même si j'apprécie qu'on m'appelle *Monsieur*, c'est inutile.

Il passe commande et se penche vers moi. Je baisse les yeux et découvre un exemplaire de l'ouvrage intitulé *Philosophie : une Anthologie*.

L'opportunité parfaite de changer de sujet.

- Oooh. Vous aimez la philosophie ?

- Oui. Entre autres choses d'ailleurs. Vous aimez lire aussi ?

Mon cœur bat la chamade. Impossible qu'il sache que je suis une grande lectrice, n'est-ce pas ?

Cela dit, ça saute aux yeux, après tout, *nous sommes dans une librairie*.

Mais impossible qu'il sache que j'ai une passion pour les livres de philosophie ?

C'est toi, sa nouvelle obsession.

Mais je crois que je réfléchis beaucoup trop. Honnêtement, je ne vois pas ce qu'il pourrait me trouver de *spécial*. Je suis une call-girl dans son *bordel*, pour l'amour de dieu, pas une femme dont il pourrait subitement s'éprendre pour une obscure raison. Et je n'ai certainement rien de spécial au point qu'il vienne me chercher dans une librairie...

Je remarque alors qu'il me dévisage, attendant visiblement que je réponde à sa question. Je me sens un peu déstabilisée. À cet instant, je réalise que cet homme a l'habitude qu'on le respecte et qu'on lui obéisse.

- Oui, dis-je en tâchant de me reprendre. Je... j'adore ça. Je dévore les livres.

Je ne pas pourquoi je suis incapable de lui répondre normalement, j'ai l'impression de parler comme une enfant de sept ans, que m'arrive-t-il ? Je ne suis pourtant pas du genre à perdre mes moyens face à un homme. Mais il y a quelque chose chez lui...

- Et qu'est-ce que vous aimez lire ? me demande-t-il alors qu'un serveur nous apporte notre commande.

- J'aime bien Descartes et Machiavel, mais j'ai plutôt tendance à me tourner vers les essais. Je lis de la philosophie en dilettante. J'ai d'autres lectures aussi.

- Comme quoi ?

- Des livres de fiction, dis-je, soudainement concentrée sur mon croissant. Je ne peux quand même pas dire à ce type qui transpire la virilité par tous les pores que j'adore les romans d'amour. Ce n'est pas que j'en ai honte, mais impossible de mettre dans un même contexte ces héros qui se pâment sur les couvertures des romans que je lis et cet homme-là. Je lis toutes sortes de romans, finis-je par lui répondre. Romans à suspense, romans historiques, romans noirs... vraiment tous les genres. Et vous ?

J'avale goulument un énorme morceau de croissant, lui laissant l'occasion de me répondre.

- Mon père aimait la philosophie, alors j'en lisais pour avoir quelque chose à dire, dit-il en haussant les épaules. C'était un homme très réservé et introverti, et il ne parlait facilement que de ce qui le passionnait.

Je hoche la tête.

- Et puis j'ai fini par réaliser que j'aimais ça. Maintenant qu'il n'est plus là, je me sens nostalgique quand je lis ce qu'il aimait.

Oh. Je ne m'attendais pas à une telle réponse. Je sens ma gorge se nouer au souvenir du visage souriant de ma mère. Mon père passait de longues heures au travail et était rarement à la maison, mais ma mère était un véritable rayon de soleil. J'avale une grande gorgée de thé chaud. Il me brûle la gorge, mais cela me fait du bien. Je bois pour étouffer des larmes que je sens monter de manière totalement inattendue. Je suppose que je me sens un peu plus fragile que d'habitude après ce qui s'est passé aujourd'hui.

- J'adorais lire des bandes dessinées quand j'étais petit, poursuit-il. Je prends une inspiration et hoche la tête pour l'encourager à poursuivre. Les super-héros, poursuit-il. Dans mon esprit, mon père *était* un super-héros. Il était riche, il était puissant, et quand on est enfant, il n'en faut pas plus pour être impressionné.

Il n'élabore pas davantage. Quand on n'est plus un enfant, il est beaucoup plus difficile de considérer quelqu'un comme un super-héros.

- Je comprends. Une fois adulte, il en faut un peu plus pour ériger quelqu'un en super-héros, n'est-ce pas ?

- Sans aucun doute. Alors dites-moi, qu'est-ce qui vous a amenée en France ?

Je lui explique donc que j'étais venue étudier ici et que j'étais tombée amoureuse de la culture. Que j'avais adoré avoir quelque chose qui ne m'appartenait qu'à moi. Je réoriente rapidement la conversation vers lui et l'écoute avec attention me raconter ses voyages à l'étranger. Ses safaris en Afrique, les sommets enneigés des Alpes du Sud de la Nouvelle-Zélande et la beauté époustouflante de Kyoto, au Japon.

- Mais vous vivez ici, en Corse ?

- J'y possède une maison. Mais celle où j'ai grandi se trouve à Paris.

- Ahh, dis-je dans un soupir. *J'adore* Paris.

- Vraiment ?

La conversation s'enchaîne facilement. Et avant même de m'en rendre compte, il ne reste plus que des miettes dans mon assiette et ma tasse de thé est vide. Ma crainte et ma gêne se sont finalement évaporées rapidement, et je réalise que la conversation avec lui est étonnamment facile. Je suis presque obligée de me rappeler que tout cela n'est qu'une comédie, que je suis en réalité une fille bien, que si je suis là, c'est pour atteindre mon objectif, et que ceci n'a rien d'un simple rendez-vous galant.

Les lumières s'affaiblissent. Il cligne des yeux et regarde autour de lui.

- J'ai l'impression qu'ils ne vont pas tarder à fermer. Je vais vous raccompagner. Je marcherai avec vous.

Formidable.

- Oh, ce n'est pas nécessaire, dis-je, mais un regard acéré de sa part me fait reconsidérer la question.

- Ce n'était pas une suggestion.

Mon pouls s'accélère. J'ai joué avec un lion domestiqué mais il lui suffit de montrer les dents pour me rappeler que le roi de la jungle, c'est lui. Qu'est-ce qui m'a pris ? Bien sûr qu'il ne me laissera pas rentrer seule.

- D'accord, dis-je, comme si j'avais le choix. Merci, j'apprécie votre geste.

Je ne suis pas sûre de ce qu'il ferait si je refusais. Et je ne suis pas certaine d'avoir envie de le découvrir.

Je cale mon pas sur le sien jusqu'à la porte et nous sortons dans la rue. D'un signe, il m'indique de marcher du côté des bâtiments, alors qu'il marché côté rue. Un peu vieux-jeu dans son genre. Ça me plaît.

Les rumeurs de la ville ont commencé à se taire. Les magasins ont fermé, les vendeurs ont également replié leurs étals. Des rires et des conversations nous parviennent depuis le bar, seule source de bruit dans cette rue autrement calme.

Deux hommes en sortent, en pleine conversation. L'un d'eux lève les yeux vers nous, et l'espace d'un instant, c'est comme s'il avait reconnu Fabien

car une brève lueur lui éclaire le regard. Il se retourne vers son camarade et tous deux se dépêchent de retourner à l'intérieur. Si Monsieur Fabien les a remarqués, il n'en laisse absolument rien paraître.

C'est étrange. Pourquoi le simple fait de le croiser dans la rue les ferait-il fuir comme des souris apeurées ?

- Alors comme ça, vous aimez Paris, dit-il pensivement, les mains enfoncées dans ses poches.

- Oui, c'est vraiment une ville que j'adore, dis-je, m'interrompant au feu rouge pour traverser la rue sur le chemin du retour.

Nous avons déjà commencé à traverser quand le feu passe au vert, mais alors que nous sommes déjà engagés sur le passage piéton, le bruit d'un moteur lancé à pleine puissance me fige sur place. Je lève les yeux pour voir une voiture foncer vers nous, faisant de dangereux écarts sur la route, comme si son conducteur était ivre. Je suis pétrifiée, incapable de bouger. Le chauffeur ne va pas s'arrêter.

Fabien me saisit alors par le bras et me tire vers le trottoir. Je trébuche et tombe contre lui, mais me redresse rapidement. Mon cœur bat à toute allure.

- *Seigneur*, jure-t-il. Il m'attrape les deux bras et me tient devant lui comme pour m'examiner. Je le regarde, déconcertée par la soudaine emprise qu'il semble exercer sur moi. Vous êtes blessée ? me demande-t-il.

- Non, je n'ai rien, dis-je, d'une voix aiguë, presque nasillarde. Si je croyais à la malchance, je dirais que je suis maudite aujourd'hui.

Sa mine se renfroge encore plus.

- Dommage, je n'ai pas réussi à relever la plaque d'immatriculation.

- Je l'ai vue, dis-je d'une voix saccadée. J'ai une excellente mémoire pour ce genre de choses.

Mais à l'instant où ces mots franchissent ma bouche, je regrette déjà d'avoir dit ça. Que va-t-il leur faire ?

- Envoyez-le moi par texto. Je veux que vous ayez mon numéro de toutes façons avant de me donner son numéro de téléphone.

Je sors mon téléphone et lui envoie le numéro de la plaque, sans pouvoir me défaire de l'étrange impression d'avoir signé l'arrêt de mort de quelqu'un.

C'est ridicule, me dis-je. Ce n'est pas comme ça que ça marche.

Je réfléchis trop. Je n'ai aucune preuve qu'il a vraiment fait quoi que ce soit à celui qui m'a agressée tout à l'heure. Les filles m'ont dit qu'il était dangereux, mais je ne peux pas laisser mon imagination prendre le dessus.

Mon téléphone vibre et un message apparaît sous son numéro.

Merci - gardez ce numéro.

J'ai l'impression d'être dans un de ces rêves étranges. Dans un instant, je vais me réveiller dans mon lit et je rirai de tout ça. Et pourtant...

J'enregistre son numéro et remets mon téléphone dans ma poche.

- Je ne veux pas que vous restiez seule ce soir.

Je cligne des yeux. J'ouvre la bouche pour lui dire que je le connais à peine et que je ne peux pas rester avec lui, mais il ne me laisse pas l'occasion de répondre.

- Je vais vous envoyer un garde du corps, murmure-t-il alors que nous reprenons notre route. Est-ce que vous avez peur à cause de ce qui s'est passé plus tôt ?

Je me détourne dans une tentative pour dissimuler la soudaine rougeur de mes joues.

Je mentirais si je prétendais le contraire. Je me suis déjà dit que je pourrais peut-être dormir sur le canapé de Gwen. La plupart des autres filles ne vivent pas ici. Mais je ne sais pas comment lui dire ça.

- Bien sûr que vous avez peur, dit-il, voyant que je ne réponds pas tout de suite. Je vais envoyer un de mes hommes monter la garde.

Je décide alors que je ne ferai rien pour m'opposer aux mesures de sécurité qu'il mettra en place. Des gardes devant ma porte, une équipe de surveillance, qu'importe. Je n'aime pas l'idée de rentrer seule dans ma chambre ce soir après ce qui s'est passé.

- C'est très gentil de votre part, mais peut-être que vous pourriez poster vos hommes devant la porte de Gwen, ou d'une autre fille. Je dois avouer que je n'ai pas très envie de dormir dans ma chambre ce soir. J'ai juste besoin d'un peu de temps.

La manière dont les piétons traversent la rue précipitamment quand ils nous voient arriver m'intrigue. J'ai l'impression que certains parlent même à voix basse en nous voyant approcher et se taisent dès que nous arrivons à leur hauteur.

Lorsque nous arrivons à la Maison, je ne suis pas surprise de le voir m'ouvrir la porte et me laisser entrer avant lui. Il y a quelque chose de presque aristocratique et de distingué en lui, même si je l'ai vu projeter un homme dans les airs seulement quelques heures plus tôt.

Comment un tel gentleman a-t-il fait pour se faire une telle réputation ?

Je compte bien le découvrir.

- Je vous attends pendant que vous appelez Gwen, dit-il lorsque nous entrons dans le hall du bâtiment.

Les lumières sont tamisées, les sols viennent d'être nettoyés et brillent. L'équipe de nettoyage du soir est déjà passée visiblement. Je sors mon téléphone et envoie un texto à Gwen pendant que Fabien s'affaire également sur le sien. Je suis reconnaissante qu'il me laisse ce petit espace d'intimité.

Moi :

Gwen. Tu es toujours debout ?

Rien. Je regarde nerveusement le hall d'entrée pendant qu'il fait défiler l'écran de son téléphone.

J'envoie un nouveau message.

Moi :

Gwen ?

Mon estomac se noue à l'idée qu'elle ne réponde pas.

Il ne lui arrive jamais d'aller se coucher aussi tôt. Je me décide finalement à l'appeler, mais je tombe immédiatement sur sa messagerie.

- Vous l'avez eue ? me demande Fabien.

Je secoue la tête, affichant une mine faussement déprimée.

- Je n'ai pas réussi à la joindre. J'étouffe un soupir et détourne le regard.

- Il est tard, dit-il pensivement. Il pourrait me falloir un certain temps avant de faire venir une équipe de garde. Je vais vous dire ce que nous allons faire.

Mon cœur s'emballe à nouveau. Je ne peux pas me permettre de me jeter sur lui, mais j'ai tellement besoin de le sentir près de moi. J'ai besoin de son contact. S'il me propose de monter dans sa chambre...

- Montez dans ma chambre. Je pourrais monter la garde dans la vôtre, mais la mienne est assez grande pour que nous puissions chacun dormir dans un lit différent.

La vérité, c'est que... je ne *veux pas* être seule ce soir. Et sa présence hors du commun, qui semble capable d'atténuer mes peurs, me rassure un peu.

Et si sa chambre est aussi grande qu'il le dit, nous pourrons tous deux dormir tranquillement.

Ce n'est que pour une nuit. Je suis en sécurité avec lui. Ce n'est en rien un manquement à nos obligations professionnelles et ça ne sera jamais le cas. Il se contente seulement de faire son travail, de s'assurer qu'une de ses employées qui a été agressée est en sécurité pour la nuit.

Ni plus, ni moins.

Cela n'a rien d'une soirée romantique.

Il ne s'agit en aucun cas d'une proposition.

Il ne flirte pas avec moi.

Le flirt mène à l'idylle, à l'amour, et *je ne ferai pas cette erreur.*

Cela n'a rien d'une idylle.

J'ai réussi à travailler tout ce temps dans ce domaine sans perdre la tête, je suis capable de tenir un peu plus longtemps.

Et lui est simplement le propriétaire pragmatique d'un établissement peu orthodoxe, qui fait un geste tout aussi peu orthodoxe.

- Je vous en serais reconnaissante, lui dis-je.

OceanofPDF.com

CINQ

OceanofPDF.com

Fabien

C'EST PRESQUE TROP PARFAIT. Pas un seul instant elle ne s'est doutée que je l'avais suivie jusqu'à la librairie, que j'avais épié chacun de ses pas et que j'avais fait le nécessaire pour que ça ait l'air d'une coïncidence. Elle n'est pas encore allée dans sa chambre et n'a pas encore vu les fleurs que je lui ai fait porter, et quand elle les trouvera demain, elle saura avec certitude que je n'avais absolument pas prévu de la croiser ce soir. Je n'ai eu aucun mal à me glisser dans la librairie sans être vu, à m'installer dans le café en lui tournant le dos et de suggérer au propriétaire des lieux de l'envoyer discrètement sur mon chemin.

Si je me contentais de brandir une liasse d'argent sous son nez ou de lui faire une proposition, elle pourrait prendre la fuite, surtout après ce qui lui est arrivé plus tôt.

Peut-être. Le temps nous le dira.

C'était trop facile d'acheter un livre qu'elle reconnaîtrait et d'engager la conversation avec elle. De la raccompagner à la Maison. Et quand elle a suggéré d'appeler Gwen, j'ai demandé à Louis de bloquer le téléphone de Gwen pour qu'elle ne reçoive pas son message ou ses appels.

Et pour le reste de la soirée, je resterai un parfait gentleman.

Je ne lui ai pas encore proposé de l'acheter. Je veux être certain que quand je le ferai, elle ne pourra pas refuser.

Et dans la librairie, j'ai réalisé qu'elle était encore plus charmante que je me l'étais imaginée. Son regard s'illumine quand elle parle, et chaque fois qu'elle aborde un sujet qui lui tient à cœur, ses mains s'agitent frénétiquement. Les stéréotypes abondent en ce qui concerne les filles qui travaillent dans son secteur, le plus courant étant qu'elles sont audacieuses et effrontées. Si Nicolette l'est, elle ne me l'a certainement pas montré. Elle bégaye et rougit, comme si elle passait un moment formidable avec son amoureux du lycée. Elle est adorable.

J'envoie chercher quelques affaires dans sa chambre et la conduit jusqu'à la mienne, un penthouse situé au dernier étage de notre immeuble, avec une vue magnifique sur la ville.

- Mon dieu, murmure-t-elle dans un souffle étouffé quand nous entrons. La vue.

D'ici, on voit les sommets maintenant sombres des montagnes de Sartène illuminés par la pleine lune. La vue d'ici, surtout depuis le balcon, est spectaculaire.

- Ça me plaît d'avoir une aussi belle vue, lui dis-je en retirant mes chaussures. C'est...

- Inspirant, termine-t-elle.

Les battements de mon cœur se sont accélérés.

- Exactement.

Nicolette ne peut réprimer ses bâillements, comme si son heure de coucher était passée. J'ai envie de la mettre au lit et de la border, de remonter les couvertures sous son menton.

- Bien, il est temps de vous mettre au lit, lui dis-je. Je l'accompagne jusqu'à la chambre quand je réalise soudain que j'ai tout laissé sur mon bureau. J'avais imprimé les informations reçues sur mon téléphone pour pouvoir consulter ses comptes bancaires, ses identifiants de connexion, sa biographie. Si elle voit ça...

- Je vais passer devant, dis-je, la devançant. Cet appartement est parfaitement sécurisé, mais je préfère inspecter rapidement la pièce pour que vous soyez rassuré.

Ce n'est pas seulement elle que je veux rassurer.

J'entre rapidement dans la pièce.

Je glisse rapidement tous les papiers dans le tiroir supérieur de mon bureau et le referme. Il se verrouille et ne peut être ouvert sans clé. Je fais semblant de regarder sous le bureau, dans le placard et dans la douche.

- Rien à signaler.

- Parfait, dit-elle réprimant un nouveau bâillement. Merci.

Je m'assure qu'elle a tout ce dont elle a besoin avant de me retirer sur le canapé-lit dans le salon situé à côté de la chambre.

- Si vous entendez le moindre bruit, appelez-moi, lui dis-je. Même si vous vous réveillez et que vous avez peur, n'hésitez pas. Vraiment. Je vous ai amenée ici pour une raison, et je ne veux vraiment pas que vous ayez peur.

J'ai du mal à me retenir de la contempler, assise ainsi au bord de mon lit, son magnifique corps tendu comme un ressort. J'aimerais pouvoir la toucher, apaiser sa peur et l'aider à se détendre, mais je ne franchirai pas cette limite. Pas encore.

Je ne suis pourtant pas un homme patient, et ça n'a jamais été ma méthode. Je prends ce que je veux quand je le veux. Mais je sais parfaitement m'y prendre pour jouer un rôle. Je sais comment amener les autres à me faire confiance.

- Vous trouverez des serviettes dans la salle de bain, lui dis-je en lui indiquant une porte. Vous y trouverez tout ce dont vous pourriez avoir besoin.

- Fabien, dit-elle doucement. *Je vous remercie.* Vous avez été formidable, vraiment.

Si elle savait...

- Aucun problème. Bonne nuit, Nicolette.

Je m'imagine caresser ses cheveux châtons, brillants. Je m'imagine toucher sa peau satinée et l'allonger sur le lit. Embrasser chaque centimètre de son corps jusqu'à ce qu'elle halète de désir pour moi. J'écarterais ses jambes et la goûterais, et je me délecterais de la sensation et du goût de son orgasme sur ma langue.

Je me déshabille, ne gardant que mon caleçon et arrange le canapé. J'ignore les signaux que mon corps m'envoie, ce besoin de sexe moite, brut, sale, ce besoin que je voudrais satisfaire *maintenant*. Je pourrais avoir toutes les

femmes que je veux ici, mais aucune ne m'intéresse. Celle que je veux, c'est *elle*.

Je dois faire un effort colossal pour maîtriser mon désir. Je me dirige d'un pas lourd jusqu'à la salle de bain des invités, impatient que les choses avancent, et me prépare à me coucher à mon tour.

Je me glisse sous les couvertures, prends mon téléphone et allume la caméra de surveillance que j'avais fait installer au-dessus de mon lit avant notre arrivée. Je laisse échapper un soupir de soulagement. Elle est bien là.

Nicolette s'est enfoncée sous mes couvertures, la couette remontée jusqu'au menton. Ses cheveux décoiffés étalés sur mon oreiller. Mais elle ne dort pas, pas encore. Elle est allongée là, les yeux grands ouverts, le regard perdu dans le vide.

A-t-elle peur ?

Je voudrais la tenir dans mes bras. La réconforter. Lui assurer que personne ne lui fera de mal, et surtout pas moi.

J'envoie un message à Thayer.

Moi :

Du nouveau ?

Thayer :

J'étais sur le point de t'envoyer un message. J'ai reçu un message de Lyam. Il dit qu'il va bien, mais qu'il doit faire ce qu'ils disent. Arriveras-tu à entrer à l'Underground ? Tu sais que ça n'a rien d'un jeu d'enfant.

Mon regard se porte à nouveau sur les images la caméra de surveillance.

Moi :

J'y arriverai.

Mon frère Lyam est parfaitement capable d'affronter la situation dans laquelle il se trouve. Et ceux qui l'ont enlevé savent très bien que s'ils lui font du mal, c'est l'enfer qui les attend. Un bain de sang. S'ils l'ont enlevé, c'est pour obtenir quelque chose de bien précis.

Ils pensent que je suis un homme avec qui on peut négocier et qui peut être soudoyé.

Demain, Jean-Pierre me donnera toutes les informations qu'il pourra dénicher.

Et demain, je trouverai le moyen de faire à Nicolette une offre qu'elle ne pourra pas refuser.

Le lendemain matin, je me réveille à l'aube et chasse les souvenirs de mes rêves, teintés de mes fantasmes de la nuit dernière sur Nicolette.

Je me dirige vers la cuisine et prépare le café quand la porte de ma chambre s'ouvre dans un léger grincement.

- Bonj... oh.

Je me retourne pour voir Nicolette dans l'embrasure de la porte, enveloppée dans une fine robe ivoire qui lui tombe juste au-dessus des genoux.

Je suis debout dans la petite cuisine, toujours pieds et torse nus. Je ne m'attendais pas à la voir de si bonne heure.

Une lève-tôt, alors.

- Excusez ma tenue, dis-je d'une voix encore rauque de sommeil. Je me dirige vers le salon et lui tourne le dos pour éviter qu'elle ne remarque la foutue érection avec laquelle je me suis réveillé. J'attrape mon tee-shirt et mon jean et les enfile rapidement.

- Ne vous excusez pas, vous êtes chez vous, dit-elle, mais quand je me retourne pour lui faire face, elle est aussi rouge qu'une pivoine.

- C'est vrai, mais je n'avais pas l'intention de parader à moitié nu devant vous.

Seigneur, j'adore la voir rougir ainsi.

- Café ?

C'est maintenant ou jamais. Je lui ai donné un peu de temps pour s'installer, et il est maintenant temps que je passe la vitesse supérieure. Si elle rejette ma demande, je passerai au plan B, mais si elle accepte...

- Oui, s'il vous plaît. J'aime comment vous préparez le café ici.
- Certain disent qu'un bon espresso est un espresso capable de faire pousser les poils du torse.
- Oh, mon dieu, j'espère que non.

Je lui lance un demi-sourire. Je sais déjà qu'elle prend son café sucré, deux sucres plus précisément, avec du lait, mais il ne faut pas qu'elle sache que je sais.

- Comment prenez-vous votre café ?
- Deux sucres et du lait, s'il vous plaît.

Je prépare sa tasse, puis me sers à mon tour.

- Nicolette, cela va vous paraître un peu étrange, mais j'ai une question à vous poser, dis-je en espérant qu'elle soit convaincue par mon ton penaud.
- Oui ? dit-elle avec curiosité, assise à la petite table de la cuisine et sirotant son café. Qu'est-ce que c'est ?
- Vous m'avez dit que vous aimiez Paris, dis-je d'un ton hésitant. Vous voyez... dis-je en accentuant encore mon air d'impuissance, je me trouve dans une situation un peu délicate.

- Vraiment ? dit-elle en reposant délicatement sa tasse de café sur la table.
- En fait, j'ai promis à ma mère de venir accompagné au mariage de mon cousin ce week-end. Je soupire, espérant accentuer l'ambiance générale que j'essaie de créer. Elle tient beaucoup à ce que mes frères et moi nous nous présentions avec une femme à notre bras, dis-je en levant les yeux au ciel. Ne cherchez pas à comprendre.

Ma demande paraît beaucoup plus innocente et venant d'un « bon gars » que si je lui annonçais directement que je compte *acheter ses services pour le week-end pour aller à l'Underground, où elle sera mon esclave, et moi son maître...*

Nous irons à Paris pour le mariage. Je convaincrai ensuite Milo de nous donner ce dont nous avons besoin, et nous reviendrons en Corse pour mettre

à exécution le plan que j'ai élaboré.

- Vous êtes en train d'essayer de me faire croire qu'un homme comme vous ne peut pas trouver une femme décente pour l'accompagner à un mariage ? dit-elle d'un ton légèrement aguicheur. J'aurais pensé que vous auriez... mais elle s'interrompt et détourne le regard. Pardon, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire...

- Un homme comme moi ?

- Eh bien, *oui*. Enfin, il suffit de vous regarder. Vous êtes riche, vous avez du succès, et avec un corps comme ça ? Je veux dire, ne le prenez pas mal...

- Comment quelqu'un pourrait-il le prendre mal ?

Elle rit et sirote son café, les yeux baissés.

- Alors voilà, je me demandais... Vous avez certainement une bonne raison pour être venue travailler ici, à la Maison. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps, les femmes qui travaillent pour moi cherchent à gagner de l'argent dans un but précis. Si je peux me permettre de vous poser la question, est-ce votre cas ?

- Non, je suis là parce que j'aime l'absence d'engagement et les rapports sexuels occasionnels, répond-elle d'un ton ironique en levant les yeux au ciel.

Ah, on dirait qu'une bonne nuit de sommeil a fait ressortir la *vraie* Nicolette. C'est bon à savoir. Je n'ai pas l'impression qu'elle refuse de discuter de ma proposition en tous cas, je peux donc poursuivre. De toutes façons, je n'ai pas le choix si je veux parvenir à mes fins.

- Si ce n'est pas trop personnel, puis-je vous demander combien vous comptez mettre de côté ? Combien vous comptez économiser ?

- Rien de personnel à cela. Je veux arriver à mettre cent mille euros de côté.

Pour couvrir ses besoins et ceux de sa sœur. Elle a vingt ans, ce qui signifie qu'il lui reste encore un long chemin à parcourir.

- C'est une somme considérable. Que diriez-vous si nous trouvions une situation gagnant-gagnant ?

Elle s'éclaircit la gorge.

- C'est-à-dire ?

- Je vous propose de vous acheter pour tout le week-end. Vous m'accompagnez à Paris pour le mariage de mon cousin. J'ai déjà demandé à Gwen de libérer votre agenda pour la semaine.

Je lui fais ce que j'espère être un sourire désarmant.

- Vous voulez m'acheter ? me demande-t-elle, une lueur indéfinissable brillant dans ses yeux.

- J'avais trouvé une cavalière, mais elle a annulé ce matin. Maintenant il faut que j'affronte le fait d'aller seul à Paris, sans compagnie, et ma mère va littéralement me renier.

Une esquisse de sourire se dessine sur ses lèvres. Elle masque parfaitement bien ses émotions et je suis incapable de déchiffrer ce qu'elle pense.

- Et ce serait vraiment très embarrassant pour vous, n'est-ce pas ?

Je secoue la tête.

- Je vous paierai deux millions de dollars.

Mes dernières paroles l'ont littéralement laissée bouche bée.

La première partie de ce jeu du chat et de la souris est désormais bien entamée. Je l'ai protégée. J'ai pris soin d'elle en répondant à ses besoins immédiats. J'ai prétendu avoir besoin d'elle en profitant de son désir de me rendre la pareille, en m'aidant à son tour. Je n'ai plus qu'à l'attirer un peu plus près...

Et à bondir.

Cette femme sera à moi.

- Vous ne pensez pas que ce serait contraire à l'éthique, monsieur ?

Je secoue la tête.

- Pas si les choses restent platoniques, non. Je ne vous demande pas de coucher avec moi. Je n'en ferai rien. Tout ce que j'attends de vous, c'est que vous enfiez une jolie tenue, que vous fassiez une apparition, et peut-être que vous m'accordiez une danse ou deux.

Je bande encore plus fort en la voyant ouvrir de grands yeux et en constatant qu'elle a légèrement rougi.

- Pourquoi moi ? demande-t-elle d'une voix douce.

- Vous êtes belle, lui dis-je simplement, cette fois sans chercher à embellir la vérité. Et une pause dans le travail pourrait vous faire du bien après ce qui s'est passé hier. Et vous avez besoin d'argent. Et pendant ce temps, je veillerai à votre sécurité. Vous n'aurez pas à vous soucier de vous faire importuner par des officiers de police ou des clients. Et ensuite, vous serez libre de rester ou de partir et de faire votre vie.

Mais elle ne partira pas.

Quelques secondes s'écoulent. Elle se mordille la lèvre et vide sa tasse de café.

- Excusez-moi, Fabien, laissez-moi réfléchir.

Je me tourne vers le réfrigérateur.

- Bien sûr. Vous prendrez un petit-déjeuner pendant que vous réfléchissez ?

Je sors une boîte d'œufs et un paquet de bacon.

- Vous prenez des œufs au petit-déjeuner ? me lance-t-elle, l'air surpris. Personne ne mange salé le matin par ici.

- J'ai dit au personnel de cuisine que vous étiez américaine, alors voilà, dis-je en haussant les épaules

- Je vous remercie. C'est très gentil de votre part, dit-elle doucement.

Je m'affaire en cuisine pendant qu'elle s'installe à la table. Je lui parle de la maison que nous possédons à Paris, de ma mère et de mes frères. Je lui parle de mon cousin, le plus prétentieux de tous les membres de ma famille, et du fait que son mariage figurera probablement dans le livre des records.

- Il y aura des paparazzi ? demande-t-elle, hésitante.

Des paparazzi à un mariage de la mafia ? Aucune chance, si certains osaient pointer le bout de leur nez, ils seraient tués sur le champ.

- Ils n'y sont pas autorisés, aucune inquiétude à vous faire sur ce point.

- Je ne sais pas...

Je me tourne pour lui faire face et je fais glisser une assiette devant elle.

- Qu'est-ce qui vous retient ?

- Vous êtes mon patron, dit-elle. Mais seigneur, vous n'imaginez pas à quel point je serais heureuse de gagner une telle somme. Ça changerait tout.

Je décide de miser sur le fait que je parviendrai à la convaincre avant qu'elle ne décide de partir.

- Peut-être que je suis votre patron, mais il faut bien admettre que mon activité n'est pas franchement conventionnelle. Je doute que quiconque vous dénonce au service des ressources humaines. Je vous promets que ce n'est rien de plus qu'un simple arrangement professionnel.

- Je déteste dire non...

- Alors dites oui.

Elle cligne des yeux à plusieurs reprises, faisant battre ses longs cils.

- Vous avez réponse à tout.

Je secoue la tête.

- Je veux que vous veniez avec moi.

- Et où est le piège ?

Le piège, c'est qu'une fois que je t'aurai, je ne te laisserai plus jamais partir.

Tu seras mon esclave.

Nous irons libérer mon frère et bien plus encore.

- Il n'y a aucun piège, dis-je pour la rassurer. Je m'appuie contre le plan de travail et croise les bras. Vous seriez surpris de savoir à quel point c'est important pour ma mère, dis-je. Venir accompagné d'une femme aussi belle que vous à ce week-end vaut largement l'argent que je suis prêt à dépenser pour vos services.

- Et quand partirions-nous ?

Je regarde l'horloge sur le mur de la cuisine.

- Dans deux heures.

- Deux heures ! Mais je n'ai absolument rien à me mettre.

- Y a-t-il quelque chose que vous ne pourrez pas trouver à Paris ?

- Eh bien, non...

Je m'assois en face d'elle et je prends une bouchée de l'omelette que je viens de préparer et esquisse une grimace.

- Je devrais m'en tenir aux petits-déjeuners à la française.

- Oh, ils sont pourtant délicieux.

Je fais une grimace.

- C'est tout sauf délicieux. Ces œufs sont durs et caoutchouteux.

- Attendez, laissez-moi faire. Elle se lève et passe devant moi.

J'ai envie de l'attraper et de l'attirer contre moi. De lui donner une claque taquine sur les fesses. De la prendre sur mes genoux et l'embrasser à pleine bouche. Je serre les poings pour me contrôler. Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir y arriver. Je voudrais la *piller*. J'ai tellement envie d'elle que cela me tenaille la poitrine, tel un besoin impitoyable, exigeant.

- Combien de temps vous faut-il pour prendre votre décision ? Je sais que je suis pressant, mais c'est important pour moi.

Inutile de réfléchir. Tu es à moi.

J'aime la voir farfouiller dans ma cuisine et s'affairer à casser des œufs dans une poêle comme si elle était en terrain familier.

- J'ai vraiment besoin de cet argent, on va dire que je vais me fier à mon instinct, cela m'a toujours réussi jusqu'à présent, me dit-elle en me lançant un regard par-dessus son épaule. Marché conclu.

Je pivote sur ma chaise pour lui faire face. Mon cœur bat à tout rompre. Je déploie tous les efforts possibles pour éviter que mes paroles ne sonnent comme un ordre. Je ne veux pas lui donner de raisons de vouloir prendre la fuite, pas encore.

- Venez ici, Nicolette.

La manière dont elle me regarde, la tête haute. Ses pas réguliers alors qu'elle s'approche de moi. La sensation de chaleur qui m'emplit le corps quand elle arrive à ma hauteur. Tout cela n'est pas le fruit de mon imagination.

- Oui ? murmure-t-elle. Cette femme est l'incarnation même de la séduction. Je vais la prendre ici, maintenant, sur le rebord de cette table. Non. Pas encore.

Je glisse mes mains sur le creux de ses reins. Elle est fine et menue entre mes mains, et son corps est doux et chaud sous mes paumes.

La première fois que je l'avais touchée, quand j'avais passé mon pouce sur sa joue, j'avais ressenti un désir intense, presque bestial, et il s'était ancré en moi. Quelque chose au plus profond de mon être avait commencé à murmurer « *à moi, à moi, à moi* ». Et ce désir se fait de plus en plus insistant à chaque seconde que je passe en sa présence.

- Êtes-vous en train de dire ce que je pense ?

- Je vous trouve bien poli, Fabien, murmure-t-elle. Et soyons honnêtes, si vous me payez autant que vous me le proposez, je n'ai plus besoin de travailler ici, n'est-ce pas ?

- Exact.

- Alors... vous ne seriez plus mon patron, et je ne serais plus votre employée, c'est bien cela ?

Je secoue la tête en signe d'affirmation.

- Je n'ai pas grand-chose à offrir. J'économise chaque centime que je gagne. Vous savez que je ne demande aucun engagement. Mais vous m'offrez une telle somme d'argent, il serait logique que je vous propose ce que je *peux* vous donner en échange. Ce pour quoi je suis... eh bien, ce pour quoi je suis douée.

Je la saisis par la mâchoire.

- Peut-être devrions-nous d'abord voir si nous avons des affinités, dis-je d'une voix rauque et étouffée.

- Des affinités, répète-t-elle avec un léger hochement de tête.

Je hoche la tête.

- Oui, des affinités.

Je l'attire vers moi pour l'installer à califourchon sur mes genoux.

L'attente est insupportable. Je contemple la courbe délicate de son cou. Ses lèvres pulpeuses et légèrement entrouvertes. Ma main descend dans son cou, et je passe mes doigts dans ses cheveux et l'attire encore plus près de moi.

- Heureusement que je me suis brossé les dents en me réveillant, murmure-t-elle.

- Je pensais la même chose, dis-je en lui souriant et en passant mes lèvres sur les siennes si doucement que ce n'est qu'un murmure. J'ai envie de savourer l'attente. Mon impatience et la sienne.

Nos regards se croisent et nos respirations se synchronisent. Je l'attire encore plus près de moi, une main sur son cou et l'autre dans le creux de ses reins, la pressant plus fort. Je peux sentir le battement rapide de son pouls. Ses yeux se ferment et elle frissonne, et c'est le plus doux des tremblements.

- *Veux-tu m'épouser ?* lui dis-je, penchant mon visage vers son oreille.

- *Monsieur*, répond-elle en riant un peu, visiblement amusée. Vous voulez m'embrasser au point d'être déjà prêt à me demander en mariage ?

Elle s' imagine que je plaisante. Pour le moment, autant qu'elle le croie.

Je soupire, comme si j'étais déprimé.

- *Je peux vous embrasser ?*

- Oui, bien sûr, nous pouvons commencer par un baiser.

J'aime la sentir se détendre contre moi. J'aime sentir sa main sur mon bras, et ma peau qui frissonne à son contact. La façon dont ses lèvres s'entrouvrent quand elles rencontrent les miennes.

J'ai envie de la serrer plus fort, de la presser contre moi, de me délecter d'elle, mais je m'efforce de dompter mon désir. Mes lèvres caressent les siennes comme un murmure. Je plonge dans sa chaleur veloutée.

L'enthousiasme avec lequel elle réagit résonne dans mes veines.

Je ne veux pas qu'elle ait le moindre soupçon sur moi. Je ne veux pas qu'elle sache que bientôt, je lui offrirai bien plus que le salaire que je lui ai promis. Je lui donnerai tellement d'argent qu'elle n'aura plus jamais à travailler ici, car maintenant, elle est à moi, et si un homme ose poser une main sur elle après moi, je devrai le tuer.

Alors je m'écarte, bien trop tôt. Je savoure le petit soupir qu'elle pousse à cette séparation et le garde près de moi pour me rappeler qu'elle en a envie. Qu'elle a envie de *moi*.

- Alors ? lui dis-je.

La lueur amusée qui brille dans ses yeux est teintée de surprise.

- Alors marché conclu.

SIX

OceanofPDF.com

Nicolette

DEUX MILLIONS DE DOLLARS.

Et s'il était aussi dangereux que les filles l'ont dit ?

Et s'il était *vraiment* obsessionnel, ou s'il était fou ? Après tout, il m'a proposé une somme totalement exorbitante pour *un week-end*.

La petite voix dans ma tête que j'entends généralement avant de faire une connerie me murmure qu'il y a un *piège*, mais il m'a dit qu'il n'en était rien. Et après ce que j'ai traversé et ce que j'ai fait, je suis devenue *très douée* pour la faire taire, cette petite voix. Alors je fais appel à la voix de la logique et de la raison pour me convaincre que tout ira bien.

Et d'ailleurs, je suis allée vérifier sa valeur nette sur mon téléphone pendant que j'étais aux toilettes. Disons que cette somme n'est qu'une bricole pour Fabien Gérard. Et merde, je le mérite bien après tout. Du caviar, du champagne, une maison à Paris pour le week-end ?

C'est trop beau pour être vrai.

D'après ma mère, qui était une femme de dictons, si quelque chose a l'air trop beau pour être vrai, c'est sûrement que ça l'est. Mais est-ce que je ne mérite pas que quelque chose aille dans mon sens pour une fois ?

Je sais bien que si je ne laisse pas la petite voix qui continue à murmurer dans ma tête remporter la partie, les filles iront aussi de leurs mises en garde. Vu les circonstances, peut-être que je ferai mieux d'*éviter* de leur parler, tout simplement.

Je rejoins donc ma chambre par un chemin détourné. Je prends mon téléphone pour envoyer un rapide message à ma sœur, quand je vois deux notifications apparaître à l'écran. Et quand je réalise qu'aucune n'est de lui, je ressens une légère déception.

Gwen :

Coucou, comment tu te sens aujourd'hui ?

Cosette :

Je suis montée dans ta chambre pour voir comment tu allais, mais tu n'y étais pas. Où es-tu ? Tu vas bien ?

Je ne répondrai pas tant que je ne serai pas suffisamment loin d'ici pour ne pas les laisser me dissuader de partir. Et pourtant, je me sens étrangement coupable.

J'envoie un message à ma sœur. Elle va à l'école à Boston, alors j'ai six heures d'avance sur elle.

Moi :

Coucou Savannah. J'ai une super nouvelle ! J'ai trouvé un boulot ce week-end qui va me permettre de rassembler la somme que je m'étais fixée. Ma biche, je vais pouvoir rentrer à la maison plus tôt que prévu. YOUPIII !

Savannah :

Ooooooh. OMG je suis super excitée !!

Moi :

Vraiment ? J'ai tellement hâte de te retrouver.

Savannah :

Pareil ! YESSSSS ! C'est quoi ce boulot ?

Je fais une pause. Jamais je ne pourrais lui dire ce que je fais. *Jamais.*

MOI :

Oh, juste un job de consultante.

Savannah :

Génial !

J'arrive devant ma porte quand mon téléphone vibre à nouveau. Encore un message. Mais l'espoir que j'ai senti naître en moi retombe en réalisant que

ce n'est toujours pas lui.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

Jamais je n'ai réagi ainsi face à un mec.

Je sens mon pouls s'accélérer en insérant ma clé dans la serrure. Impossible d'oublier ce qui s'est passé hier. Ma gorge se serre alors que je prends enfin conscience que mon sanctuaire, le seul endroit où je sais que je suis vraiment en sécurité, n'est plus. Oui, c'est aussi mon lieu de travail. Oui, je fais des efforts considérables pour m'assurer qu'il reste impeccable et que mes clients s'y sentent à l'aise. Mais c'est chez moi, et maintenant, c'est comme si on m'en avait dépossédée.

Je serre les poings. Un *connard* a voulu me violer. Il a abusé de moi. Il m'aurait agressé et aurait pris ce qui ne lui appartenait pas d'une manière qui aurait pu me briser à jamais.

Et c'est Fabien qui m'a rendu justice, quoi qu'on dise de lui.

Et ça, ça compte.

Je suis contente de pouvoir m'accorder cette pause. Je suis contente de pouvoir m'éloigner. Et quoi qu'il advienne, je serrerais les dents s'il le faut mais je ferai ce qu'il faut pour m'assurer que je gagne cet argent.

J'ignore le tremblement de mes mains alors que j'ouvre la porte. Dieu merci, il n'est pas là. Si l'on en croit mes amies, ce type est probablement mort à l'heure qu'il est. Et pourtant, je regrette d'être revenue ici seule.

Je pousse la porte. Il fait sombre à l'intérieur, mais un léger parfum de fleurs, inhabituel, embaume l'air. Qu'est-ce que c'est ?

J'allume la lumière et reste bouche bée devant ce que je vois.

Seigneur.

La table du salon croule sous des bouquets de roses de couleur rose. Elles sont *magnifiques*, avec leurs grands pétales soyeux qui se resserrent en tourbillons rose vif. Je m'approche d'un pas chancelant. Et si c'était une erreur ? Et si elles avaient été livrées dans la mauvaise chambre ?

Comment ont-ils fait pour entrer ici ? Je regarde par-dessus mon épaule, mais je suis toujours seule. Est-ce que... comment... il n'y a qu'un seul moyen de le découvrir.

Je prends la petite carte en forme de cœur, aux rebords festonnés.

Un petit quelque chose pour égayer votre chambre, avec toutes mes excuses pour ce qui s'est passé plus tôt. ~ Fabien

Que s'est-il passé plus tôt ? Est-ce qu'il regrette de m'avoir demandé de partir avec lui ? Et c'est comme si mon cœur était sur le point d'exploser alors que je réalise qu'il a fini par faire marche arrière.

Non. Non, non, non ! Je viens tout juste de décider d'accepter sa proposition, que j'allais gagner cet argent.

Mais pourquoi aurait-il changé d'avis ? Et pourquoi diable m'enverrait-il des fleurs pour s'excuser ?

Après tout, s'il ne veut pas de moi...

Mon nez picote, et mes yeux brûlent. Je pensais avoir surmonté la douleur cuisante du rejet, mais visiblement, j'avais tort.

Je sors mon téléphone. J'ai son numéro de portable... La petite voix de la logique dans un coin de ma tête me dit d'attendre, de ne pas agir de manière irrationnelle, que j'ai besoin de cet argent. Mais je décide de l'ignorer et j'ouvre ma messagerie.

Toujours aucun mot de sa part, et je ne sais pas trop pourquoi cela me dérange, puisqu'il ne me doit rien.

Moi :

Les fleurs sont jolies, mais je ne comprends pas pourquoi vous regrettez de m'avoir demandé de vous accompagner. Vous n'êtes donc plus intéressé ? Je suppose qu'il est inutile que je fasse ma valise. Je ne sais pas pourquoi ces regrets, mais sachez que je n'apprécie pas qu'on joue avec moi.

Sa réponse ne se fait pas attendre.

Monsieur :

De quoi parles-tu ?

Heu... Pardon ?

Je baisse les yeux et remarque que quelques pétales se sont détachés. Sont-ils tombés plus tôt ? Je n'ai pas dormi ici la nuit dernière...

Mais. Quand a-t-il envoyé ça ?

Je ramasse à nouveau la carte et vois que la date qui y figure est celle d'hier.

Ah, ok. Waouh. Il a envoyé ça hier. Après l'incident. Il s'excusait simplement pour l'agression.

Moi :

Oups. Oubliez ce que je viens de dire.

Pfff. Lamentable.

Monsieur :

Hors de question que j'oublie. Nous en reparlerons plus tard.

Oh, vraiment ?

Je serre les dents et ferme les yeux. Il faut vraiment que je me reprenne. Je ne peux pas laisser ma fierté prendre ainsi le pas sur la mission que je me suis donnée.

Je ne peux pas.

J'ai une mission à accomplir.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Il faut vraiment que je me ressaisisse, j'ai vraiment besoin de cet argent. J'ai besoin de ce contrat. Je ne peux pas me permettre de tout gâcher alors que je suis sur le point de prendre une précieuse avance.

Je glisse mon téléphone dans ma poche et commence à préparer mon sac pour le week-end. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que le tremblement de mes mains cesse enfin.

Il faut que je file d'ici avant que quelqu'un puisse me convaincre de ne pas le faire.

Trente minutes plus tard, j'envoie un message à Fabien.

MOI :

Je suis prête.

Monsieur :

Bonne fille. Alors allons-y. J'envoie des hommes prendre tes sacs et t'accompagner pendant que j'appelle une voiture.

Son « bonne fille » m'inspire des sentiments mitigés. Il arrive parfois que nos clients se montrent condescendants, ce qui a l'art de m'agacer au plus haut point. Mais avec Fabien, je ne sais pas quoi en penser. Il y a quelque chose de différent chez lui. Comme si cela faisait partie de lui et que sa condescendance était acceptable. Comme si nous devions tous deux tenir un rôle, sauf que je ne sais pas encore quels sont ces rôles.

J'ai l'impression de ne voir qu'une infime partie de ce qu'il est, une petite partie qu'il a choisi de révéler. Comme un iceberg dont la partie principale est submergée, son véritable but se cache dans des profondeurs froides et sombres. Que se passera-t-il si je m'approche trop près de lui ? Vais-je m'écraser contre ce qui se trouve sous la surface et couler ?

Je sursaute en entendant des coups retentir contre la porte. Quelques minutes plus tard, je suis escortée jusqu'au rez-de-chaussée par des gardes en uniforme qui se sont chargés de prendre mes sacs et vont même jusqu'à me tenir la porte.

Je me fiche de ce que les autres peuvent dire. J'ai l'impression d'être une V.I.P. J'ai le pass backstage.

Je marche rapidement pour ne pas attirer l'attention. Je n'ai pas besoin d'une leçon de morale de la part des filles en ce moment, même si une partie de moi a l'impression que je file en douce. Quand elles le découvriront, auront-

elles l'impression que je les ai trahies ? Ce sont les seules amies que j'ai dans ce monde.

La porte de l'ascenseur s'ouvre. Je jette un coup d'œil dans le hall pour voir Gwen debout à côté de Fabien à la réception. Ils ont une conversation animée.

Merde.

Gwen se tourne vers moi.

- Te voilà. J'ai essayé de te contacter. Mon téléphone est en panne bizarrement. Elle jette un regard perçant à Fabien. Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Oh, vraiment ? Qu'est-ce qui se passe ?

Gwen lève les yeux au ciel en prenant un air dramatique et rejette ses cheveux en arrière.

- Qu'est-ce qui se passe ? Tu sais très bien ce qui se passe. Tu t'es fait agresser hier, alors forcément, je voulais savoir comment tu allais. Sans parler du fait que Monsieur vient de me dire que tu partais.

Je hoche la tête. J'ai peur que ma voix me trahisse.

- Je voudrais te parler en privé, me dit-elle d'un ton plus engageant. S'il te plaît, Nicolette.

Je jette un coup d'œil à Monsieur, plus pour voir sa réaction que pour lui en demander l'autorisation.

- Nous avons le temps, dit-il, après avoir jeté un coup d'œil à sa montre.

J'acquiesce et je m'écarte avec Gwen tandis que ses hommes accompagnent Fabien vers la sortie, toujours chargés de mes bagages. Gwen m'attrape par la main et me tire vers elle.

- Qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-elle, abandonnant son attitude effrontée. Elle a l'air presque... effrayé. Est-ce que tu vas bien ? Est-ce qu'il t'a obligée à faire quelque chose contre ton gré ? Tu peux me le dire, Nicolette. J'espère que tu me fais confiance maintenant.

Je sens ma gorge se serrer

- Mais, oui, tout va bien, dis-je à voix basse. C'est bon. Je te promets. Il s'est comporté en parfait gentleman, ne t'inquiète pas.

- Bien sûr que oui, dit-elle. Un profond sillon se creuse sur son front. Bien sûr qu'il se comporte en gentleman, bien sûr qu'il va t'accorder toute son attention, dit-elle en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que nous sommes bien seules. Mais méfie-toi... il ne te laissera pas partir. Ce n'est pas le genre d'homme avec qui tu peux... sortir, ou flirter, ou avoir une brève affaire. Ce n'est pas *comme ça* que ça se passe avec lui. Tu deviendras son obsession. Il ne te laissera pas hors de sa vue. Il va... commence-t-elle, s'interrompant pour regarder à nouveau autour de nous. Tu seras celle qui compte le plus à ses yeux. Et peut-être que tu trouveras ça agréable au début...

Au début ? Quelle femme ne voudrait pas être la personne la plus importante aux yeux d'un homme aussi riche que lui ? Plus elle parle, plus je suis convaincue d'avoir pris la bonne décision.

- Écoute, il m'a fait une offre, Gwen, lui dis-je d'une voix vacillante. J'ai besoin de cet argent. Tu sais ce que ça signifie pour moi, je vais pouvoir me tirer d'ici plus vite que prévu.

Elle semble peinée, mais elle acquiesce.

- Je ne voudrais pas t'enlever une telle occasion.

- Alors arrête, dis-je d'un ton plus dur que je ne l'aurais voulu. Je déglutis et détourne le regard, sentant les larmes me monter soudainement aux yeux. Je m'en sortirai, je te le promets. Et si j'ai besoin d'aide, tu seras la première personne que j'appellerai.

- Nicolette ? La voix grave de Fabien me parvient depuis le hall d'entrée. Même si c'est mon nom qu'il a prononcé, c'est comme s'il avait attiré l'attention de tout le monde. Avec son costume, se tenant les bras en croix, je comprends pourquoi. C'est homme est probablement le plus intimidant que j'ai jamais rencontré.

- J'arrive, dis-je. Je me penche et serre Gwen dans mes bras. Je reste en contact, lui dis-je, je te le promets.

Elle me serre dans ses bras un peu plus longtemps, et la tension que je sens en elle m'en dit plus qu'elle ne le pourrait avec de simples mots.

- Prends soin de toi, me murmure-t-elle à l'oreille. S'il te plaît.

Je hoche la tête contre son épaule, m'écarte non sans peine et me dirige vers Fabien.

Je ne regarde pas en arrière.

Je m'attends à ce que Fabien m'interroge sur notre conversation, mais il n'en fait rien.

Une luxueuse voiture blanche nous attend devant l'entrée de la Maison. Fabien m'ouvre la porte.

- Ooh, joli ! dis-je. Je passe ma main sur le cuir doux et velouté des sièges et pousse un soupire. Le summum du luxe. Jamais je n'étais montée dans une telle voiture.

Il sourit et semble sincèrement heureux.

- Ça te plaît ?

- J'adore.

- Regarde ça, dit-il en appuyant sur un bouton.

Un écran plat sort d'un panneau positionné derrière le siège conducteur. D'un simple effleurement du doigt sur l'écran tactile, il fait apparaître une sélection de films.

J'en reste bouche bée.

- Mais c'est un véritable avion sur roues !

Il claque des doigts et une voix synthétique résonne dans l'habitacle.

- Que souhaitez-vous écouter ?

- *Debussy, s'il vous plaît.*

La musique résonne à nos oreilles, avec un son d'une qualité exceptionnelle.

- *Incroyable*. Seigneur, comment avez-vous *fait* pour faire ça ?

L'espace d'un bref instant, j'ai l'impression de me tenir devant un petit garçon exhibant un trophée.

- J'adore les joujoux. Je sens son regard s'attarder sur moi un peu trop longtemps, suffisamment pour sentir mon esprit se mettre à divaguer là où il ne devrait pas.

Suis-je son jouet ?

Et pourquoi cette idée ne semble pas me déranger plus que ça ?

Je crois qu'il vaut mieux que nous changions de sujet.

- Quand j'étais petite, je faisais des recherches sur les voitures pour mon père.

- Des recherches ?

- Oui, dit je en hochant la tête. J'ai une excellente mémoire des détails. Je n'oublie jamais rien. Il faisait des paris sur les courses. C'était parfaitement légal là où nous vivions, n'allez pas vous faire d'idées, dis-je en le pointant du doigt. Je les classais en fonction de leur vitesse, je prenais des notes sur les pronostics, je documentais tout. Et puis je commentais la course aussi. Je dois dire que j'avais un excellent palmarès.

- *Vraiment ?* dit-il en posant son téléphone, soudainement très intéressé. Et comment faisais-tu pour obtenir toutes ces informations ?

- Une de mes spécialités, c'est de me rendre invisible. Me cacher dans des endroits où je n'ai rien à faire sans être vue, dis-je avec un haussement d'épaules, mais je sais bien que cela me rend nerveuse de parler de tout ça. J'étais gymnaste quand j'étais plus jeune, c'était pratique quand je voulais me faufiler dans des endroits étroits. Ma mère disait que j'avais de l'avenir, mais elle n'était pas tout à fait certaine que ce soit le genre de choses que j'aurais pu mettre sur mon CV.

Je m'attends à ce que cette anecdote l'amuse, ou peut-être le surprenne, mais c'est une lueur étrange que je vois briller dans ses yeux.

- C'est bon à savoir. Nous sommes arrivés, dit-il alors que la voiture s'arrête.

Je regarde par la fenêtre, m'attendant presque à ce qu'un ovni atterrisse pour nous emmener dans l'espace. Tout semble surréaliste, j'ai l'impression de vivre un rêve éveillé.

Aujourd'hui, j'aurais dû m'occuper de trois clients. J'étais prête à répondre à leurs besoins et j'aurai été grassement payée pour mes services. J'ai appris à mettre en sourdine mes sentiments et à considérer ce que je fais comme un simple travail, mais le contraste entre une de mes journées habituelles et ce que je fais *aujourd'hui* me met presque mal à l'aise.

Les membres de son personnel nous traitent comme des rois. Si je portais une robe de soirée, ils soulèveraient ma traîne pour éviter que je ne la salisse sur le tarmac. S'il faisait chaud, ils tiendraient des éventails et les agiteraient devant nous pour nous rafraîchir. Les portes s'ouvrent comme par magie.

Tout cela me semble tellement onirique.

La main de Fabien sur mon coude. Son ton familier lorsqu'il me conduit dans l'avion. Le vaste intérieur, le luxe extrême. L'odeur du cuir et du cognac. Même la couverture en velours pliée sur une petite table à côté de mon siège semble appartenir à une reine.

- C'est incroyable, dis-je dans un souffle en regardant autour de moi. Je suis si émerveillée par tout ce que je vois que j'ai presque oublié l'avertissement de Gwen. Serait-elle jalouse ? Aurait-elle voulu faire l'objet de l'attention qu'il me porte ? Peut-être a-t-elle du mal à supporter que je sois avec lui ?

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi elle m'aurait mise en garde si ce n'était pas le cas.

Sartène se trouve en Corse du Sud, et le vol jusqu'à Paris ne dure qu'une heure et demie. Je l'ai déjà fait plusieurs fois, mais toujours en classe économie. Fabien ne pourrait même pas s'asseoir dans ces sièges tant il est grand.

Je m'attends à ce qu'il sorte un ordinateur portable ou son téléphone et se mette au travail, car j'imagine qu'un homme comme lui doit avoir

beaucoup à faire. Mais au lieu de cela, il se contente de croiser les mains comme il l'avait fait au café.

Je ressens le besoin soudain de combler le silence par la conversation, car j'avoue que la compagnie d'un homme d'une telle intensité me met mal à l'aise.

- Est-ce qu'il y a quelque chose que je devrais savoir avant d'arriver ? lui dis-je. Je suppose que vous n'avez pas l'intention de dire à votre famille et à vos amis que je suis une des employées de votre bordel ?

En dépit de ma tentative d'adopter un air taquin, j'ai l'impression de m'être montrée un peu sarcastique.

- Que préfères-tu ?

Je hausse les épaules.

- Ça pourrait être un peu gênant qu'ils découvrent comment nous nous sommes rencontrés, dis-je en haussant les épaules. Et j'aime m'inventer des vies. Je dirais même que je suis assez douée pour ça.

Ses sourcils se redressent d'un bon centimètre.

- Vraiment ?

Je hoche la tête.

- Je peux aussi bien me glisser dans la peau d'une enseignante que d'une infirmière sexy, d'une bibliothécaire intello ou d'une patronne de choc. Mais je peux très bien jouer un autre rôle sans trop de difficulté à condition d'avoir un peu de temps pour le travailler.

- Et maintenant, quel rôle joues-tu ? S'il a fait en sorte de garder un ton léger, l'acuité de son regard ne m'échappe pas et je sens mon estomac se serrer.

Et dans un flot de paroles, je décide de lui dire la vérité. Une partie de la vérité, du moins.

- Je ne joue rien maintenant. Je suis juste moi.

- Le juste toi me plaît. On va peut-être le garder. Disons que tu vis en Corse et que tu participes à un programme d'échange universitaire. Et que tu as une sœur aux États-Unis.

Attendez.

Lui ai-je parlé de ma sœur ?

- Je ne vois pas la nécessité d'en dire plus, conclut-il.

- Comment savez-vous tout cela de moi ?

- Vous m'avez dit certaines choses hier soir, d'autres sont dans votre dossier. J'y ai jeté un œil hier parce que je m'en voulais de ne pas mieux connaître mes employés. Je m'en veux pour l'agression dont vous avez fait l'objet.

Intéressant. Très bien, ça a l'air plausible.

Je change rapidement de sujet, évitant de poursuivre sur le chapitre de ma famille.

- Vous ne pourrez jamais contrôler l'attitude de chacun des hommes qui entrent dans votre établissement.

La lueur soudaine qui traverse son regard me dit qu'il aimerait pouvoir le faire.

- Je sais. Mais je peux renforcer les mesures de sécurité. Je peux filtrer davantage mes clients.

- C'est vrai. Donc il n'y a rien que je doive savoir, alors ?

Il hausse les épaules.

- Mon père était un homme bon. Certains diront le contraire, mais ils ne le connaissaient pas. Il s'est toujours montré loyal envers sa famille et ma mère le vénérât. Elle n'a plus jamais été la même depuis sa mort.

- Je suis désolé d'entendre ça.

Il acquiesce presque imperceptiblement.

- Elle te plaira. Elle est un peu perfectionniste, mais c'est une excellente hôtesse. C'est une femme douce, elle préfère rester en retrait.

- Très bien.

- J'ai deux jeunes frères, Thayer et Lyam. Thayer a un an et demi de moins que moi, il suit les règles à la lettre. C'est un perfectionniste. L'attention qu'il porte aux détails nous est très utile. Lyam est l'exact opposé. C'est le bébé de la famille, il est tout sauf prudent, comme s'il avait besoin d'adrénaline pour se sentir vivant. Il a roulé de sa table à langer quand il avait dix mois et s'est cassé les deux jambes. Depuis, il ne s'est quasiment plus jamais arrêté.

Une ombre traverse son visage, mais il s'empresse de le dissimuler. Il semblerait que quelque chose le trouble lorsqu'il parle de Lyam.

- Waouh. Je laisse un silence passé avant de reprendre, non sans déglutir. Et vous ? lui dis-je.

- Je me situe quelque part entre les deux, dit-il d'un ton désinvolte.

Cela ne m'apprend pas grand-chose.

J'ai hâte de rencontrer ses frères. On peut en apprendre beaucoup sur une personne en voyant comment elle traite sa famille.

- Vais-je les rencontrer ce week-end ?

- Tu verras Thayer. Lyam est... absent. Mais assez parlé d'eux. Je veux en savoir plus sur *toi*.

Je n'ai aucune envie de parler de moi. Je veux le distraire, et ensevelir les avertissements de Gwen.

Il faut que je gagne cet argent. Je suis capable de parler de moi et changer de sujet en même temps.

- Hmm, dis-je en faisant courir mes doigts le long du cuir souple du siège. J'aime la sensation du luxe. D'ailleurs, si ma mémoire est bonne, le cuir est un aphrodisiaque, n'est-ce pas ?

- Mmm.

- Comme le cognac et le bois de santal, il me semble. Je me trompe ou vous essayez de me séduire, monsieur ?

- C'est toi qui sens la lavande et la vanille, rétorque-t-il. La question est, qui séduit qui ?

Je me tourne pour lui faire face. J'inspire, prenant soudain conscience de ma respiration qui s'est faite plus rapide, de la façon dont mon estomac se noue. Je sens mon pouls battre à mes poignets et à mon cou.

Je n'ai fait qu'effleurer Fabien Gérard. J'ai envie de faire le grand saut, même si je sais déjà qu'après, je ne serai plus jamais la même.

- J'ai l'impression que cette séduction mutuelle nous réserve d'excellents moments, dis-je pensivement en me tournant vers lui.

SEPT

OceanofPDF.com

Fabien

TOUT EN ELLE M'EXCITE. Littéralement tout.

Nicolette.

Cette brune aux courbes vives, avec ses yeux gris-vert et sa bouche en forme de cœur, a de quoi faire tourner toutes les têtes. Sa façon de parler, sa façon de bouger... Je voudrais la serrer contre moi et laisser les paumes de mes mains courir le long de son corps. Je voudrais caresser le renflement de ses seins et faire ronronner son corps de plaisir. Je voudrais baiser sa bouche et respirer ses gémissements de plaisir.

Mais c'est plus que ça. Tellement plus. Son esprit et son charme, encore teintés d'une certaine innocence malgré ce qu'elle a vécu, me donnent envie d'en savoir plus sur elle.

Je sais très bien ce dont je suis capable. Je sais *qui* je suis. Et je sais que si je me permets de la toucher encore une fois... de la goûter, de la sentir... il faudra que je la *possède*.

Et pourtant, je ne peux pas m'en empêcher.

Je ne peux pas m'empêcher de l'attirer sur mes genoux.

Je ne peux pas m'empêcher de passer mes doigts dans les mèches de ses cheveux soyeux.

Je ne peux me retenir de me pencher pour embrasser la courbe délicate de son cou.

Et quand elle soupire contre moi et se penche plus près, je ne peux m'empêcher de prendre sa bouche dans la mienne.

Mais c'est un baiser doux. Je veux juste la goûter un peu.

Une fois que mes lèvres rencontrent les siennes, je sens ma faim grandir. Sa langue caresse la mienne, et le besoin soudain de la posséder m'enserme comme un étau. L'espace d'un instant, j'oublie où nous sommes, *qui* nous sommes. J'ai besoin de m'approprier cette femme.

Qu'elle soit à moi, à moi, à MOI.

Je l'embrasse avec avidité, comme un animal affamé, que sa bouche nourrirait. Je m'abandonne dans ce baiser, savourant chaque gémissement alors que la chaleur entre nous monte et nous embrase. Je l'embrasse jusqu'à sentir son corps fondre contre moi, aussi souple et flexible que du caramel chaud.

Mes mains sont à sa taille, et je soulève son haut. Les siennes sont à mon cou et déboutonnent ma chemise. J'ai vaguement conscience d'un bruit de porte qui s'ouvre, mais je lance aux hôtes de l'air un *foutez le camp* étouffé qui les fait fuir.

Mon *Dieu*, je n'ai jamais eu autant envie d'une femme de toute ma vie.

J'ai l'impression d'être un vrai connard de me laisser aller à ce genre d'ébats alors que mon frère est en danger, mais après tout, j'ai bien le droit de me distraire un peu.

- Fabien, murmure-t-elle à mon oreille alors que je libère sa bouche assez longtemps pour lui permettre de parler. Mon Dieu, vous êtes délicieux. Vous *sentez* si bon. Mais nous ne pouvons pas...

- C'est à moi de décider de ce que nous pouvons ou ne pouvons pas faire, dis-je, l'interrompant.

- Oh, alors c'est comme ça que ça se passe ?

- Tu oses me répondre ? Il me semble pourtant t'avoir dit que j'avais certaines attentes.

- Vous voulez parler de règles ? murmure-t-elle avec juste assez de réticence pour que je resserre ma prise .

- *Des règles.*

Je soulève son haut et fais glisser mes mains le long de son torse chaud jusqu'à rencontrer la douce rondeur de ses seins. Je les saisis entre mes mains et les soupèse, et sa bouche retrouve la mienne. Je trouve ses mamelons, ma langue s'enroule autour de la sienne, ses hanches ondulent et

elle pousse un petit cri dans ma bouche. Je veux goûter chaque centimètre de son corps.

Je m'arrache à ce baiser avec réticence.

- Mains derrière la tête, lui dis-je d'un ton autoritaire. Nous n'avons pas encore passé en revue les détails de notre contrat, Nicolette. Mais sache dès maintenant que j'attends une obéissance immédiate de ta part.

- Vous préférez donc commander lorsque vous êtes au lit ? me demande-t-elle en me lançant un clin d'œil taquin. Je suis *choquée*. Et oui, monsieur, je comprends votre *exigence*.

- Pas seulement au lit, ma belle. Mais oui, c'est moi qui commande. Et maintenant, mains derrière la tête, comme je te l'ai demandé.

Je gémis tout haut à la vue de ses magnifiques seins qui débordent de sa petite robe en dentelle. Je dégrafe son soutien-gorge et quand ses seins se libèrent, je glisse mes mains le long de son dos dénudé pour la tenir tandis que ma bouche se pose sur un de ses mamelons gorgés de sang. Je suce et gémis, savourant ses halètements.

Je lèche un mamelon durci, puis l'autre. Mais quand je titille son téton de mes dents, elle avance ses mains, comme pour m'arrêter.

- Mains dans le dos, lui dis-je à nouveau. Ou tu vas voir ce qui arrive quand tu me désobéis.

- Oooh, vous voulez vraiment que ça se passe ainsi ?

Sa coquetterie ne me dissuade en rien. Je ne suis pas en train de jouer, mais s'il lui plait de le penser pour l'instant...

- Nicolette, dis-je sur le ton de la mise en garde.

- Oui, oui, pardon. Si je n'obéis pas, vous ne me laisserez pas jouir, j'ai bien compris ?

Entre autres choses.

Je tire une mèche de ses cheveux.

- Obéis.

Elle se laisser aller en arrière, retenue par mes mains que j'ai gardées dans son dos et replace ses mains derrière la tête, les doigts entrelacés. Je m'attarde sur un téton, puis le l'autre jusqu'à ce qu'elle gémissse. Je sens le parfum séduisant de son excitation.

- Tu es mouillée ? La menace de la punition t'excite ? lui dis-je en chuchotant à son oreille.

- Oh *mon dieu, oui*, miaule-t-elle. Je suis complètement trempée. Il suffirait d'un courant d'air... de la moindre pression...

Je l'allonge sur mes genoux, la maintenant entre mes mains. Sa finesse et sa souplesse lui permettent de se plier facilement. Je lui lèche le nombril et le frisson qui la parcourt, comme si elle était sur le point de jouir, est un véritable délice.

- Donne-moi cette chatte, dis-je dans un grognement, je veux te goûter.

Et la tenant toujours entre mes mains, je l'allonge un peu plus confortablement.

Elle a gardé son legging, mais cela ne m'empêche pas d'embrasser sa chatte par-dessus l'étoffe qui la recouvre. L'odeur de son excitation me saisit si violement que l'envie de la prendre m'aveugle presque. Je presse ma langue contre sa chatte, lui tirant un petit cri, et ses hanches s'agitent. La pression de ma bouche se fait plus forte, mon souffle la pénètre, et je la serre encore plus contre moi tandis qu'elle frissonne et gémit.

- Oh mon Dieu, chuchote-t-elle. Oh oui, Fabien...

Elle retombe contre moi, épuisée, et je la prends dans mes bras.

- Il y a... certains avantages... à être... gymnaste, dit-elle, toujours haletante.

- Il semblerait que oui.

Je dépose un baiser sur son épaule tandis qu'elle se tient contre moi, puis sur le sommet de sa tête.

- On ne m'a jamais tenue comme ça... jamais.

- Je tâcherai de m'en souvenir si tu aimes ça.

- J'adore ça.

Ma bite est si dure que c'en est douloureux. Je donnerais tout pour me glisser en elle. Je sais qu'elle me laisserait faire. Elle a presque promis qu'elle le ferait.

Mais je ne veux pas en profiter. J'ai besoin qu'elle me fasse confiance. Je ne veux pas qu'elle pense que je me sers d'elle, même si je l'ai achetée pour le week-end.

- Très bien, monsieur sexy. À votre tour.

Je secoue la tête.

- Pas maintenant.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle ait l'air déprimé, mais son visage se décompose.

- Pardon ?

- Pas maintenant.

- Mais je... Eh bien. Ok alors. Je peux faire de vous un homme très heureux, vous savez.

Oh, elle en aura amplement l'occasion. Ce qu'elle ne comprend pas encore, c'est qu'elle ne sait pas la véritable raison pour laquelle je l'ai pas engagée.

Elle ne sait pas encore qu'elle devra jouer le rôle d'une esclave à l'Underground.

Je la paie pour lui permettre de quitter La Maison.

Je l'ai fait jouir parce qu'elle m'appartient. Elle est à moi.

Rien de tout cela n'a à voir avec l'argent.

- J'en suis certain. Et je ne t'ai pas dit non, j'ai dit pas maintenant. Mais je vois que tu me réponds toujours ?

Elle me regarde en battant lentement des cils.

- Que se passe-t-il si je vous désobéis ? me demande-t-elle en baissant les yeux et d'une voix sulfureuse qui me donne encore plus envie d'elle.

Je lui pince les fesses.

- Pourquoi n'essaies-tu pas pour voir ?

L'avion fait une embardée. Elle tombe lourdement contre ma poitrine au moment où l'avion pointe vers le bas et plonge si rapidement que mon estomac se soulève avant de sentir l'avion se redresser.

- Oh, mon dieu ! Qu'est-ce qui se passe ?

- Je ne sais pas, mais je n'engage que les meilleurs pilotes. Fais-moi confiance, tout ira bien.

Je la fais pourtant descendre de mes genoux pour l'attacher avec une ceinture de sécurité après l'avoir aidée à enfiler son haut.

J'ai appuyé sur un bouton à côté de mon accoudoir.

- Que se passe-t-il ? dis-je.

- Je pensais que c'étaient des turbulences, monsieur, mais il semblerait qu'un de nos moteurs soit en panne. Nous allons devoir faire un atterrissage d'urgence.

Seigneur.

Nicolette est assise à côté de moi, immobile comme une statue. J'attrape sa main. Elle m'agrippe fermement, comme si en s'accrochant ainsi à moi, l'avion pourrait se stabiliser.

- N'aie pas peur, je dis doucement.

J'ai appris dans les situations stressantes combien il est important de rester calme. J'élève rarement la voix et je perds rarement mon sang-froid. C'est utile dans des situations comme celle-ci.

- Nous allons simplement atterrir. C'est l'endroit idéal d'ailleurs, nous ne sommes pas encore au-dessus de l'eau. Nous avons plusieurs options pour atterrir en toute sécurité.

- Si vous le dites, murmure-t-elle.

Je lui presse doucement la main.

La voix du pilote grésille au-dessus de nos têtes.

- Nous allons atterrir à Lucciana, Monsieur Gerard.

- Nous pouvons donc nous rendre à un aéroport en Corse du Nord, probablement Bastia Poretta. Tu vois ? Nous allons nous en sortir.

Mais un nouveau plongeon me fait passer pour un menteur. Elle resserre à nouveau sa main sur la mienne, presque au point de me faire mal.

- Encore combien de temps ? murmure-t-elle.

Il n'est pas inhabituel que quelqu'un ait peur dans une telle situation. Au contraire, il serait probablement étrange qu'elle ne soit pas terrifiée. Mais bon sang, c'est tout de même injuste qu'elle soit confrontée à ça maintenant après l'attaque qu'elle a subie hier.

- Je ne suis pas sûr, mais notre pilote a la situation sous contrôle. Nous allons atterrir sous peu et ensuite, nous réfléchirons à la prochaine étape. Je sais que c'est effrayant, mais je t'assure que tout est sous contrôle. Il n'y a aucune raison de paniquer.

Je n'y connais littéralement rien aux avions, mais je fais de mon mieux pour l'aider à retrouver son calme.

- Ok. Tout va bien.

Un nouveau plongeon vertigineux de l'appareil nous projette dans les airs comme si nous étions de simples ballons de baudruche ballottés par le vent. Les nuages défilent à toute allure devant le hublot, et pendant une minute, on a l'impression de voler la tête en bas.

Peut-être que qu'il vaut mieux ne pas regarder par les hublots.

Les articulations de Nicolette sont d'un blanc livide alors qu'elle s'agrippe encore plus fort à moi.

- Changeons de sujet, dis-je dans une vaine tentative.

- Nous ne parlions pas, répond-elle en claquant des dents, comme si elle était morte de froid.

- Mai maintenant, oui. Parle-moi. Dis-moi, lui dis-je en réfléchissant à un sujet de conversation, quel est ton plaisir coupable ?

L'avion se redresse pendant une minute.

- Les pâtisseries françaises, bafouille-t-elle. Je les aime toutes, à condition qu'elles soient fraîches et accompagnées d'une bonne tasse de thé bien fort. Et vous ?

- Les voitures de luxe.

Elle rit. Mission accomplie.

- Le mien est beaucoup plus abordable.

- Le mien dure beaucoup plus longtemps.

- C'est vrai. À mon tour. Avez-vous des animaux de compagnie ?

Je secoue la tête.

- Non. Je voyage trop souvent pour en avoir, mais mon frère Lyam a une sacrée collection de serpents.

- *Des serpents !*

- Oui. Il les porte autour de son cou comme des bijoux.

- *Non.* Oh, mon Dieu. J'ai du mal à croire que votre mère autorise leur présence.

- Il ne vit plus avec elle.

- Oh, dit-elle en riant. Bien.

Bien, bien.

Un autre piqué brutal de l'avion lui tire un nouveau gémissement, mais nous ne plongeons que quelques secondes avant de parvenir à nous redresser. Je remarque que nous descendons lentement. Notre pilote a la situation sous contrôle.

- As-tu des talents particuliers ? lui dis-je.

- La fellation.

- *Putain de merde.* Je crois que j'ai trouvé la perle rare, dis-je en marmonnant.

Elle me lance un ravissant sourire.

- Et vous ?

- Je joue du piano. J'ai commencé à l'âge de quatre ans et je suis plutôt doué.

- Alors *ça*, c'est impressionnant. Ok, laissez-moi réfléchir. Hmm. Êtes-vous une personne d'intérieur ou d'extérieur ?

- D'intérieur. J'aime les environnements que je peux contrôler.

- Je ne suis pas surprise. Moi, j'aime les deux. J'aime être à l'intérieur pour pouvoir me blottir sous une couverture et lire quand il fait froid, mais dehors quand il fait chaud et que je peux sortir faire une longue promenade.

- Tu aimeras la maison de ma mère, alors. Son jardin a fait l'objet d'articles dans les meilleurs magazines de paysagisme de Paris.

- Ooooh, vraiment ? Très bien, à mon tour. Votre parfum de glace préféré ?

- Ce n'est pas juste, c'était à mon tour.

Nous continuons à descendre lentement. Elle pousse un petit cri apeuré.

- Très bien, dit-elle avec un hochement de tête. À votre tour, alors.

- Ton parfum de glace préféré ?

- Tricheur ! J'aime une bonne glace à la vanille, mais pas ces glaces bon marché. J'aime la glace de première qualité, faite à la main, crémeuse et pas trop sucrée.

- Je vois. Tu es une snob de la crème glacée ?

- Vous n'avez pas idée. C'est à mon tour, maintenant ?

- Vas-y.

- Si vous pouviez parler à quelqu'un, mort ou vivant, ce serait avec qui ?

Cette dernière question me prend par surprise. Je ne m'attendais pas à ce qu'on plonge si tôt dans le vif du sujet. Je prends une profonde inspiration avant de répondre.

- Je dirais Napoléon. Quand j'étais petit, il me fascinait, mais peut-être qu'à la place... Je vais commencer doucement pour l'attirer. Elle ne sait pas encore ce que je vais lui demander de faire. Mais si je suis honnête... je dirais mon père. Je n'étais qu'un sombre crétin quand j'étais adolescent. Je parlais beaucoup. Je pensais tout savoir.

- Plutôt classique pour un adolescent.

Je réalise que c'est elle qui me tient la main maintenant, et non plus l'inverse.

- J'aimerais pouvoir lui dire certaines choses.

- Croyez-moi, dit-elle en poussant un soupir, je comprends. Moi, ce serait ma mère. Mon père et moi, on se comprenait. On se parlait tout le temps. Ma mère était travailleuse. Elle a consacré toute sa vie à sa famille. Pour elle, l'important était que nous réussissions, et nous nous disputions beaucoup à ce propos, nous n'avions pas forcément la même vision de la réussite.

J'acquiesce et je passe mon pouce sur le dessus de sa main.

- Je comprends aussi.

Je prends une nouvelle inspiration.

- Deux minutes avant l'atterrissage, dit la voix du pilote.

- Bien. Juste assez de temps pour que te permette de répondre à ma prochaine question. Dis-moi en détail ce que serait une journée parfaite pour toi.

- Oh, mon dieu... Laissez-moi réfléchir.

- Tu dois répondre avant qu'on atterrisse.

- Ok. Hmm. D'accord, je prendrais le petit-déjeuner au lit pour commencer. J'adore manger...

- Des pâtisseries françaises et des œufs.

- Exactement, Fabien. Le regard d'approbation qu'elle me lance est une telle satisfaction que je serais prêt à tout pour le mériter. Et puis un bon café bien fort, bien sûr, poursuit-elle. Ensuite, je prendrais une longue douche, dans une de ces immenses salles de bains de luxe avec de jolies bougies blanches allumées, des savons et des lotions parfumés, des serviettes moelleuses et peut-être une musique douce. Une salle de bains étincelante, impeccable et spacieuse. Nous avons grandi dans un petit appartement exigu à Chicago, alors pour moi, le summum du luxe, c'est une grande salle de bains.

Rien de plus simple jusqu'à présent.

- Continue.

- J'enfilerais des vêtements parfaitement ajustés mais confortables, puis je descendrais. Hors de question que je fasse du sport ensuite. Si je poursuis dans le fantasme, j'ai une silhouette parfaite qui me vient naturellement sans avoir besoin de transpirer.

- Bien sûr.

- Puis j'irais me promener en centre-ville, car il ferait beau et chaud. Je serais à Paris, bien entendu. J'irais m'acheter un livre, que je lirais dans un café avec une bonne tasse de thé, puis j'irais faire un peu de shopping. Peut-être que je m'achèterais des chaussures. J'ai toujours voulu faire du shopping dans le quartier du Louvre et des Tuileries. Ensuite, j'irais peut-être faire quelque chose d'amusant, du vélo le long de la Seine ou quelque chose comme ça. Sa voix s'éteint alors que nous entamons notre atterrissage. Il y a juste un élément qui manque dans ce rêve.

- Qu'est-ce que c'est ?

Elle réussit à me faire un petit sourire timide.

- Je suis seule. Ce serait beaucoup plus agréable si j'étais accompagnée. Maintenant, à votre tour.

Je ne prends pas la peine de jouer les gentils ou les timides. Je vais directement à la jugulaire.

- C'est facile. Une journée parfaite pour moi, ce serait une journée passée avec toi.

OceanofPDF.com

HUIT

OceanofPDF.com

Nicolette

TOUT VA TELLEMENT VITE, j'ai du mal à suivre. Mais je ne veux pas que ça s'arrête. J'ai la sensation d'être montée sur un manège, et je veux qu'il continue à tourner pour toujours.

J'ai l'impression qu'il n'y a pas de faux-semblants dans ses paroles, pas d'intentions cachées dans ce qu'il dit. Peut-être que Fabien aime être avec moi et qu'il ne prend simplement pas la peine de me cacher la vérité. Et s'il fallait que je dise ce que j'en pense en toute honnêteté ? Ça me plait, même si cela me met un peu mal à l'aise.

Les hommes ne tombent pas amoureux de femmes comme moi. Il ne sait même pas vraiment qui je suis.

Mais j'en veux plus. Je veux plus de *lui*. Quand il me touche, je me sens vivante. Il allume quelque chose en moi qui est resté si longtemps en sommeil que j'ai presque oublié ce que c'était que d'être chérie, appréciée, *désirée*. Je m'étais convaincue que ce genre d'affection n'existait que dans les romans.

Si c'est ce que ça fait d'être l'objet de l'obsession de quelqu'un, alors je signe sans hésiter.

- Par ici, me dit Fabien en m'entraînant vers la sortie de l'appareil. Je ne sais pas à quoi m'attendre, mais certainement pas à cette rangée d'hommes parfaitement alignés qui nous attendent en uniforme gris noir, tels des soldats au garde-à-vous.

- Il se pourrait que notre avion ait été trafiqué, m'explique Fabien à voix basse. Mes hommes vont ouvrir une enquête.

Trafiqué ? Quoi ? Mais pourquoi quelqu'un voudrait-il saboter son avion ?

- Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Pas de réponse, mais un simple haussement d'épaules désinvolte.

- On n'est jamais trop prudent.

Mais tout cela me déstabilise. Qui est cet homme, pour que quelqu'un puisse envisager une telle chose ? Ce n'est clairement pas moi qui fais l'objet de ce genre d'attentions.

Serait-ce la seule richesse qui entraîne une telle exposition ? De tels risques ?

- Attends un instant, s'il te plaît. Reste ici le temps que je m'organise.

Je reste immobile à côté de l'une des hôtesse de l'air tandis que Fabien se dirige vers le pilote et l'un des hommes en uniforme.

Je voudrais l'interroger, mais je ne sais pas de combien de temps nous disposons. Et je ne suis pas certaine qu'il apprécie mon indiscretion.

Mais tout de même, j'ai besoin de savoir.

Je m'éclaircis la gorge.

- Excusez-moi, dis-je à mi-voix.

- Mmm ?

Je poursuis en français pour gagner du temps.

- Sans vouloir être indiscrete, sauriez-vous ce que fait Monsieur Gérard dans la vie ?

- Bien sûr, répond-elle d'un ton assuré. Monsieur possède plusieurs établissements réputés dans différentes villes de Corse. Et à Paris, il est consultant et investisseur. C'est l'un des hommes les plus réputés dans son secteur.

Ce n'était pas la réponse que je cherchais à avoir, mais à l'évidence, ce n'est pas elle qui pourra me la donner.

Fabien se tourne vers nous.

- Merci, dis-je dans un murmure, même si elle ne m'a été d'aucune aide.

- À votre service.

Fabien s'approche.

- Notre avion sera prêt dans dix minutes, mais il n'est pas encore ici. Finalement, tu vas avoir droit à une petite promenade. Tu es prête ?

- Bien sûr. Je lui rends un sourire forcé et saisis la main qu'il me tend.

Le vol pour Paris ne dure pas longtemps. Nous atterrissons rapidement. J'adore l'aéroport Charles de Gaulle, avec ses boutiques hors taxes et ses bons restaurants. Il y a même une salle d'arcade avec des jeux vintage qui me ramènent à mon enfance, un peu plus mon truc que les massages pour clients richissimes. Mais nous ne nous attardons pas plus qu'il ne faut. Peu après avoir débarqué, alors que le personnel de Fabien se charge de récupérer nos bagages, nous nous dirigeons vers la voiture qui doit nous conduire chez lui.

- Bienvenue à Paris, dit Fabien.

Je regarde autour de moi, les yeux écarquillés comme une petite fille. J'essaie de tout absorber, mais c'est trop. Les images, les sons, la langue, la culture, tout est magnifique. Une odeur de pain chaud et de jonquilles flotte dans l'air. Je voudrais fermer les yeux et me contenter de *respirer*.

- Ça faisait longtemps, dis-je dans un murmure. Paris, tu m'as tellement manqué.

Fabien passe un bras autour de ma taille.

- Toi aussi, tu as manqué à Paris.

Je souris.

- Nous ne sommes qu'à quelques rues de chez maman, nous pouvons marcher si tu veux. Tu as dit que tu aimais ça par les belles journées ensoleillées.

- Absolument, j'adorerais ! Je suis certaine que la promenade sera magnifique, mais j'ai une question à vous poser d'abord. Je sens mon cœur battre plus fort. Je déglutis et évite son regard. J'ai besoin qu'il réponde à ma question si je veux arriver à en savoir plus sur lui. J'ai besoin de savoir si je veux *survivre*.

- Oui ?

- Pouvez-vous me dire exactement ce vous faites dans la vie ? Je suis curieuse, car je ne comprends pas pourquoi quelqu'un voudrait saboter intentionnellement l'avion à bord duquel vous vous trouvez.

- Je suis propriétaire de plusieurs établissements en Corse. Et à Paris, je suis consultant et investisseur.

Le discours officiel, alors. Cela correspond presque mot pour mot à ce que l'hôtesse de l'air m'a dit.

Très bien.

Il ne me dit pas tout, je le sais, mais ai-je vraiment envie de savoir ? Nous nous sommes rencontrés dans un bordel. Et je suis là parce qu'il m'a embauchée. Peut-être est-ce que cela a des *allures* de relation, et certains aspects de notre marché sont plutôt attrayants. Je n'ai pas oublié ce qu'il avait fait dans cet avion. Je sais que je vais prendre du plaisir. Mais cela reste un travail, ni plus, ni moins. Je ferai ce que j'ai à faire, comme je le fais à la Maison. Je ferai ce qu'il faut pour remplir ma part du contrat et gagner mon argent et je passerai à autre chose.

Nous flânon dans les rues. Au printemps, la fin d'après-midi à Paris est absolument magnifique. Les Parisiens apprécient de prendre le temps de déjeuner, de savourer une bonne tasse de café, sont amateurs de bons petits plats et de promenades le long de la Seine. Des couples marchent main dans la main, poussent des poussettes et font du vélo. Si quelqu'un nous regardait, il nous prendrait pour l'un d'eux, un couple heureux qui se promène tranquillement. Si je me souciais de ce genre de choses, j'aurais l'impression de vivre un mensonge.

Une partie de moi voudrait lui parler des mises en garde des filles. Je voudrais l'entendre nier. Je voudrais qu'il me dise que ce n'est pas vrai, qu'il n'a rien du maniaque psychotique qu'elles m'ont décrit, qui va s'éprendre de moi au point de ne plus pouvoir me lâcher. Mais j'ai l'impression que je trahirais mes amies si je lui disais ce qu'elles m'ont dit. Et puis peut-être qu'au fond de moi, je ne veux pas savoir la vérité.

Je me dis qu'elles ne le connaissent pas. Je me dis qu'elles ont peur à cause du métier qu'elles exercent, parce qu'elles ont dû s'interdire toute forme de

vulnérabilité depuis si longtemps qu'elles ne font plus confiance à personne. Peut-être qu'il est trop intense pour elles.

- Mes cousins organisent un dîner ce soir, une sorte de répétition avant la cérémonie de mariage.

- Ah oui, c'est une tradition aux États-Unis, mais pas chez vous ?

- Non, pas vraiment, c'est très américain. Mais la mariée est américaine, ceci explique peut-être cela.

La mariée est américaine. Serait-il possible que je la connaisse ? Je ne sais pas pourquoi une telle idée me traverse l'esprit. Vu les centaines de millions de personnes qui vivent aux États-Unis, les chances que je la connaisse sont minces.

En tous cas, je ne veux pas que sa famille sache qui je suis vraiment. Je ne veux pas que qui que ce soit sache où nous nous sommes rencontrés.

Nous nous arrêtons devant un portail qui ouvre sur un magnifique jardin. Avant même qu'il ne me dise quoi que ce soit, je sais que c'est ici, que nous sommes arrivés devant la maison de sa famille.

Je donnerais tout pour que Savannah me voie maintenant. Cette maison est de l'étoffe dont les rêves sont faits.

La plupart des habitants de la ville, très densément peuplée, vivent en appartement ou dans de petites maisons. Ce qui ne signifie pas que les châteaux et les hôtels particuliers n'ont pas traversé les siècles.

L'allée pavée est bordée d'une végétation éclatante, faite de parterres de fleurs et de haies soigneusement taillées, et mène à une superbe demeure en pierres qui pourrait laisser croire qu'une princesse se trouve cachée entre ses murs.

- Oh, Fabien. C'est superbe. Mais pourquoi êtes-vous parti d'ici ?

Ma question est rhétorique, et je n'attends pas de réponse de sa part. Mais en voyant une ombre traverser son visage, je réalise que j'ai touché un point sensible.

- Je ne suis jamais vraiment parti. J'adore rentrer chez moi, mais parfois, j'ai besoin de prendre mes distances avec ma famille.

- Ils sont fous à ce point ?

- Est-ce que nous n'avons pas tous un oncle un peu fou ? dit-il en riant. Mais non, ce n'est pas que ça. C'est vrai que nous avons nos bizarreries. Mais j'ai moins de mal à travailler quand je ne suis pas constamment impliqué dans chaque chose qui se passe ici. Et je préfère ne pas ramener de femmes chez ma mère, ajoute-t-il en souriant.

Un sentiment étrange me noue l'estomac. Mais qu'est-ce qui me *prend* ?

Est-ce que je serais *jalouse* ?

Oh, non. Non, non. Pas question. Il faut à tout prix que j'évite ça. Je ne peux me permettre d'être bouleversée à l'idée qu'il puisse être avec une autre. On ne sort même pas ensemble, il m'a simplement engagée pour se faciliter la vie ce week-end. Qui se soucierait de savoir s'il a été avec une autre femme, ou même des dizaines ou des centaines ?

Je tâche d'écarter ce sentiment et me force à prendre un air blasé.

- Logique. Je n'aurais pas non plus envie de ramener un homme chez ma mère, surtout si c'est pour passer la nuit ensemble.

Je me demande si j'ai imaginé l'éclair de jalousie que je lis dans ses yeux.

Serais-je en train de me bercer d'illusions ?

Mon cœur se met à battre un peu plus vite.

Il aime sa famille, mais eux, est-ce qu'ils m'aimeront ? Ça n'a pas d'importance. Je ne suis là que pour un week-end. Mais je ne veux pas non plus passer le week-end à me sentir misérable, peu importe l'argent que je gagne.

Nous avançons main dans la main jusqu'à l'entrée principale. Je comprends pourquoi cette superbe maison a été présentée dans des magazines. Les jardins luxuriants et les bancs en fer forgé savamment positionnés invitent à s'asseoir et à prendre un peu de repos. Alors que d'autres maisons peuvent paraître imposantes, celle-ci est chaleureuse et accueillante.

Avant même que nous n'arrivions à la porte d'entrée, celle-ci s'ouvre et une belle femme nous accueille, aussi excitée que pourrait l'être un enfant. Elle ressemble à Fabien, avec le même regard perçant et le même menton décidé, adouci par sa féminité.

- Fabien ! Et vous devez être Nicolette ! Je suis ravie de vous rencontrer ! Nous sommes très heureux de vous accueillir.

Il lui a donc déjà parlé de moi ?

- Ne sois pas si nerveuse. Elle va t'adorer, murmure-t-il à mon oreille en se penchant vers moi.

Et si je ne veux pas que ce soit le cas ? Ne pouvons-nous pas tous nous contenter de faire preuve de politesse pendant quelques jours ?

- Maman, je te présente Nicolette. Nicolette, je te présente ma mère, Avril.

Elle m'embrasse avec tant de chaleur que j'en ai presque les larmes aux yeux. Mon dieu, ma mère me manque.

- Votre maison est spectaculaire, lui dis-je. Je crois que je pourrais me perdre dans ce jardin.

- C'est arrivé à Fabien quand il était petit, dit-elle en souriant. Et merci pour vos compliments

- Nous sommes toujours sur le perron et que tu es déjà en train de la régaler de mes mésaventures de jeunesse, lui dit Fabien en faisant une grimace. Je doute que tout ça se termine bien.

- Qui raconte des histoires ?

Avril nous fait entrer, et je ne suis pas surpris de voir que l'intérieur de la maison est aussi beau que l'extérieur. *Peut-être que nous pourrions rester ici un peu plus d'un week-end*, me dis-je. Ce serait bien, non ? J'ai posé mes valises en Corse, mais j'avoue que j'apprécie de prendre un peu de distance de temps en temps.

Je m'oblige à reporter mon attention sur mon hôte. Je me tourne au son de bruits de pas qui s'approchent.

- Nicolette, je te présente mon frère Thayer.

- Heureusement que vous me le dites, je n'aurais jamais deviné, dis-je en plaisantant.

Il semblerait que les gènes récessifs n'aient pas leur place dans cette famille. Son frère lui ressemble comme deux gouttes d'eau, en un peu plus soigné. Alors que Fabien, avec ses cheveux un peu trop longs et indisciplinés et sa barbe de quelques heures, ressemble à un homme des cavernes en costume, son frère est soigné et maniéré. Pas un cheveu ne dépasse, ses vêtements sont repassés et parfaitement ajustés, et je soupçonne, en m'approchant, qu'il sent très, très bon.

Mais la main qu'il me tend est chaude et rugueuse, et je réalise qu'il ne s'est peut-être habillé que pour l'occasion et qu'il exerce un travail manuel.

- Il faut qu'on parle, frangin, dit Thayer à Fabien.

- Dans quelques instants, répond Fabien. Nous avons eu quelques difficultés pour venir, laissez-nous un peu de temps avant de discuter. À moins que ce soit urgent ?

Je suis surprise de l'entendre qualifier de simples difficultés notre panne de moteur, notre atterrissage d'urgence et notre changement de vol imprévu vers Paris.

Sa mère les regarde à tour de rôle, les lèvres pincées. Elle ouvre la bouche, comme si elle s'apprêtait à poser une question, mais se ravise et secoue la tête.

- Si tu savais quelque chose, tu me le dirais, n'est-ce pas ?

Fabien se contente de hocher la tête.

- Tu sais bien que oui, dit Thayer en secouant la tête. Et non, Fabien, rien qui ne puisse attendre quelques heures.

Thayer donne l'impression d'être du genre responsable, j'en déduis donc que Fabien est le plus pragmatique des deux. Pourquoi cela ne me surprend-il pas ?

- Venez, me dit sa mère en montrant l'escalier d'un geste de la main. Je vais vous montrer votre chambre. Fabien, tu as deux heures avant que tout le monde arrive pour la répétition.

- Elle va dormir avec moi, maman, dit Fabien. Il se penche vers sa mère et l'embrasse sur la joue. Inutile de lui préparer la chambre d'amis. Elle lui lance un regard peiné, mais il se contente de secouer la tête. Ne dis *rien* à grand-mère et tout ira bien, d'accord ? lui dit-il.

- Ce n'est pas si simple, dit-elle en secouant la tête. Tu sais bien comment elle est.

- Je m'en fiche.

- Fabien, que s'est-il passé ? demande Thayer, trainant derrière sa mère pour rester hors de portée de ses oreilles, les mains enfoncées dans ses poches.

Fabien lui explique rapidement pendant que nous marchons.

Thayer fronce les sourcils. Derrière lui, des employés en uniforme s'affairent en courant d'une pièce à l'autre, les bras chargés de bouquets de fleurs. Derrière les fenêtres, dans le jardin, deux jardiniers s'occupent de la pelouse tandis qu'une autre équipe s'occupe des fleurs. Ils ont du personnel pour *tout*.

Thayer parle à voix basse, mais pas assez bas pour que je ne l'entende pas.

- Tu penses qu'il s'agissait d'un sabotage ?

Avril regarde Thayer avec insistance. Ici, sous l'éclairage au plafond, en pleine lumière, les signes de l'âge sont plus visibles. Ses cheveux grisonnent au niveau des tempes, et une légère lassitude semble pénétrer son regard, mais les rides aux coins de ses yeux laissent à penser qu'elle a le sourire facile.

- Vous discuterez de tout ça plus tard, l'heure n'est pas encore aux retrouvailles, lance-t-elle. En d'autres termes, pas en face de moi.

Nous arrivons devant une porte fermée.

- Nous vous rejoindrons plus tard. On se verra ce soir à la répétition.

Fabien vient de les congédier tous les deux, mais aucun ne se permet de protester. Je me demande si la dynamique familiale est aussi guindée que l'est la maison. Son père étant parti, Fabien tient-il le rôle de chef de famille ? Certains quartiers de Paris sont progressistes, mais je n'ai pas l'impression que la famille Gérard ait évolué au même rythme que les mentalités.

- Thayer, allons rejoindre ton cousin. D'après ce que j'ai compris, il viendra à la répétition en tenue *décontractée*. Avril grimace avant de se retourner et de me lancer un sourire en partant. À bientôt, me dit-elle.

J'entends ses talons claquer sur le parquet alors qu'ils s'éloignent.

Fabien passe son pouce sur un petit panneau à gauche de la porte. Un petit *clic* se fait entendre avant qu'il n'ouvre la porte.

Pourquoi aurait-il besoin d'un tel système de sécurité chez lui ? Je n'arrive pas à me défaire de l'impression que cette famille a quelque chose d'inquiétant, même s'ils se montrent tous si plaisants.

Il m'invite à entrer et referme la porte derrière nous.

Nous sommes seuls.

Avant que je puisse ouvrir la bouche pour parler, ses mains sont dans mes cheveux et sa bouche se referme sur la mienne. Je sens mon corps fondre contre lui et m'agrippe en passant mes bras autour de ses larges épaules.

Seigneur, cet homme embrasse divinement bien.

De quoi pouvais-je bien m'inquiéter une seconde plus tôt ? À cet instant, mon monde n'est plus qu'une explosion de couleurs, et tout ce que je ressens, c'est une sensation de chaleur et une pulsation insistante entre mes cuisses, qui me font gémir dans sa bouche.

Sa langue caresse la mienne. Je me penche vers lui et lui rend son baiser. J'aime la sensation rugueuse de ses mains dans mes cheveux, sur mes épaules, le long de mon corps. Il me soulève en glissant ses mains sous mes fesses. Mes jambes s'enroulent autour de ses hanches. Il recule jusqu'au lit, qui se tient au centre de la pièce. Contrairement à sa chambre en Corse,

celle-ci est plus petite et ne comporte guère plus qu'un immense lit et un petit salon installé en enfilade.

- Déshabille-toi, grogne-t-il. Tu es à moi pour le week-end, et je ne compte pas perdre une seule minute du temps que nous passons ensemble.

Je suis ravie de voir que nous avons éclairci ce point.

Je m'interroge, j'ai peur et je n'arrive pas à faire taire la petite voix qui me prévient de rester sur mes gardes, mais quand il rencontre mes mains qui s'agitent frénétiquement pour m'aider à me déshabiller, je sens toutes mes réserves céder. Je veux le goûter. Je veux le sentir. Je veux le faire gémir de plaisir comme il m'a fait gémir.

- Ils vont nous entendre, dis-je en protestant, mais cela me vaut une claque sur les fesses qui me prend par surprise. Mon pouls s'accélère tandis que je sens une onde de chaleur se répandre sur ma peau.

- Cesse de protester. Je t'ai prévenue que tu aurais des problèmes si tu t'avisais à me désobéir.

- Oui, *monsieur*, dis-je en jouant le jeu. J'ai si souvent joué des rôles que je sais parfaitement ce qui me plait et ce que je suis obligée de simuler. Et je n'ai pas besoin de simuler à quel point j'aime qu'il me domine. Vous en êtes bien sûr ? dis-je avec insistance.

Sa main se resserre autour de ma gorge et je tressaille. Une simple pression, et je peine à respirer. Mon pouls s'accélère. C'est donc ça ? Le vrai Fabien va me menacer et me faire du mal ?

Mais la seconde d'après, il m'a relâchée et ses lèvres sont à mon oreille.

- Ne me pousse pas, femme, gronde-t-il. La peur et le pouvoir qu'il exerce sur moi me procurent une délicieuse onde de chaleur qui se répand dans tout mon corps jusqu'à ce que je me tortille d'impatience. C'est donc ainsi qu'il aime jouer ?

- Tu es à moi, Nicolette. Nous avons un accord, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête tandis qu'il me lèche le cou et me mordille la clavicule. Mon cœur bat à tout rompre dans ma poitrine.

- Je t'ai déjà prévenu que j'aimais avoir le contrôle. J'aime dominer. Et quand il s'agit de sexe...

- Plus c'est pervers, mieux c'est ? dis-je en guise de suggestion. Je comprends.

- Parfait, chuchote-t-il. Alors on commence tout de suite. Je veux que tu mettes tes mains derrière la tête, comme tout à l'heure. Mais cette fois, je veux que tu fermes les yeux. Si tu les ouvres, je te préviens que je te ferai directement passer sur mes genoux et je t'obligerai à me regarder jouir sur tout ton corps nu après t'avoir mené au bord de l'orgasme sans te faire jouir.

Ça a le mérite d'être clair.

- Oui, dis-je, jouant le jeu. Oui, monsieur.

- Alors tu vas m'obéir ?

- Oui, monsieur

- Bonne fille. Très bonne fille. Je te récompenserai comme tu le mérites, Nicolette. Et ne crains pas qu'on nous entende. Cette chambre est la plus éloignée de toutes, je l'ai choisie exprès.

Évidemment.

- Maintenant, fais ce que je t'ai dit.

Je suis étendue sur le lit, complètement nue. Épuisée, inquiète et assaillie par le poids de pensées dont je ne peux me défaire. Mais je veux obéir, je veux savoir ce qu'il va me faire ensuite. Alors je passe mes mains derrière la tête, exposant mon corps, vulnérable. Je sens son poids sur le lit. Ses mains sur mes genoux tandis qu'il écarte mes jambes.

- Seigneur, jure-t-il. Tu es magnifique. Une vraie beauté.

La plupart des hommes sont excités par ce qu'ils voient. Cela me plaît qu'il aime ce qu'il voit.

Les yeux ainsi fermés, je me sens rougir. J'ai envie de les rouvrir. Je veux le voir me regarder, voir son désir, mais je me force à lui obéir. Il m'a bien fait comprendre ce qui se passerait si je ne le faisais pas.

Je sursaute en sentant sa main chaude se poser sur ma hanche, une caresse douce qui me tire un soupir de plaisir. J'attends qu'il touche mes seins ou mes fesses, mais il ne le fait pas. Ses caresses sont sensuelles et possessives, mais presque chastes. Il passe une mèche de mes cheveux derrière mon oreille, m'embrasse sur la tempe et pose une main sur ma nuque.

Je suis en feu et j'halète quand je sens son poids sur moi.

- Tu peux ouvrir les yeux, murmure-t-il.

J'obéis. Je le regarde et je le vois me contempler comme si j'étais un chef-d'œuvre. Je frissonne d'impatience.

- Je veux que tu me regardes te baiser, m'ordonne-t-il. Regarde-moi.

Je l'observe avec avidité alors qu'il se déshabille de manière assurée et délibérée. Il laisse tomber sa chemise sur le lit. J'étouffe un gémissement en le voyant empoigner son tee-shirt et l'enlever d'un geste rapide, révélant des abdominaux parfaitement ciselés et une fine toison foncée et bouclée sur sa poitrine. J'ai envie de le toucher et de sentir cette force latente, mais quelque chose me dit d'attendre.

Puis il défait sa ceinture et se débarrasse du reste de ses vêtements.

Je retiens mon souffle. Je n'ai jamais eu autant envie de sentir un homme en moi de *toute* ma vie.

Soutenant mon regard, il écarte mes jambes et pénètre en moi. Ses mouvements sont lents et les va-et-vient de ses hanches fermes. J'ai tellement envie de lui que je gémis en sentant mon sexe se resserrer autour de lui. Mon cœur bat plus vite, suivant le rythme régulier des mouvements qu'il imprime à mon corps. Je sens des étincelles d'électricité danser sur ma peau, et quand j'enroule mes bras autour de son cou, il me serre contre lui.

- Fabien... Je ne sais pas pourquoi je murmure son nom, mais quand il approche sa bouche de la mienne, je vole en une multitude d'éclats de pur plaisir, tandis qu'il frissonne sous l'effet de sa propre jouissance.

Dans le silence qui s'ensuit, il me serre dans ses bras, nos respirations toujours irrégulières.

Je craignais de devenir son obsession. Je craignais tout ce qu'il pouvait dire et faire. Je craignais ce qu'il est.

Mais maintenant, je me demande si ce n'est pas moi qui suis obsédée par *lui*.

OceanofPDF.com

NEUF

OceanofPDF.com

Fabien

- JE POURRAIS RESTER ICI pour toujours, dis-je en grommelant. Mais j'ai promis à ma mère. Si nous sommes ici, c'est bien à cause de cette promesse.

Je m'écarte d'elle à contrecœur, et me dirige vers la salle de bains en silence pour trouver quelque chose pour nous nettoyer.

- Je comprends. Et si je suis ici, c'est aussi parce que je *vous* ai fait une promesse, alors je vous propose de me faire belle pour ce soir. Et il faut aussi que l'on invente une histoire...

- Une histoire ?

- Oui, au cas où quelqu'un nous demanderait comment nous nous sommes rencontrés... dit-elle en me lançant un clin d'œil.

Putain, elle est si belle.

- Je ne peux pas leur dire que tu travailles à la Maison et que je t'ai payée pour passer le week-end avec moi, c'est vrai. Bien, disons que nous nous sommes rencontrés dans un café en Corse et que nous avons sympathisé en discutant philosophie.

La peur est un sentiment qui m'est familier. Quand j'ai vu sa réaction en rencontrant ma famille, j'ai su qu'elle se doutait de quelque chose. Elle ne sait probablement pas grand-chose de la famille Gérard. Mais quand elle découvrira qui nous sommes, partira-t-elle ? Ou restera-t-elle pour l'amour de l'argent ?

Pourtant, il faut que je la garde près de moi. Quand je lui dirai quel est mon véritable but, je ne veux pas que la peur la fasse fuir.

- Parfait. Je m'assois sur le lit et je la regarde se diriger vers ses bagages. Je pourrais passer la journée à la regarder défaire ses valises. Je pourrais la regarder se brosser les dents et tomber amoureux.

- Eh bien, dit-elle pensivement en tirant soigneusement d'un de ses bagages un string en soie noire et un soutien-gorge assorti. Mon Dieu, je commence

à bander de nouveau. On aura qu'à faire comme ça, dit-elle. Finalement, nous n'aurons pas besoin de changer beaucoup de détails, je me trompe ?

- Non. Ça me va aussi.

- D'accord. Mais Fabien... commence-t-elle avant de s'interrompre. Fronçant les sourcils, elle prend une robe bleu pâle et me la montre.

- La rouge, dis-je en désignant une autre robe à côté de la première. Sans s'interrompre, elle remet la robe bleue à sa place, mais elle a toujours l'air pensif.

- Vous me cachez chose, reprend-elle doucement. Je comprends bien que vous n'avez aucune obligation de me dire quoi que ce soit, je me demandais juste s'il n'y avait pas autre chose que je devrais savoir.

Aurait-t-elle entendu quelque chose ? Serait-elle au courant pour Lyam ?

Peut-être devrais-je tout lui dire après tout.

- Comme quoi ?

- Comme d'où vient tout l'argent qu'à votre famille.

Le moment est venu. Je ne peux pas continuer à lui dissimuler la vérité. Elle a déjà accepté de venir avec moi, et Nicolette est une femme de parole. Je vais lui expliquer qui nous sommes, et je verrai bien quelle est sa réaction.

- Que sais-tu ? lui dis-je.

Je suis toujours assis, adossé à la tête de lit, vêtu de mon simple caleçon. J'adore la regarder s'habiller. Le satin rouge glisse sur son corps tandis qu'elle se glisse dans sa robe et essaie maladroitement de la fermer.

Je lui fais signe de s'approcher, la fait pivoter et la maintiens en place d'une main posée sur sa hanche tout en remontant la fermeture éclair.

- Merci, dit-elle doucement. Je sais que vous êtes riche, c'est une évidence. Je sais que vous possédez des propriétés en Corse et à Paris. Votre famille est puissante, au point que vous soupçonnez que la panne de moteur que nous avons eue en venant soit un acte de sabotage.

- Gwen ne t'a donc pas tout dit.

Je me doutais qu'elle allait au moins la prévenir.

- Eh bien... elle m'a dit que vous étiez un homme réputé pour ses obsessions, dit-elle, mais elle évite de croiser mon regard en prononçant ces mots. Je la regarde déglutir, se détourner et se mettre à fouiller dans ses affaires pour y chercher une paire de chaussures.

- C'est tout à fait vrai. Mais elle ne t'a pas dit qui j'étais ? Tu n'as pas cherché à en savoir plus sur moi ?

- Je n'ai pas eu le temps, dit-elle. Et je préfère entendre votre version de l'histoire. Si je faisais des recherches sur vous, qu'est-ce que je trouverais ?

Je doute qu'elle me dise la vérité, mais je préfère ne pas insister.

Sa question est compliquée, et la réponse l'est encore plus. Je soutiens son regard.

- Tu t'enfuiras si ce que je te dis te fait peur ?

Un instant s'écoule et elle s'arrête, une main sur une sandale à lanières.

- Ai-je cherché à fuir jusqu'à présent ?

- Non. T'ai-je déjà fait peur ?

- Oui, dit-elle en déglutissant.

Bonne fille.

Soit elle restera sur ses positions, soit elle prendra la fuite une fois qu'elle aura entendu ce que je m'apprête à lui dire.

- Je ne vais pas te mentir, Nicolette.

Mais même ça, c'est un mensonge. Elle ne sait pas que j'ai des piles de dossiers sur elle, que j'ai enquêté sur tout ce qui la concerne. Mais à ce sujet, concernant mon but ultime et qui je suis, je ne lui mentirai pas.

- Merci, murmure-t-elle. Mais sachez que rien de ce que vous pourrez me dire ne me fera peur. J'ai promis d'être à vous pour le week-end. J'ai promis de rester avec vous. Je ne reviens pas sur mes promesses. Et Fabien, vous savez que j'ai besoin de cet argent, et que... enfin, qu'il y a très peu de

choses qui me feraient craquer. Elle rit, mais de l'un de ces rires qui n'illuminent pas le visage. Vous savez où nous nous sommes rencontrés.

Je hoche la tête.

- Bien. Mais je voudrais que tu t'approches, que tu viennes à côté de moi avant que je t'explique.

Le moment est venu de tout lui dire.

Elle s'assied sur le bord du lit et incline la tête sur le côté, curieuse d'entendre ce que je m'apprête à lui révéler.

- Très bien, je vous écoute.

- Gwen t'a dit la vérité. Oui, je suis du genre à avoir des fixations, à avoir des obsessions. Elle le sait car tout le monde est au courant de ce qui s'est passé avec une femme que je fréquentais. Je sens ma gorge se serrer alors que je prononce ces mots. Elle s'appelait Adèle. Elle a été assassinée lors d'un cambriolage. Elle était alors serveuse à Paris. Elle n'avait absolument pas besoin de travailler, mais elle était indépendante et entêtée, et insistait pour gagner sa vie par elle-même, dis-je en poussant un soupir. Après sa mort, j'ai cessé de manger. J'ai perdu le sommeil. Et quand j'ai découvert qui étaient les coupables, je les ai traqués et me suis personnellement occupé d'eux.

Elle déglutit avec peine mais acquiesce, sans détourner le regard.

- De la même façon que vous êtes occupé de l'homme qui m'a agressée ?

- Oui.

Il soupire à nouveau.

- C'est-à-dire ?

- Je lui ai tiré une balle dans la tête.

Elle cligne lentement des yeux, passe sa langue sur ses lèvres, puis hoche la tête.

- Je vois. Je suis vraiment désolée.

- J'appartiens à la famille Gérard. Nous sommes issus d'une longue lignée de descendants du grand empereur Napoléon.

Elle écarquille les yeux mais n'a pas le moindre geste, à l'exception d'un bref signe de tête. Elle n'a jamais entendu parler de ma famille.

Je décide de lui en dire un peu plus pour voir sa réaction.

- La famille Gérard est à la tête du crime organisé à Paris.

- Le crime organisé, vous voulez-dire... la mafia. Vous parlez de la mafia ?

Elle le découvrira bien assez tôt.

- Exactement.

Je m'attends à ce qu'elle se lève d'un bond. Qu'elle se mette à arpenter la pièce en se tordant les mains.

- Tout s'explique, dit-elle.

Je suis tellement surpris par sa réponse que je ne peux réprimer un éclat de rire.

- Je te dis que ma famille est de la mafia, et tout ce que tu trouves à me dire, c'est *tout s'explique* ?

- Eh bien, oui, dit-elle avec un sourire.

Je voudrais la prendre dans mes bras et la couvrir de baisers de la tête aux pieds.

- Je savais que vous ne gagniez pas votre vie en vendant des chaussures ou je ne sais quelle autre activité classique. Vous ne pensiez pas que j'étais idiote, j'espère ?

Pour toute réponse, je me contente de secouer la tête.

- J'avais compris que vous aviez réglé son compte à mon agresseur, sans connaître tous les détails, poursuit-elle. Je savais que vous étiez riche et puissant, et que vous étiez suffisamment important pour que quelqu'un puisse vouloir saboter votre avion. Donc non, je ne suis pas surprise et non,

je ne m'enfuirai pas. Mais dites-moi, y a-t-il des règles que je doive connaître ? me demande-t-elle avec un froncement de sourcils.

Cette fois, je tends le bras vers elle, l'attire vers moi et l'embrasse.

- Les seules règles dont tu dois te soucier, ce sont les miennes.

Je dépose un baiser sur chacune de ses joues avant de relâcher mon étreinte. Elle passe sa main doucement sur sa joue.

- Fabien. Vous pensiez vraiment que je m'enfuirais aussi facilement ?

- Il y a plus, dis-je à voix basse.

- Allez-y, murmure-t-elle en retour.

- Je t'ai engagée pour m'accompagner à ce mariage, c'est vrai. Mais j'ai une autre tâche pour toi. J'avais un autre objectif en tête, et je ne t'obligerai pas à m'aider. Mais si tu acceptes, la somme que je te donnerai sera telle que tu n'auras plus jamais besoin de travailler pour le restant de tes jours, Nicolette.

Il est temps. Il est temps que je lui dise pourquoi je l'ai fait venir ici.

J'aime voir l'étincelle de curiosité qui jaillit dans son regard.

- Dites-moi tout.

Je déglutis.

- Cela doit rester un secret entre nous.

Elle acquiesce et soutient mon regard, sans ciller.

- Oui ?

- Mon frère Lyam a été pris en otage. Et pour obtenir sa libération, nous avons un contrat à assurer. Et pour ça, j'ai besoin de *ton* aide.

Elle me fixe en ouvrant de grands yeux pendant de longues secondes.

- C'est tout ? finit-elle par répondre.

Je la serre dans mes bras.

- Fabien, vous m'étouffez...

Je la libère de mon étreinte. Elle me regarde fixement.

- Alors dites-moi, qu'attendez-vous de *moi* pour vous aider à libérer votre frère ?

Je lui explique alors le chantage dont nous faisons l'objet. Quand j'ai fini, elle secoue la tête.

- Vous voulez donc que je sois... votre esclave... pour réussir à entrer à l'Underground et dérober un objet d'une valeur de *deux cent cinquante millions d'euros*. Que nous remettrons aux ravisseurs de votre frère en échange de sa libération.

- C'est le plan.

- Seulement... commence-t-elle avant de s'interrompre et de me lancer un regard curieux. Vous ne comptez pas leur remettre le talisman, je me trompe ?

- Bien sûr que non, nous ne les laisserons pas le garder du moins.

- Et une fois que vous les aurez localisés, vous... vous *occuperez* d'eux à leur tour, c'est ça ?

- Je n'ai pas le choix, dis-je en hochant la tête.

- Je vois. Eh bien je pense qu'il est temps alors.

Cette femme ne cesse de me surprendre.

- Temps de quoi ?

- Il est temps que je vous dise aussi toute la vérité sur *moi*. Mais avant, je voudrais vous poser une question.

- Oui ?

Je peine à imaginer ce qu'elle va révéler. Ce que je ne sais pas encore d'elle.

- Que savez-vous de ma famille ?

- Tu as une sœur et deux parents qui sont décédés. Ils sont morts dans un incendie.

Elle prend une profonde inspiration avant de se lancer.

- C'est vrai. Ma sœur est encore étudiante et nous nous sommes retrouvées à la rue après l'accident de mes parents. Elle bénéficie d'une bourse qui couvre tous ses frais de scolarité, est nourrie et logée, et fait la nounou quand elle a du temps libre. Elle soupire. Ce que je fais, ce n'est pas... moi. Si j'ai décidé d'exercer ce métier, c'est pour une seule raison, c'est pour ma sœur.

- Je comprends. Donc je vais t'aider, et tu vas m'aider.

Elle me regarde fixement.

- Merci, dit-elle. J'ai l'impression qu'on devrait... se serrer la main, quelque chose comme ça ? finit-elle par murmurer.

- Et si je te baisais une nouvelle fois ?

- Vous voulez baiser pour sceller notre accord ?

- Ma chérie, dis-je en me penchant sur elle et en laissant courir mes doigts dans ses cheveux. Tu viens d'accepter d'être mon esclave pour sauver mon frère. Tu veux vraiment que je mette ça par écrit ?

- Ce n'est pas comme ça que ça se passe d'habitude ?

- Je ne suis pas sûr qu'il y ait quoi que ce soit d'habituel dans tout ça.

Elle fronce les sourcils, visiblement contrariée.

- C'est-à-dire que ça semble un peu saugrenu dit comme ça.

- Un *peu* saugrenu? Quel euphémisme...

- Et en quoi ma mission consistera-t-elle exactement ?

- Eh bien c'est là que tu vas gagner l'argent que je t'ai promis, dis-je en tirant sur une mèche de ses cheveux.

- Comment ?

- En m'aidant à élaborer un plan. Mais ce soir, nous allons nous contenter de tirer de mon cousin toutes les informations que nous pouvons, il sera également présent à la répétition et au mariage, et il s'avère qu'il est chargé de la sécurité de l'Underground. C'est cet angle que nous allons prendre. Je vais devoir le payer, mais qu'importe, cela me fait même plaisir. Je lui fais confiance et il ne nous dénoncera pas.

- C'est pour ça que vous m'avez fait venir ici ?

Une fois de plus, je décide de lui dire la vérité.

- Oui.

Elle me regarde d'un air pensif.

- Ok. Donc ce soir, je suis censée entrer dans la peau d'une étudiante en philosophie qui vous aurait rencontré dans un café. Je prétends ne rien savoir des activités illégales que vous menez probablement. Et par la suite, une fois de retour en Corse, je vous tiendrai lieu de complice dans ce qui sera probablement le plus grand casse que l'île ait jamais connu, et nous libérerons votre frère. Et vous me donnerez deux millions en échange ? dit-elle en haussant les épaules.

- Exactement.

- Et dire que vous aviez peur de me l'annoncer parce que vous...

- Parce que j'avais peur que tu prennes la fuite ?

Elle me regarde et cligne des yeux, puis rejette la tête en arrière et rit si fort que je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire à mon tour. Son rire est tellement spontané qu'il est contagieux, que je ne peux réprimer un sourire.

- Qu'y a-t-il de drôle ? finis-je par dire en lui claquant les fesses d'un air taquin.

- Vous ai-je donné un seul instant des raisons de croire que j'étais une femme de principe et d'une moralité telle que je refuserais forcément votre proposition, alors que vous me proposez assez d'argent pour me permettre de changer de vie ? Alors que vous m'aidez aussi dans la mission que je me suis fixée ?

J'étais déjà fou de cette femme...

Mon téléphone vibre et une notification apparaît à l'écran.

- Merde, il faut qu'on y aille, dis-je en regardant l'heure.

Elle bondit de mes genoux et se précipite vers ses bagages.

- Il faut que je me maquille. Oooh, Fabien, est-ce que vous accepteriez que je porte une perruque ?

- Bien sûr.

- Et des vêtements de cambrioleurs ?

Je sors un costume de mon armoire et le pose sur le lit.

- Oui, bien entendu, même si je ne sais pas ce que tu entends par des vêtements de cambrioleurs.

Elle se tourne vers moi, affairée à passer un énorme pinceau à maquillage sur ses joues.

- Des vêtements qui m'aideront à entrer dans mon rôle. À me transformer en celle que je dois être. Mais je me demande...

Si elle savait la surprise que je lui réserve...

Debout devant le grand miroir suspendu au-dessus de mon bureau, elle ouvre de grands yeux pour passer une brosse à mascara dans ses cils, qui semblent s'allonger comme par magie.

Je termine ma toilette, mets du déodorant et de l'eau de Cologne.

- Oh mon *dieu*, c'est pour ça que vous sentez si bon, dit-elle en gémissant.

- Nicolette. Reste concentrée. Qu'est-ce que tu allais me dire ?

- Excusez-moi. C'est juste une idée stupide qui m'a traversé l'esprit. Vous vous souvenez de cette voiture qui avait failli nous écraser ? Vous comptez retrouver ce type et le tuer ? Est-ce qu'on en entendra parler au journal télévisé ? Vous allez lui faire du mal ?

Elle m'interroge tout en passant quelque chose de brillant sur les joues, j'imagine qu'elle n'a pas si peur que ça.

- Si c'est nécessaire.

Nos regards se croisent dans le miroir. Impossible de définir la façon dont elle me regarde, en tous cas, cela me donne envie de lui prouver que je suis tout à fait sérieux.

Puis comme si elle se ravisait, elle pose son pinceau et reste silencieuse.

- Nicolette...

- Quoi ?

- Finis ce que tu avais à me dire.

Je prends mon téléphone et le glisse dans ma poche pendant qu'elle saisit un tube de rouge à lèvres.

- Je voulais juste... eh bien, j'allais vous demander si vous étiez vraiment sérieux. Vous me... vous me défendriez vraiment ? Vous me protégeriez ? Mais si oui... pourquoi ?

Parce qu'elle m'appartient. Parce qu'elle est à *moi*.

Elle ne l'a pas encore compris. Cela viendra.

- Parce que je suis ainsi, lui dis-je. Tuer n'a rien de facile, et nous évitons de le faire à moins d'y être obligés.

- Mais lorsque vous l'êtes...

Je hausse les épaules. Pourtant, elle ne montre aucun signe de vouloir se dérober. Je me demande ce qui pourrait la pousser à le faire, mais jusqu'à présent, nous n'avons pas trouvé.

J'enfile ma veste de costume tandis qu'elle se met du rouge à lèvres.

Quand mon téléphone sonne, je réponds rapidement.

Maman a l'air presque affolée.

- Tu es le dernier, Fabien. Tu sais pourtant comment est ta tante. Tu arrives bientôt ?

- Non, finalement, on a décidé de commander un room service et de rester à la maison. Je regarde Nicolette en levant les yeux au ciel. *Bien sûr* que je viens, dis-je d'une voix plus douce dans le combiné pour rassurer ma mère. Ne t'inquiète pas, d'accord ?

Je raccroche.

- C'était votre mère ? me demande Nicolette tandis que je la prends par le bras pour l'entraîner vers la porte.

- Ma tante et ma grand-mère lui mettent tellement la pression qu'elle craque presque à chaque fois, une vraie cocotte-minute.

- Mince.

- Tu verras de quoi je parle dans quelques instants.

- Il y aura du vin ?

- Bien sûr.

- Bien, dit-elle en poussant un soupir. J'ai l'impression que nous allons en avoir besoin. Dites-moi, il faudra que je vous demande la permission ?

Elle a prononcé ces derniers mots d'un air malicieux. Je passe mes doigts dans ses cheveux et la tire vers moi. J'aime son parfum, son goût, la façon dont son corps se fond contre le mien.

- Tout à fait. Je vois que tu as compris les règles, bonne fille. Allons, passons le scénario en revue une dernière fois.

Une fois que nous sommes certains de l'avoir tous deux mémorisé, je l'embrasse une dernière fois pour sceller notre accord.

- Fabien, dit-elle dans un murmure guttural. Nous ferions mieux de descendre avant que votre mère n'envoie ses troupes à notre recherche.

Je laisse échapper un grognement et ouvre la porte. J'imagine qu'elle a raison.

Une certaine anticipation plane dans l'air quand nous sortons dans le couloir. Je ne me souviens pas de la dernière fois où nous avons organisé un événement de cette ampleur, mais je sais que Lyam était encore à l'école.

Lyam. *Seigneur.*

Nous ont-ils menti en nous disant qu'il était en sécurité ?

Mais je dois me concentrer sur la mission qui m'attend.

Pas une trace de poussière sur les meubles, les lignes laissées par le passage de l'aspirateur sont toujours visibles, et on pourrait presque croire que ma mère a astiqué les lustres en cristal suspendus aux plafonds cathédrales tant ils brillent. Notre personnel de cuisine a probablement travaillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant plusieurs jours d'affilé en prévision de la réception de demain. Si Lyam était là, il aurait déjà trempé ses doigts dans la crème fouettée ou goûté un hors d'œuvre.

Je le ramènerai, et je trouverai celui qui a fait ça.

- J'ai tout lu sur les différences entre les mariages américains et les mariages français dans un magazine, me dit Nicolette alors que nous descendons. J'ai hâte de voir le cortège.

Lors des mariages parisiens, le marié va généralement chercher sa femme à leur futur domicile avant la cérémonie. Le cortège est conduit par des musiciens, la mariée et son père. Et lorsqu'ils se dirigent vers l'église, les enfants ouvrent la voie avec des rubans blancs qu'ils tendent en travers de la route, une sorte de barrière pour la mariée. Celle-ci coupe les rubans avec des ciseaux en se dirigeant vers l'église, symbolisant le fait qu'elle se fraie un chemin à travers les obstacles qui pourraient menacer le bien-être de son mariage. Lors du mariage de ma cousine Ambre, elle a utilisé un chalumeau, mais sa petite sœur Céline est passée sous les rubans.

Ambre est celle des deux qui est toujours mariée.

- J'ai hâte de goûter le croquembouche, dit Nicolette en me lançant un clin d'œil. On a des gâteaux de mariage aussi aux États-Unis, mais une pyramide de choux à la crème, c'est tellement mieux ! À moins qu'ils aient choisi de ne pas respecter la tradition, vous pensez qu'ils ont préféré prendre des macarons ?

Je hausse les épaules. Je n'en ai aucune idée.

- Ma famille est plutôt traditionnelle, lui dis-je.

- J'avais bien compris.

Je n'aime pas l'idée de devoir la partager ce soir, que d'autres puissent poser les yeux sur elle et profiter de sa beauté. Avant d'entrer dans la salle de bal pour assister à la répétition, je la tire vers la porte du bureau de mon père. Je prends son visage entre mes mains. Les voix des invités nous parviennent maintenant. Au lieu de me réprimander ou de rougir d'embarras, elle sourit d'excitation.

- Embrassez-moi, alors.

Je soulève son menton, ma bouche à un souffle de la sienne. C'est un véritable délice de la voir entrouvrir les lèvres et fermer les yeux, comme un battement d'ailes de papillon. Je dépose un baiser sur une paupière, puis sur l'autre. Des voix se rapprochent. J'effleure sa joue de mes lèvres. Je la sens se crispier. Et quand les voix semblent presque parvenues à notre hauteur, je pose ma bouche sur la sienne.

Puis... plus rien.

- Où sont-ils allés ? demande Nicolette, ouvrant grand des yeux inquisiteurs.

- À l'entrée du hall, à droite... Je pointe mon doigt par-dessus son épaule. Nous venons de passer devant.

- Alors vous saviez que personne ne nous surprendrait.

- C'est plutôt que j'en ai rien à foutre qu'on nous voit, dis-je en haussant les épaules.

- Ah, dit-elle doucement, presque pour elle-même. Peut-être que moi aussi, je devrais prendre cette habitude.

- Ce n'est pas ce que tout le monde fait ?

Je ne lui dis pas ce que je pense vraiment, que ce dont j'ai besoin, c'est de l'avoir *elle* dans ma vie.

Mais il nous faut aller parler aux invités, élaborer des plans et obtenir les informations dont nous avons besoin.

Nous retournons dans le grand hall.

- Ce soir, nous sommes en petit comité, lui dis-je. Demain, il y aura des centaines d'invités. Ce qui est parfait, j'aurai moins de mal à parler à mon cousin.

- Des centaines d'invités ? murmure-t-elle.

Peut-être avons-nous finalement trouvé quelque chose qui lui fait peur.

- Ne te préoccupe pas de cela, lui dis-je à mi-voix. Tout ce que tu auras à faire, c'est te concentrer sur moi et bien te tenir.

Elle me regarde avec des yeux brillants.

- Vous dites ça comme si c'était facile à faire.

DIX

OceanofPDF.com

Nicolette

JE SUPPOSE que je devrais avoir peur, que je devrais être effrayée, ou ressentir au moins une certaine *appréhension*.

Mais rien de tout cela. J'ai l'impression d'être dans les pages d'un magazine glamour. J'ai encore du mal à me faire à l'idée de ce que représentent *deux millions de dollars*.

Je ne suis pas fière de tout ce que je serais prête à faire pour beaucoup moins que ça, mais c'est pourtant le cas. J'ai besoin de cet argent, et ce n'est pas seulement pour moi.

Savannah a besoin de moi. Elle a besoin de cet argent. Si je parviens à garder le cap et que je tiens mes engagements, je sais que notre avenir sera assuré jusqu'à la *fin* de nos jours.

Pour ce qui est de coucher avec l'un des types les plus sexy que j'ai jamais rencontré, j'avoue que ce n'est pas trop difficile. Faire croire à sa famille que nous nous sommes rencontrés dans des circonstances parfaitement innocentes et que nous sommes en couple, c'est du gâteau.

En revanche, voler un objet d'art d'une valeur de deux cent cinquante millions d'euros en étant complice de Fabien, là, j'avoue que les choses se compliquent, mais à chaque fois que je prends un nouveau client, je me mets dans la peau de celle qu'il voudrait que je sois.

Je peux le faire.

À la pensée d'être complice d'un crime qui pourrait me faire passer plusieurs années derrière les barreaux... non, il ne faut pas que je pense à ça.

Pense à Savannah. Ma petite sœur, au sourire spontané et au cœur tendre, qui dépend de moi pour tout, mérite de vivre dans une maison qu'elle pourra faire sienne. D'une voiture fiable. De vêtements qui ne tombent pas en loque, qu'elle n'aura pas achetés dans une friperie ou qui n'auront pas été donnés.

Savannah me cache probablement beaucoup de ce qu'elle doit se résoudre à faire pour survivre, tout comme moi d'ailleurs, mais je sais qu'elle a besoin de cet argent.

Je dois m'imaginer que j'ai été engagée pour jouer un rôle. Ni plus, ni moins.

Certes, il ne m'aime pas, mais nous pouvons *prétendre* que nous sommes amants.

Je ne l'aime pas, mais je peux feindre l'affection et la tendresse, et même la passion.

Je n'ai rien d'une voleuse, mais je peux faire semblant de m'y connaître et d'être une véritable professionnelle.

Je me répète qu'*il y a beaucoup de choses que je pourrai faire avec deux millions de dollars.*

La maison familiale de Fabien est à couper le souffle. Et ce n'est pas seulement du fait de l'attention minutieuse portée aux détails, de l'épaisse moquette duveteuse sous nos pieds, des bouquets de fleurs luxuriants qui ornent chaque surface plane, ou encore de l'abondance de personnel à l'intérieur et dans les jardins et des œuvres d'art présentes partout où le regard se pose. Il y a dans cet endroit quelque chose qui évoque le confort et le luxe.

Quand j'étais petite, ma mère avait travaillé quelques temps comme femme de ménage. Un jour où je n'avais pas école, elle m'avait emmené avec elle au travail. Je me souviens encore de cette maison. Quatre étages, deux cuisines dont une où le personnel prenait ses repas, une salle à manger et un bureau. Elle m'avait laissé explorer le deuxième étage pendant qu'elle s'occupait des salles de bain, trois au total à ce seul étage.

Je me souviens qu'une des chambres d'amis avait été la chambre de l'une des filles de la maisonnée, qui avait depuis grandi et déménagé. Sur une table dans le coin de la pièce se trouvait la maison de poupée la plus surprenante que j'aie jamais vue, avec un toit en *vraies* tuiles, de la *vraie* moquette au sol et, quand on actionnait le petit interrupteur, de *vraies* lumières qui éclairaient les couloirs et les pièces. J'avais passé des heures à

admirer chaque détail, à fermer les portes et à m'imaginer que c'était là que je vivais. Jusqu'à aujourd'hui, j'avais toujours considéré cette maison comme le summum du luxe.

Jusqu'à maintenant.

- Fabien, dis-je en chuchotant, la main à son coude tandis que nous faisons notre entrée, cette maison est vraiment magnifique.

- Merci, dit-il en me retournant un sourire crispé.

Je ne comprends pas cette tension soudaine, jusqu'à ce que je voie un homme grand et mince au teint rougeâtre se diriger vers nous. Tout en lui est poilu, du sommet de son crâne à ses mains. Contrairement à Fabien et Thayer, il est vêtu d'un costume blanc, et j'ai l'impression de me trouver devant l'image stéréotypée du mafieux. Je m'attends presque à l'entendre parler comme un truand et à avoir une démarche de singe.

- Fabien, tu as réussi à te libérer, dit-il une fois arrivé à portée de voix. Et qui est cette jeune femme qui t'accompagne ?

Le sourire qu'il me lance me donne la chair de poule. Fabien m'attire plus près de lui.

- Chance, grogne Fabien sans même faire semblant de paraître civilisé. Je te présente

Nicolette. Nicolette, mon cousin, Chance.

Chance me tend la main comme pour que je lui tende la mienne.

- Touche-la, et je te tue, gronde Fabien.

Chance sourit, révélant des dents jaunies et une dent en or.

- Allons, allons, Fabien, inutile de sortir les griffes.

- Je ne sors pas les griffes, c'est d'ailleurs bien pour ça que tu es ici, chez moi.

Mon Dieu. J'espère qu'il ne s'agit pas du cousin que nous sommes censés soudoyer.

- Toujours le sens de l'humour à ce que je vois, dit Chance, malgré son regard qui s'est étrécit et son sourire qui a perdu toute chaleur.

- Oh, mais il ne *plaisante pas*, dis-je en lui rendant son sourire.

Fabien émet un grognement et nous entraîne vers le bar.

- Tu veux un verre de vin ? me demande-t-il en se penchant vers moi pour remettre une mèche de cheveux derrière mon oreille.

- Je préfèrerais une bière, dis-je à mi-voix. J'aime le vin, mais je préfère vraiment la bière.

- Ça ne me surprend pas.

Il commande nos boissons et me tend un verre recouvert d'une épaisse mousse.

J'avale une longue gorgée, vidant la moitié de mon verre. L'atmosphère de la pièce semble s'adoucir un peu malgré l'éclairage, et les voix me paraissent un peu moins grinçantes. Voilà, c'est mieux.

Il me présente ensuite des hommes qui travaillent pour lui, des cousins, des tantes et des oncles. J'ai du mal à me souvenir de tous ces visages qui défilent devant nous. Certains sont agréables et sympathiques, d'autres me regardent avec méfiance, d'autres encore avec une franche animosité. Je ne peux pas m'empêcher d'être un peu jalouse. Certains membres de sa famille sont peut-être fous, mais au moins il a une famille. Moi, je n'ai que Savannah.

Pourtant, je pousse un soupir de soulagement en voyant Thayer entrer dans la pièce et annoncer l'arrivée des mariés. Je ne les connais ni l'un, ni l'autre, et c'est un étrange rappel, presque violent, que je n'ai pas vraiment ma place ici.

Dans les mariages français, il n'y a pas de garçons ou de demoiselles d'honneur, simplement des enfants qui font office de filles et de garçons d'honneur, la répétition n'est donc qu'une simple formalité, une sorte de clin d'œil aux traditions de la mariée américaine. Bientôt, nous sommes assis à une longue table, face à une femme corpulente et aux épais cheveux gris, qui me fait penser à un furet.

- Et vous êtes ? me demande-t-elle.

- Nicolette. Je termine ma bière d'une seule traite et réalise qu'il faut vraiment que je mange, et vite. Fabien me tient la main sous la table.

J'aime son côté affectueux, comme s'il savait qu'à cet instant, j'ai besoin d'être rassurée. Une fois de plus, les mises en garde de mes amies me reviennent à l'esprit, et une fois de plus, je les fais taire. Je ne vais tout de même pas refuser les gestes d'affection de l'homme qui non seulement me paie deux millions de dollars, mais qui est aussi censé prétendre être mon cavalier.

Je vais entrer dans la peau de mon personnage du mieux que je peux.

- Grand-mère, je vous présente Nicolette. Nicolette, ma grand-mère.

Sa grand-mère lève le menton et me lance un regard perçant.

- Et comment vous êtes-vous rencontrés ?

Avril se tourne vers moi et sourit, curieuse elle aussi. Quelque chose dans le regard scrutateur que me lance sa grand-mère me met hors de moi. Je décide de faire fi de toute prudence.

- On s'est rencontrés lors d'un défilé de mannequins, lui dis-je en souriant. Fabien portait un Speedo. Je n'avais jamais rencontré un homme aussi à l'aise avec son corps. J'étais complètement sous le charme et j'ai décidé de faire sa connaissance.

Thayer renverse son verre de vin, attirant l'attention de l'assemblée sur lui. Fabien me pince la jambe mais il réprime un sourire.

Je ris en voyant son air désapprobateur.

- Pardon, je plaisantais, dis-je en souriant.

- Nous nous sommes rencontrés dans un café d'une librairie de Sartène, dit alors Fabien. Je m'étais arrêté pour faire une pause et lire un peu.

- Ah. Tu nous avais caché que tu savais lire, Fabien, dit Thayer quelques sièges plus loin.

Il grogne.

- Des livres, Thayer, tu sais, avec des histoires où il est question de gens, de relations, ce genre de choses. Je suis sacrément cultivé.

Son frère laisse échapper un ricanement avant de se tourner vers moi.

- Votre français est impeccable, Nicolette, mais vous n'êtes pas d'ici ?

- Effectivement. Je suis américaine.

- Oh, j'ai toujours voulu aller aux États-Unis, dit Avril. Fabien, il faudrait qu'on y aille.

- Il faudrait, répond-il en haussant les épaules. Il prend une gorgée de sa bière en pinçant mon genou sous la table. Une première fois, puis une deuxième. Je tourne la tête vers lui pour le voir fixer l'entrée. Un type ressemblant à Chance, en un peu plus âgé et d'allure moins simiesque, vient d'entrer dans la pièce.

Voici donc le cousin à qui nous allons devoir parler. Je fais un petit signe de tête à l'intention de Fabien.

Il faut que je me renseigne. Je n'en sais pas assez sur ce que nous faisons pour vraiment me préparer, mais je sais que nous n'avons pas beaucoup de temps et que nous sommes quasiment scrutés sous tous les angles.

- Il me parlera si je le paie, me chuchote Fabien à l'oreille en se penchant vers moi, mais il est beaucoup plus susceptible de te donner des informations qu'à moi. Si nous conjuguons nos efforts, nous obtiendrons ce dont nous avons besoin.

- D'où votre famille est-elle originaire ? demande sa grand-mère en me dévisageant.

- De Chicago.

- Et ils sont de bonne lignée ?

- Maman, gémit Avril. Comment peux-tu dire que quelqu'un est de bonne lignée ?

- Tu le sais quand tu le vois.

- Arrête. S'il te plait, dit Avril en secouant la tête.

- Non.

Je ne veux pas que Fabien ou Avril s'inquiète pour moi dans une telle situation et décide d'intervenir.

- Je ne sais pas comment vous définissez une bonne lignée, mais mes deux parents sont décédés, vous ne pourrez donc malheureusement pas juger par vous-même.

Fabien passe son pouce sur ma cuisse. Je frissonne.

Les musiciens commencent à jouer, et des couples se lèvent de table pour gagner la piste de danse.

- Danse avec moi, dit Fabien.

- Vous me donnez le choix ?

- Non, me dit-il à l'oreille. C'est un ordre. Danse avec moi. Nous allons voir mon cousin et faire ce que nous avons à faire. Grand-mère, dit-il en se tournant vers elle, tu as laissé Maman épouser un paysan, et tu ne l'en as pas empêchée, alors je suis absolument certain que tu sauras trouver quelque part en toi la volonté de donner ta bénédiction à quelqu'un, quelle que soit sa *lignée*.

Elle grommelle quelques mots alors que nous quittons la table. Avril nous fait un signe de la main.

- J'étais ravie de faire votre connaissance, dis-je avant de partir. Je remarque que Chance me lance un regard curieux et que l'homme à côté de lui...

Je tourne à nouveau la tête vers l'homme.

- Fabien, dis-je en chuchotant. Ne regardez pas maintenant, mais qui est le type assis à côté de Chance ?

- C'est son père, mon oncle donc.

Seigneur. Je l'ai déjà vu au journal télévisé du soir. Généralement, regarder les informations avant d'aller me coucher ne m'aident pas à trouver le

sommeil, je ne les regarde donc que rarement, mais un bar du coin les diffusait un soir où j'étais sortie boire un verre avec les filles.

Pour une raison quelconque, réaliser que son oncle est passé au journal télévisé semble élever encore les enjeux.

Je peux le faire, je peux le faire.

- Pourquoi ? me demande-t-il tout en m'entraînant sur la piste de danse avec une facilité déconcertante pour un grand gaillard comme lui.

- Je l'ai déjà vu, lui dis-je à mi-voix.

- Où ça ?

- Au journal télévisé. Il a été arrêté pour avoir pénétré par effraction dans une des banques les plus sécurisées de Paris. Comment est-il possible qu'il soit ici ?

- Il a peut-être été déclaré non coupable, dit Fabien en haussant les épaules.

À moins qu'il ait pu échapper à la prison du simple fait de sa position.

Intéressant.

- Fais comme si on parlait.

- Nous n'avons pas à faire semblant, il me semble que nous *parlons* déjà.

Pour toute réponse, il se contente d'émettre un grognement et de me rappeler à l'ordre.

- Vous n'êtes pas au courant ? dis-je, me remémorant des mots que j'avais lus sur un tee-dans une des boutiques de l'aéroport. Les femmes bien élevées entrent rarement dans l'histoire.

- Les femmes bien élevées reçoivent rarement des fessées, aussi, et j'ai bien l'impression que c'est ce qui t'attends, tu ne crois pas ?

Je sens mon pouls s'accélérer.

- Si vous le dites.

Son souffle dans mon oreille est si chaud et sensuel que je frémis.

- Je sens ton excitation d'ici. Tu es en feu, je me trompe ?

- Non, dis-je en mentant de manière éhontée. Et c'est vous qui mentez, impossible que vous puissiez *sentir* mon excitation.

À moins qu'il soit véritablement un prédateur.

- Tu t'imagines allongée sous moi, n'est-ce pas ?

- Maintenant que vous le dites, forcément.

- Je parie que tu meurs d'envie de savoir ce que ça fait de sentir ma bouche entre tes jambes.

- Et bien entendu, je suis en train de me le demander maintenant... dis-je, reconnaissant à peine ma propre voix tant je suis maintenant excitée.

- Chut, murmure-t-il soudain. Dansons jusqu'à mon cousin Milo. Pas trop vite.

Je pose ma tête sur son épaule et je le laisse me serrer contre lui. C'est un excellent danseur et je le suis sans aucune difficulté.

J'aime qu'il me tienne dans ses bras. J'aime l'élégance simple de cette danse avec lui, mes pas suivant les siens. J'aime l'odeur de son parfum, la sensation de sa main posée sur ma hanche et de l'autre dans la mienne. J'aime cette impression d'être née pour des instants comme celui-ci.

- Salut cousin.

Son cousin se tient debout devant le bar, un verre à la main.

- Fabien, répond-il en faisant un signe de tête. Nicolette.

Il a dû entendre mon nom à la table, mais j'avoue que cela me perturbe. Fabien est le seul en qui j'ai confiance dans cette pièce, et c'est peu dire.

Il se montre certes poli, mais j'ai cette impression subite de parler à un loup domestiqué.

- Il faut qu'on parle. Tu as un peu de temps ?

Tout en parlant, il continue à me faire tourner en rythme sur la musique. Je me sens légère, comme une fée en plein vol.

- Bien sûr. J'ai toujours le temps pour toi.

Nous nous rapprochons, toujours en dansant.

- Le Carnaval de Sartène approche. J'imagine que tu t'es déjà chargé de tous les détails concernant la sécurité à l'Underground.

Il me paraît scandaleux que l'un des membres de la famille Gérard soit chargé de la sécurité du lieu, mais j'imagine que cela peut s'avérer très pratique lorsque la soirée implique la présence de *maîtres* et d'*esclaves*.

- Tout est déjà réglé. Mais en quoi cela t'intéresse-t-il ? Le sourire de son cousin s'est fait carnassier et son regard se pose sur moi.

À son regard complice, je comprends qu'il sait parfaitement ce que Fabien cherche à savoir.

- Tu voudrais l'amener à l'Underground.

- Exactement.

Milo fronce les sourcils. Quelqu'un rit derrière nous, et une femme pousse un cri de joie.

- Est-ce que ça a quelque chose à voir avec le fait que la famille Lyon doit récupérer le talisman ? Je n'ai pas besoin d'argent, Fabien, tu le sais, dit Milo d'un air blasé. Et on parle d'un objet qui vaut deux cents millions d'euros.

- Deux cent *cinquante*, dis-je, réalisant un peu tard que ma contribution est tout à fait inutile, mais c'est plus fort que moi, j'aime la précision. Fabien se contente d'émettre un grognement.

- Cela fait longtemps que tu veux rejoindre notre petite entreprise, dit Fabien, qui avait clairement pensé à cette monnaie d'échange avant d'entamer la conversation. Je t'offre dix parts.

Je pourrais jurer lire la cupidité dans les yeux de son cousin. Et pourtant, il secoue la tête en signe de refus.

- Non, je ne suis pas intéressé, Fabien.

Fabien ne peut pas lui dire que Lyam a été enlevé et qu'il est en danger. Il faut qu'il continue de prétendre que s'il veut le talisman, c'est uniquement pour son propre plaisir.

Il pousse un soupir.

- Qu'est-ce que tu veux, alors ? Dis-moi ton prix. Tu sais à quel point ça compte pour moi.

- Je le sais. Tout comme la majeure partie de ta famille. Il faudra que tu t'assures du silence de tes frères.

- Laisse-moi me charger de ça.

- Le talisman doit arriver mardi avant la parade. Six gardes armés seront postés en permanence à proximité, et il sera conservé dans un endroit sécurisé que je ne peux pas te révéler.

- Tu ne me dis toujours pas quel est ton prix, lui dit Fabien avec insistance.

Les yeux de Milo se posent sur moi. Je sais ce qu'il va demander avant qu'il ne le dise, et une soudaine nausée me prend.

- Une nuit avec Nicolette.

Fabien se raidit instantanément et il s'arrête de danser.

- Espèce de fils de pute.

- Fabien, ce n'est peut-être pas la meilleure réponse à faire à la seule personne capable de nous aider, lui dis-je à l'oreille.

- Une nuit, insiste Milo. Une seule nuit et je te donne toutes les informations dont tu auras besoin. Le lieu. Le nom des membres de l'équipe de sécurité. Je te donnerai même l'heure et les codes dont tu auras besoin pour entrer.

Fabien me fait pivoter et nous entraîne à nouveau sur la piste de danse.

- Fabien ! dis-je avec insistance. Vous devez accepter sa proposition. L'enjeu est trop élevé !

Il ne peut plus faire marche arrière maintenant.

- Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Malgré le nombre d'hommes que j'ai connus au cours de ma carrière et sans que je puisse me l'expliquer, l'idée de passer la nuit avec son cousin me donne la chair de poule.

- Mais vous ne pouvez pas abandonner, dis-je avec insistance.

- Tu veux dire que tu accepterais sa proposition ?

Je savais dès le moment où j'avais posé les yeux sur Fabien pour la première fois qu'il était dangereux. Et je l'avais presque oublié, jusqu'à cet instant.

Je déglutis.

- À moi aussi, l'idée me répugne, mais je vous ai fait une promesse.

La musique s'arrête. Les lèvres de Fabien se sont étreintes et ne forment plus qu'une fine ligne. Je déglutis.

- Je dis juste...

Il lève une main pour m'interrompre. Je le regarde respirer, les narines dilatées. Très bien, alors, laissons-lui le temps de la réflexion, me dis-je.

- Nous en reparlerons plus tard, me chuchote-t-il à l'oreille d'un ton menaçant alors que son cousin revient vers nous.

- Bien, dit Milo, tu penses que mon prix est trop élevé.

J'évite son regard. Je peine à comprendre pourquoi je me sens si mal à l'aise à l'idée de servir de monnaie d'échange, alors que j'ai été utilisée tant de fois que j'en ai perdu le compte.

Mais l'idée que Fabien refuse de partager me plait.

Et quand il m'attire vers lui, il me serre si fort qu'il n'y a plus le moindre espace entre nous. Mes seins sont écrasés contre son torse, ses mains dans mes cheveux, et alors que nous dansons au rythme lent de la musique, j'ai l'impression de ne faire plus qu'un avec lui.

- Je ne partage pas, Nicolette. La façon dont il prononce mon nom sonne comme une prière, la manière dont il détache chaque syllabe comme un appel au divin. Je ne te partagerai pas. Tant que tu es avec moi, notre accord exclut tous les autres hommes.

Et c'est comme si je sentais ces mots qu'il n'a pas prononcé jusqu'au plus profond de mon être. *Et même une fois notre accord terminé.*

Je ferme les yeux, la tête toujours posée contre sa poitrine, et l'espace d'un instant, j'aimerais que tout cela soit réel. Que nous n'ayons pas conclu un arrangement à court terme. Qu'il m'ait séduite à la loyale, et qu'une fois que la musique s'arrêterait, je n'aurais pas à rentrer chez moi. Seule.

Comme un vieux mouchoir usagé.

Je voudrais tant que tout cela soit vrai.

- Ça me plaît, lui dis-je en tout honnêteté. Je n'ai aucune envie d'être avec quelqu'un d'autre. Je veux suivre le plan convenu, mais je ne sais pas comment faire. Et votre frère...

- Sois patiente, tu verras. Milo fait tout pour me mettre en colère, mais ce qui l'intéresse, c'est l'argent. Il bluffe. Je n'ai jamais connu d'homme plus cupide que lui. Pourquoi penses-tu qu'il a accepté de prendre le poste qu'il occupe ? Il n'a absolument pas besoin de ce boulot pour vivre.

Et l'évidence me saute soudainement aux yeux.

- Il aime le pouvoir. Et l'influence que cela lui permet d'exercer, dis-je.

- Exactement. Alors à ton avis, comment faire pour le convaincre de nous donner ce que nous voulons ?

Ahh.

- Il nous suffit de lui donner encore plus de pouvoir et d'influence.

- Exactement, dit-il, et il desserre sa prise juste suffisamment longtemps pour m'embrasser sur la joue. Mais ce soir, nous dansons. Demain, nous assisterons au mariage. Et ensuite, nous mettrons nos plans à exécution.

Les mariés quittent la soirée quelques instants plus tard. Comme bon nombre de mariages célébrés en France, celui-ci durera toute la journée. Nous irons d'abord à la mairie pour le mariage civil, puis les mariés échangeront leurs vœux à l'église, après quoi nous nous retrouverons pour une réception et un bal. De ce que je sais, cela peut durer jusqu'à tard dans la nuit.

Alors que les invités commencent à leur tour à partir, je remarque que de plus en plus de personnes ont les yeux tournés vers nous. Quant à Milo, il fait les cent pas, comme s'il réfléchissait à la proposition de Fabien.

- Comptez-vous lui faire une nouvelle proposition ce soir ? dis-je à voix basse pour que seul Fabien puisse entendre.

Il secoue la tête.

- Je vais le laisser réfléchir toute la nuit et j'en reparlerai avec lui demain matin. J'ai laissé entendre que j'avais peut-être un autre contact à Sartène qui serait en mesure de m'aider.

- C'est vrai ?

- À part toi, il n'y a personne, dit-il en poussant un soupir.

Je le regarde boire une dernière gorgée avant de lui répondre.

- Vous avez une haute opinion de mes compétences, *Monsieur*.

- Et c'est bel et bien le cas. J'ai quelque chose à te montrer avant que l'on regagne ma chambre.

Nous prenons congé de l'assemblée et empruntons le couloir qui mène à sa chambre, mais il ne s'arrête pas à notre porte. Au lieu de cela, il m'entraîne un peu plus loin, et nous passons quelques portes fermées, jusqu'à arriver devant une petite porte étroite tout au bout du couloir.

- C'est votre placard sous l'escalier ?

- On peut dire ça.

Il sort son téléphone de sa poche, ouvre une application et le place près de la porte. Une lumière clignote, et un clic se fait entendre, signalant que la

porte est déverrouillée. Il pose son pouce sur un petit panneau, une deuxième mesure de sécurité semble-t-il, avant de pousser la porte.

Je pense d'abord qu'il nous a conduits dans un placard de service tant la porte est petite. Mais quand il ferme la porte derrière nous et actionne l'interrupteur, je réalise que nous sommes dans une petite pièce semblable à un dressing. Sur des cintres, un vaste éventail de vêtements sont suspendus, mais je remarque aussi la présence... de costumes ? Sur la droite, une série de vêtements suspendus à des cintres accrochés à d'épaisses barres cylindriques, et de l'autre côté, je découvre une volée d'étagères robustes débordant de chaussures soigneusement rangées par type, bottes, basket, sandales et mocassins.

Au début, je ne comprends pas vraiment ce que je vois, mais Fabien me fait une démonstration de ce que la pièce recèle.

- Viens ici, Nicolette.

Je m'approche pour me retrouver face à lui. Il appuie sur un bouton circulaire situé à côté de l'un des panneaux de bois. Une porte s'ouvre dans un léger ronronnement. Fabien tend la main pour en sortir une magnifique perruque rousse et bouclée. Il me la pose sur la tête, visiblement habitué à manier de tels objets, puis me tend une paire d'épaisses lunettes noires. J'ai du mal à me reconnaître dans le miroir qu'il me tend.

- Tu as vu ça, dit-il comme le ferait un enfant fier de son jouet et un peu timide, les mains enfoncées au fond des poches.

J'appuie sur un autre bouton, et le panneau qui se trouve devant moi, sur lequel se trouve des vêtements de femmes, pivote vers l'arrière pour être remplacé comme par magie par un deuxième panneau. Perruques et chapeaux, costumes et vestes, pantalons de travail robustes et gants épais, lunettes de sécurité et lunettes à monture métallique. Je laisse ma main courir sur chaque article.

- Je suis impressionnée, dis-je en chuchotant. Chaque tenue est à sa taille, probablement faite sur mesure. Il y a des uniformes de pompier et de policier, des uniformes de livreur et des tenues de concierge, et même un costume noir et un col blanc de prêtre. Une veste en tweed avec un pantalon kaki, des jeans délavés, des bottes et des t-shirts. Un autre panneau à tiroirs

révèle des dizaines et des dizaines de faux passeports. Je les examine l'un après l'autre, sentant ma mâchoire se décrocher. Dans chaque passeport, il y a une photo de Fabien, mais tous sont différents et aucun ne mentionne son vrai nom.

Mais qui est cet homme ?

Je devrais avoir peur. Je devrais lui demander de me ramener chez moi, que je ne veux pas être mêlée à tout ça. Mais ce n'est pas mon genre de fuir devant ce qui me fait peur. Non. Et d'ailleurs, je n'ai pas peur.

Je suis *fascinée*. Intriguée. Et pour être franche, un peu excitée.

- C'est incroyable, dis-je à mi-voix. Vous pouvez vous transformer en qui vous voulez.

Un autre bouton fait apparaître un panneau encombré de vêtements féminins, de perruques, de robes et de chaussures à talons.

- Qui a porté ça avant moi ? dis-je, sans prendre la peine de cacher ma jalousie.

- Tu es jalouse, Nicolette ?

Je ne mentirai pas.

- Bien sûr.

Un sourire vient illuminer son visage.

- Tu es jalouse de la femme qui a pu les porter avant toi ?

- Oui, dis-je en lui tournant le dos. Vous pensiez vraiment être le seul à l'être ?

Lentement, il me fait pivoter vers lui. Il écarte la mèche de cheveux retombée sur mes yeux et me saisit par le menton.

- Tu as le droit d'être jalouse. Et cela me plaît. Et pour répondre à ta question, c'est pour toi que j'ai acheté tout cela. Personne d'autre n'y a jamais touché. Seulement toi.

Pour moi ? Juste pour moi ?

Comment a-t-il fait pour se procurer tout cela aussi vite ? Cet homme doit avoir des relations dans toute l'Europe.

- C'est la chose la plus cool qu'on m'ait jamais offerte. Je peux faire un essai ? dis-je en le regardant avec curiosité.

- J'insiste pour que tu le fasses, dit-il d'une voix soudainement rauque.

- Que voulez-vous que je mette ? J'aime le feu qui s'allume dans son regard, et ma voix se fait plus basse. Vous savez, dis-je d'un ton aguichant. Pour la prochaine fois que vous me baiserez.

Je maintiens le bouton enfoncé, regardant les panneaux défiler devant moi, et je souris.

Il passe ses doigts dans mes cheveux et m'attire contre lui.

- Qui te dit que je t'autoriserai à t'habiller la prochaine fois que je te baise ?

Je me mords la lèvre, j'ai envie de rentrer dans son jeu. J'ai envie qu'il me domine, qu'il prenne possession de moi.

- Personne, monsieur.

Il retire ma main du panneau, m'immobilise le bras le long du corps et appuie sur le bouton. Les tenues défilent : robes et jeans, jupes et leggings, chaussures à talons et ballerines, perruques, bijoux...

- Déshabille-toi, me chuchote-t-il à l'oreille. Des bruits de pas résonnent dans le couloir, de l'autre côté de la porte puis s'éloignent. Ne t'inquiète pas, me dit-il, personne ne vient jamais ici. Obéis avant que je te punisse.

- Et si je vous disais que je voulais être punie ?

Ses sourcils se froncent et ses lèvres se serrent... Peut-être aurais-je dû m'abstenir de prononcer ces derniers mots.

Je sens mon pouls s'accélérer lorsqu'il recule de quelques pas, me saisit par le coude et me fait pivoter pour m'entraîner vers les étagères sur lesquelles les chaussures s'alignent.

- Fabien, dis-je dans un souffle. Qu'est-ce que vous...

Je retiens mon souffle en distinguant l'éclair argenté d'un couteau et lorsqu'il presse la lame sur mon cou, un sentiment de panique m'envahit. Qui est cet homme ? Me serais-je totalement trompée ? Je savais qu'il était dangereux, je savais même qu'il était capable de tuer, mais je pensais...

Le couteau tranche le tissu de ma robe aussi facilement que s'il traversait du beurre.

- Je t'achèterai tout ce que tu veux, murmure-t-il. Mais je t'ai dit de te déshabiller, et tu as décidé de me tester.

Mon soutien-gorge et ma culotte gisent au sol à côté de la robe, en lambeaux.

- Et maintenant, penche-toi par-dessus le meuble à chaussures. Et garde les mains en avant, je veux les voir.

J'obéis, oscillant entre la peur et l'excitation. Il ne va pas me tuer. Peut-être va-t-il... me prendre ici, dans ce placard ?

Je tourne la tête pour regarder derrière moi en entendant le cliquetis d'une ceinture que l'on défait. Il soutient mon regard tout en retirant sa ceinture d'un geste fluide, avant de la replier entre ses mains. Je m'attends à ce qu'il la laisse tomber à terre et déboutonne sa braguette, mais il semblerait qu'il ait une autre idée en tête.

- Tu vas encore discuter ? me lance-t-il.

Je secoue la tête en signe d'étonnement. D'un geste rapide, il fait claquer sa ceinture sur mes fesses. Je pousse un cri, choquée par son geste. Choquée de voir à quel point c'est douloureux. Et choquée de réaliser que j'en veux plus.

Ma bouche est sèche quand il s'approche de moi. D'une main, il me saisit par le coup, tandis que de l'autre, il m'assène un nouveau coup de ceinture.

- Dis-moi, Nicolette, cela te plait-il toujours autant d'être punie ? me demande-t-il tandis que le cuir de sa ceinture vient me cingler une nouvelle fois les fesses. Une onde de chaleur monte entre mes cuisses, me faisant littéralement palpiter, alors qu'il sillonne ma peau de coups secs, mais dont la douleur reste supportable.

- Je ne sais pas, dis-je avec sincérité, d'une voix étonnamment lointaine.

- Touche-toi, grogne-t-il. Touche-toi pendant que je te fouette et quand j'aurai fini, tu me diras si tu t'es décidée.

Je glisse une main entre mes jambes. Je meurs d'envie de me caresser, dans l'espoir de soulager ce feu qui brûle en moi, mais plus je me touche, plus je suis excitée.

J'ondule au rythme de sa ceinture, mes caresses suivant ses mouvements. J'ai l'impression que je pourrais jouir d'un instant à l'autre, l'orgasme est si près que j'ai du mal à respirer, mais à chaque fois qu'il me fouette, je m'éloigne un peu du bord du précipice dans lequel je m'apprête à sombrer, seulement pour ressentir un manque encore plus pressant qu'au coup précédent.

Je pousse un cri en sentant la première vague d'extase me traverser, vaguement consciente qu'il a laissé tomber la ceinture au sol et m'a saisie par les hanches. Je sens sa queue en érection derrière moi, ses doigts entre mes jambes, trouvant mon sexe alors que je continue à me caresser.

- Jouis avec moi, murmure-t-il. Je veux que tu jouisses en même temps que moi.

Quand sa queue me pénètre pour la première fois, c'est comme s'il m'avait coupée en deux. Je déploie tous les efforts possibles pour ne pas jouir. Cette sensation qu'il m'étire, me remplit, me *complète* et je gémis et ondule contre lui, impatiente de ressentir cet orgasme qui me libérera.

- Bonne fille, me murmure-t-il à l'oreille, malaxant mes fesses douloureuses et m'arrachant un cri. Et maintenant, qu'est-ce que tu penses ?

- *C'est parfait.*

Ses gémissements se mêlent aux miens. Je ne peux plus me retenir. Je sens son sperme chaud se déverser en moi, et des éclairs m'étourdissent les sens, des étoiles me brouillent la vue, et j'ondule sous lui dans une danse extatique.

Je suis dans un état de félicité si total que je ne peux plus respirer, et des spasmes de plénitude me parcourent le corps jusqu'à ce que je m'effondre

contre lui, à bout de forces.

Et à cet instant, je sais.

Peu importe les hommes que j'ai pu connaître avant lui.

Je sais que désormais, je ne pourrais plus jamais avoir de relations sexuelles avec un autre homme que lui.

OceanofPDF.com

ONZE

OceanofPDF.com

Fabien

NICOLETTE EST LA FEMME PARFAITE. Elle est absolument parfaite, *point final*. Je me fiche qu'elle ait l'air d'avoir été peinte par un maître. Elle est tellement plus que ça.

Je n'ai pas retenu mes coups et mes ardeurs, et pourtant elle a tout accepté, tout embrassé, comme si nous étions faits l'un pour l'autre.

Notre chambre n'est qu'à quelques pas du placard, mais elle est nue et les lambeaux de ses vêtements jonchent le sol.

- Si seulement j'avais quelque chose à me mettre, dit-elle en souriant. Il va falloir qu'on trouve quelque chose qui me ressemble.

Nous optons pour un peignoir et des chaussons.

- Nous revenons tout juste du sauna, lui dis-je.

- Est-ce que ça serait plausible ? demande-t-elle.

- Absolument.

Je trouve aussi un peignoir pour moi et nous descendons à la salle de gymnastique pour prendre une douche avant d'entrer dans le sauna. Puis nous passons à la salle de massage, et je dois dire que je prends un certain plaisir avec l'huile chaude.

- Votre mère et votre frère me plaisent beaucoup, me lance-t-elle. Mais votre grand-mère...

- Une vraie hyène.

- On peut dire ça, dit-elle avec une grimace. Pourquoi est-elle si acariâtre ?

- Elle était l'héritière du plus gros héritage que Paris ait jamais connu. Les exigences de ses parents à son égard étaient particulièrement élevées, et ils n'attendaient rien de moins d'elle que la perfection. Ce qui n'est pas une excuse, mais cela explique bien des choses. Et toi, parle-moi de tes grands-parents.

Je verse de l'huile chaude dans la paume de ma main et l'étale sur le bas de son dos. Elle soupire de contentement.

- La mère de ma mère était institutrice. Elle a enseigné jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans et a pris sa retraite à contrecœur. Mon grand-père était le directeur de l'école où elle enseignait, et il a pris sa retraite la même année. Ils occupaient une position particulière dans leur petite ville de province et étaient d'ardents défenseurs de l'école. Tous deux étaient des immigrants français.

- Ah. Est-ce pour cela que tu es venue ici ?

- Oui, en partie.

- Et ta sœur ?

Elle sourit. Je masse l'huile chaude sur ses épaules.

- Elle s'appelle Savannah. C'est probablement la personne la plus intelligente que je connaisse mais c'est un amour. Elle est capable de lire un livre par jour et passe son temps à écrire. Elle a commencé à lire à l'âge de quatre ans et depuis, elle n'a jamais arrêté.

- Elle voudrait être publiée ?

- Un jour, mais elle n'a que dix-neuf ans et dit qu'elle n'a pas encore le niveau. Honnêtement, je ne sais pas si elle aura un jour le sentiment d'être suffisamment talentueuse pour se lancer.

- Je comprends. Le doute est une chose pernicieuse.

Elle garde le silence quelques instants.

- C'est vrai, dit-elle. À mon tour, maintenant.

- Très bien. Je suppose qu'elle va me poser une question, mais au lieu de cela, elle se lève et réajuste son peignoir, descend de la table de massage et verse de l'huile chaude dans sa main.

- Allons. Allongez-vous, s'il vous plaît.

C'est une première. Je m'installe à plat ventre sur la table tandis qu'elle se place à côté de moi.

À la sensation de ses fines mains qui massent habilement l'huile sur mes épaules, je pousse un gémissement de plaisir.

- Bon sang, ça fait du bien.

- Mhm, dit-elle doucement. Ça me fait plaisir. Il était temps que quelqu'un prenne soin de vous.

Comment sait-elle que je laisse rarement les autres prendre des initiatives ? Toujours est-il qu'elle a compris que je ne laissais jamais personne prendre soin de moi.

Je m'abstiens de répondre.

- Je le vois aux rides d'inquiétude sur votre front, dit-elle d'une voix douce, effleurant mon front de ses lèvres. Je le vois à la tension dans vos épaules. À la tension dans votre dos.

Lentement, je sens le stress sortir de mon corps tandis qu'elle masse mes muscles noués.

- Tu as un véritable talent, dis-je à mi-voix, à moitié endormi. Où as-tu appris à faire ça ?

- Oh, c'est juste une compétence que j'ai acquise au fil de l'eau, je dirais. C'est le genre de choses qui va avec le métier de prostituée, si vous voyez ce que je veux dire.

Plus jamais elle ne touchera un autre homme.

- Ah, voilà. Vous voyez comment vos muscles se raidissent lorsque je fais ne serait-ce qu'une brève référence à un autre homme ?

- Vas-y, continue à me chercher, tu risques bien de me trouver.

C'est un vrai plaisir de l'entendre rire.

- Non, je pense que ça ira pour l'instant, mais merci, dit-elle.

Pendant de longues minutes, elle poursuit son massage en silence. Le bruit de l'eau qui coule me berce et m'endort presque.

- C'est un bruit de fond ?

J'ai toujours les yeux fermés.

- Oui. C'est agréable pendant les massages.

- Ah.

La sonnerie de mon téléphone se fait alors entendre, perçant le silence comme le cri d'une sirène, désagréable.

- Putain, dis-je dans un souffle. Poussant un soupir, je me redresse et renfile mon peignoir. Nous ferions mieux de remonter de toute façon, nous avons une journée chargée devant nous demain.

Je décroche.

- Il y a eu une arrestation à La Maison, me dit la voix de Thayer, me donnant tous les détails.

- Ça ne pouvait pas attendre demain matin ? lui dis-je. Je sais qu'il arrive parfois que certains de nos clients se fassent arrêter. Certains des hommes qui fréquentent notre établissement n'ont pas un comportement des plus exemplaires. Il s'agissait juste d'un client, dis-je en étouffant un bâillement.

- Ce n'était pas un client, Fabien.

À ces mots, je me sens parfaitement réveillé.

- Qui était-ce ?

- Une des nouvelles filles. Il semblerait qu'elle ait été suivie par un officier de police et qu'il lui ait tendu un piège. Il a réservé comme s'il était un simple client, et il l'a arrêtée.

La Maison elle-même est pourtant quasiment vierge de tous soupçons. En apparence, nous ne faisons que proposer des chambres d'hôtes. Mais si une de nos filles a été arrêtée...

- Je m'en occupe.

Je passe quelques coups de fil pour payer la caution et informer mon avocat des événements.

- Nous devons reprendre l'avion pour la Corse juste après le mariage, dis-je à Nicolette après lui avoir expliqué ce qui s'est passé. Elle ne connaît pas la fille mais visiblement, elle est inquiète.

- Il s'en est pris à l'employée, pas au client, dit-elle en secouant la tête. Incroyable, ajoute-t-elle, visiblement aussi furieuse que moi. Et nous devons attendre la fin du mariage pour partir ?

- Je suis désolé, mais nous n'avons pas le choix. Elle ne sait pas comment la loyauté fonctionne dans une famille comme la mienne. Mais je te promets que nous prendrons l'avion dès que ce sera fini. Nous partirons dès que possible.

Nous regagnons la chambre en peignoir. La voix de mon frère me parvient depuis l'extérieur, mêlée à celle de mes cousins, visiblement tous occupés à discuter entre eux.

Je n'ai aucune envie que quelqu'un d'autre que moi voit Nicolette en peignoir.

- Est-ce qu'elle va bien ? demande Nicolette en revenant dans la chambre après avoir pris une douche.

- Elle est sur le chemin du retour. J'ai dû demander à ce qu'on me fasse une faveur, dis-je en secouant la tête, mais je n'aime pas être obligé d'en venir à ça.

- Vous pensez que quelqu'un veut vous mettre en garde ?

- Peut-être bien, dis-je en l'attirant contre moi. Mais ne t'inquiète pas de ça maintenant. Tu ne retourneras pas travailler là-bas, pas si je peux te l'éviter, dis-je en déposant un baiser sur sa joue. Il est temps de nous mettre au lit, dis-je en lui retirant son peignoir pour le poser sur une chaise près de mon bureau. Tu n'en auras pas besoin ce soir.

Je la regarde grimper dans le lit. Ses yeux ont déjà commencé à se fermer.

- Merci, murmure-t-elle.

- Pour quoi ? dis-je, sincèrement curieux. Je m'installe dans le lit à côté d'elle et passe un bras autour de sa taille.

Se corps vient se mouler contre le mien, comme si sculpté sur mesure, un corps doux comme la soie, ses cheveux encore humides étalés sur l'oreiller.

- Pour avoir autant à cœur le bien-être de ceux qui travaillent pour vous au point d'y retourner. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que sa gratitude en dit plus sur elle que sur moi.

- Je prends soin de ceux qui comptent pour moi, lui dis-je en enroulant la couverture autour d'elle.

Et quand je dépose un baiser sur son épaule nue, je réalise qu'elle a déjà sombré dans le sommeil.

OceanofPDF.com

DOUZE

OceanofPDF.com

Nicolette

JE RÊVE que je suis dans un grand hôtel avec Fabien, mais des sirènes retentissent en arrière-plan. Je sais que quelqu'un est à ma recherche. J'essaie de le réveiller pour le lui dire, mais il dort à poings fermés et je ne parviens pas à le réveiller.

- Fabien, lui dis-je en le secouant plus fort. Ils nous ont trouvés. Ils savent qu'on l'a. Réveille-toi !

Les sirènes se rapprochent et des gyrophares encerclent le bâtiment. Je sais avant même qu'elles n'arrivent que mon nom et mon visage feront la une de tous les journaux américains. Que va penser Savannah ?

Puis je rêve que je suis en train de dormir et que c'est maintenant au tour de Fabien d'essayer de me réveiller. C'est en revenant lentement à moi que je réalise qu'il ne s'agissait pas simplement d'un rêve. J'ouvre un œil et vois Fabien allongé à côté de moi, qui jure en regardant son téléphone.

- ... vais leur botter le cul, murmure-t-il dans son souffle.

- Qui ? dis-je, encore à moitié endormie.

- Mon frère, mon cousin, qui sait. C'est l'un d'entre eux qui a fait ça, je le sais.

- Fait quoi ?

J'essaie d'effacer la toile de mes rêves. Déjà ils s'estompent.

- Quelqu'un s'est amusé à faire sonner mon téléphone toutes les deux minutes depuis six heures en réglant une alarme.

Je réprime un rire en me cachant la tête dans l'oreiller.

- Tu trouves ça drôle ? me lance-t-il, mais dans la pénombre de la pièce, impossible de distinguer s'il est furieux ou s'il sourit.

- *Hilarant.*

- Vraiment ?

Cette fois, son ton s'est fait menaçant. Oh oh.

Avant même de comprendre ce qui m'arrive, il m'a retourné sur le dos et me chatouille. Impossible de le repousser, alors je lance des coups de pied et je crie pour qu'il me lâche, et voyant mes contre-attaques rester sans effet, je le saisis par le coup et le lèche.

Cette fois, ça marche et il me lâche, portant une main à son cou.

- Je rêve ou tu viens de me lécher ?

- J'ai même pensé à vous mordre, mais je me suis dit que ça risquait de mal finir pour moi.

- Pfff, souffle-t-il, mais cette fois, je vois son petit sourire narquois. Tu as eu raison. Et maintenant, fais semblant de continuer à dormir, cette alarme stupide a complètement ruiné la surprise que je t'avais préparée.

- Ooh, vous m'aviez préparé une surprise ?

J'ai déjà fermé les yeux et je fais semblant de ronfler.

Et à cet instant précis, je décide de ne plus me soucier que cet homme soit effrayant ou dangereux, ou je ne sais quoi d'autre, je n'aurais jamais pris autant de plaisir à gagner ces deux millions.

Je reste ainsi allongée pendant plusieurs minutes.

- Fabien, finis-je par murmurer dans mon oreiller. Il faut... il faut que j'aille aux toilettes.

- Vas-y, et reviens dès que tu as fini et rallonge-toi.

- Compris.

Je sors du lit et je m'étonne des sensations étranges que je ressens dans mon corps. Je devrais avoir mal aux fesses à cause de ses coups de ceinture, mais il semblerait que l'huile chaude ait fait des merveilles. Je ne ressens aucune douleur et je suis parfaitement reposée. Un léger parfum d'huile plane toujours dans l'air.

Je pousse la porte de la salle de bain et m'arrête, stupéfaite.

Je cligne des yeux.

La salle de bain s'est totalement transformée. Des bougies blanches scintillent sur le rebord de la fenêtre, posées sur un plateau en argent brillant. Des enceintes que je ne parviens pas à repérer diffusent de la musique classique à faible volume. Sur une table massive à côté de l'immense cabine de douche se trouve une pile de serviettes d'un blanc éclatant et moelleuses à souhait. Je me retourne lentement et le regarde avec étonnement. Le téléphone à l'oreille, il me fait un clin d'œil. Je sens mon cœur se gonfler de bonheur. Je lui souffle un baiser et me retourne vers la salle de bains.

C'est alors que je réalise ce qui se passe. Il a décidé d'exaucer mon vœu, *la journée dont j'ai toujours rêvé.*

En France, il est rare que les mariages débutent avant seize heures. Si son frère a réglé son premier réveil sur six heures, cela veut dire que nous avons presque une journée entière devant nous.

J'essaie de me remémorer ce que je lui avais dit.

... et puis un bon café bien fort. Ensuite, je prendrais une longue douche, dans une de ces immenses salles de bains de luxe avec de jolies bougies blanches allumées, des savons et des lotions parfumés, des serviettes moelleuses et peut-être une musique douce. Une salle de bains étincelante, impeccable et spacieuse...

Ah, les voilà. Sur l'étagère du bas, sous les serviettes, je trouve un panier argenté rempli de bouteilles ambrées et de savons parfumés, à côté de gants de toilette aussi délicats et moelleux que des nuages.

Première étape. Une longue douche bien chaude.

Je me suis déjà lavé les cheveux hier et je n'ai clairement pas besoin de les laver à nouveau ce matin, mais je ne peux résister à la tentation de m'envelopper d'une douce vapeur et de volutes de savon parfumées à la rose. Mais il m'a dit de revenir me coucher, et quand cela me revient à l'esprit, je sors de la douche, m'enduit le corps de lotion et me précipite vers le lit pour me blottir à nouveau sous les couvertures.

Je ne me souviens pas de la dernière fois où je me suis sentie aussi choyée. Je ne suis même pas certaine de m'être *jamais* sentie aussi choyée.

Dans un sens, j'ai l'impression de ne pas mériter un tel traitement. Je n'ai pas dû travailler pour le mériter. Et puis je pense à ma sœur, là-bas, aux États-Unis, et même si je m'assure qu'elle a toujours suffisamment pour vivre, elle ne connaît pas un tel luxe.

Cela viendra, me dis-je, cela viendra, et je m'en fais la promesse.

Fabien est toujours au téléphone. Je me suis presque assoupie et me laisse porter par des rêves éveillés dans le confort du lit. Je tends la main vers mon téléphone mais réalise que j'ai oublié de le charger la nuit dernière. C'est alors que je vois qu'il a été posé sur un chargeur sans fil, à côté de moi.

Je fais un signe à Fabien, pointant le téléphone du doigt. Il acquiesce.

Il s'est souvenu de charger mon téléphone ?

Il est incroyable.

Quand quelque chose semble trop beau...

On frappe à la porte et je regarde Fabien. Il pointe un doigt dans ma direction, le téléphone toujours à l'oreille.

- Ne bouge pas.

S'il a prévu de faire monter le petit-déjeuner pour que je puisse le prendre au lit, rien ne pourra me déloger d'ici.

Je hoche la tête et m'assied, couvrant mes genoux de la couette. Mes soupçons sont confirmés par une délicieuse et alléchante odeur de café et de viennoiseries. Mon estomac me fait presque mal tant j'ai faim.

- Mon Dieu, je suis affamée, dis-je à mi-voix lorsqu'il s'approche de moi en tenant un grand plateau en argent.

- Tant mieux, tu vas avoir besoin de prendre un bon petit-déjeuner pour la journée que je t'ai prévue.

Je le regarde me servir un café et me le tendre avant de poser un plateau de lit en bois sur mes genoux.

- J'aurais presque pu croire que vous me bichonniez pour pouvoir me mettre au lit, dis-je avant de croquer dans un gros croissant, mais c'est déjà fait.

- Chhhut, dit-il, c'est ma mère !

Je manque de m'étouffer sur mon croissant mais en le voyant étouffer un rire, je comprends qu'il plaisante.

Je l'observe tout en mangeant mon petit-déjeuner et je tente de m'imaginer ce que nous allons faire ensuite. J'aperçois de grands sacs en papier blanc remplis de boîtes près de la porte et je plisse les yeux pour lire les noms inscrits dessus. *Rouge. Miaou. Chloé.*

Quand a-t-il pu avoir le temps de m'acheter des vêtements ?

J'enfilerais des vêtements parfaitement ajustés mais confortables...

Enfin, il finit par raccrocher et pousse un soupire.

- Qui était-ce ? dis-je, la bouche pleine.

- Je n'ai rien compris, me dit-il, peut-être que tu devrais avaler ce que tu as dans la bouche avant de parler ?

- J'avale toujours, dis-je en tirant la langue.

- Tu as déjà envie de te prendre une autre fessée ?

- Fabien... Décidément, cet homme sait exactement comment me faire rougir. Je voulais simplement savoir avec qui vous parliez, dis-je. Ai-je le droit de vous le demander, ou cette information est-elle classée secret-défense ?

- C'était simplement Thayer. Il sait que je dois rentrer en Corse, alors il essaie de régler le plus de choses possibles tant que je suis à Paris.

- Ah. Eh bien, je ne peux pas le blâmer. Et merci d'avoir mis mon téléphone à charger.

Il se penche vers moi et dépose un baiser sur ma joue.

- Avec plaisir.

D'autres filles diraient peut-être que Fabien est... disons, parfait. Je me demande si c'est d'avoir grandi dans la pauvreté qui me pousse à le soupçonner de cacher quelque chose, à ne pas lui faire totalement confiance. Mais à l'instant, non seulement j'ai l'impression de pouvoir lui faire confiance, mais aussi de pouvoir m'habituer à être traitée de la sorte. Je sais cependant que c'est une chose que je ne prendrais jamais pour acquise.

- Qu'est-ce qui te tracasse ? me demande-t-il.

Impossible de le lui dire. Il risque de penser que je suis folle ou que j'essaie de le manipuler.

Voyant que je ne réponds pas tout de suite, il pianote des doigts sur son genou.

- Quelque chose ne va pas ?

Je décide alors de ne rien lui cacher. Si cet homme peut me dire qu'il est le chef d'une putain de *pègre*, je peux bien lui dire ce qui me trotte dans la tête.

- Je me disais juste qu'une femme qui jouit d'un tel traitement pourrait bien être... la femme la plus chanceuse du monde. Fabien reste immobile, et l'espace d'un instant, je sens le doute ressurgir, mais je poursuis. C'est juste que... d'habitude, les hommes n'ont pas ce genre d'attentions, dis-je... le petit-déjeuner au lit, ce genre de choses. Se souvenir de tous les détails de ce qu'une femme rêverait de faire dans une journée et exaucer ses vœux. Et ces vêtements qui sont dans ces sacs, est-ce que c'est aussi pour moi ?

- Bien sûr.

- Je... eh bien, vous me payez deux millions de dollars. Vous pourriez vous contenter de quitter la pièce et ne revenir me chercher que quand vous avez besoin de moi, mais vous n'en faites rien.

Vous... vous me massez le dos, vous m'achetez de magnifiques cadeaux, vous êtes délicat, comme quand vous déposez des baisers sur mon front.

Il se penche vers moi en souriant à moitié et m'embrasse sur le front.

- Et ?

- Alors... je me disais que ce serait formidable que ce ne soit pas juste pour un week-end. En voyant ses sourcils se froncer, je panique et c'est un flot de paroles qui me sort de la bouche. N'allez pas imaginer une seule minute que je ne vous suis pas reconnaissante et que j'essaie de vous convaincre de changer quoi que ce soit, dis-je, ce n'est pas mon intention, je vous le promets.

- Je le sais très bien. Tu n'es pas ce genre de femme.

- Je me disais simplement... je me disais que si une femme était aussi bien traitée par un homme, elle pourrait avoir envie de le traiter de la même manière. Elle pourrait en avoir très envie.

- Je vois.

J'avale une bouchée d'œufs brouillés et prends une nouvelle gorgée de café.

- Enfin voilà, je suis contente de vous en avoir parlé.

Il sourit, mais cette fois, son sourire a quelque chose de triste. J'ai l'impression de n'avoir découvert qu'une très petite facette de cet homme. Que nous avons besoin de plus de temps pour mieux nous comprendre. Je me demande s'il pourrait dire quoi que ce soit qui m'inciterait à partir.

Suis-je à ce point en manque d'affection ? Suis-je à ce point imbue de moi-même que je pense pouvoir changer un homme simplement en pardonnant la noirceur qui se cache sous la surface ?

Mais non, je sais bien que ce n'est pas le cas. Je sais que l'humain est une créature complexe. Nous avons tous tendance à juger les autres trop hâtivement, sans vraiment savoir pourquoi ils se comportent comme ils le font, sans comprendre leurs motivations. Si vous m'aviez demandé il y a dix ans où je serais aujourd'hui, jamais je n'aurais répondu que je me serais lancée dans la prostitution pour assurer financièrement l'avenir de ma sœur.

Si vous m'aviez demandé il y a un mois où je serais aujourd'hui, jamais je n'aurais imaginé que je serais dans le lit de Fabien, dans une maison de maître à Paris, sur le point de gagner deux millions de dollars.

La vie est ainsi faite.

- Tu ferais mieux de finir ton petit-déjeuner. Tu as des... qu'est-ce que tu avais dit déjà ? *des vêtements parfaitement ajustés mais confortables* à enfiler avant que je t'emmène en ville.

- Vous avez une excellente mémoire ?

- Quelque chose comme ça, acquiesce-t-il. J'ai la mémoire des détails.

- Ah. J'imagine que cela concorde parfaitement avec le genre de métier qu'exercerait un homme possédant un de ces placards plein de déguisements ?

- Tout à fait.

- Je dois dire que c'est un petit boulot... intéressant pour un homme de votre stature, non ? Qu'est-ce que vos frères en pensent ? Et votre mère ?

- Qu'est-ce qu'ils pensent de quoi ?

Il a enfilé un pantalon décontracté et un tee-shirt qui lui va si bien que je meurs d'envie de laisser mes mains courir le long de ses bras et de son torse sculptural.

Jusqu'à présent, il ne m'a pas menti, je ne lui mentirai donc pas non plus.

- Que vous soyez un arnaqueur.

- Ouch. Dit comme ça, ça a vraiment l'air affreux.

- Je crois que vous oubliez quel métier j'exerce.

- Un point partout. Et pour répondre à ta question, il n'y a que mes frères qui soient au courant, car il m'est déjà arrivé de devoir utiliser mes compétences. Mais ma mère n'en a aucune idée, et elle préfère de loin ne pas être impliquée dans nos activités, quelles qu'elles soient.

- Je comprends. Je ne suis pas certaine de vouloir connaître les activités de mes fils s'ils étaient dans la mafia.

Il pousse un grognement.

- Au fait, je me souviens vous avoir dit dans l'avion qu'une journée idéale impliquerait de faire du shopping. Mais puisque nous sommes à Paris... je me disais que j'aimerais apporter une petite modification au programme. Est-ce qu'il nous reste suffisamment de temps avant le mariage ?

- Oui, dit-il en lançant un coup d'œil à son téléphone.

- Parfait, alors au lieu de faire du shopping, ce que je pourrais littéralement faire *n'importe quand*, et je ne m'en priverai pas une fois que j'aurai gagné deux millions de dollars, je me disais que j'aimerais bien tester ces déguisements. Un... un entraînement en quelques sortes.

Et quand il tourne la tête vers moi, le feu que je vois brûler dans ses yeux attise ma curiosité.

- C'est probablement la chose la plus sexy que tu m'aies jamais dite.

À ces mots, un frisson de plaisir me parcourt le corps.

- Vraiment ? Et pourtant, ça a l'air beaucoup moins sexy que bien des choses que j'ai pu vous dire.

Quelques secondes plus tard, nous avons délaissé le petit-déjeuner, Fabien ayant entrepris de me montrer à quel point ma proposition l'avait ému.

- Je pensais... dis-je, haletante et le corps recouvert de sueur, dans un état de béatitude tel que je voudrais me glisser à nouveau sous la couette pour me rendormir, qu'il fallait qu'on y aille.

- On y va, me murmure-t-il à l'oreille. Pourquoi n'es-tu pas encore habillée, d'ailleurs ?

- Alors, quel est le plan ? dis-je en souriant.

OceanofPDF.com

TREIZE

OceanofPDF.com

Nicolette

NOUS NOUS PRÉPARONS en un temps record. Mon téléphone, un vieux modèle que j'ai hérité de Gwen quand elle en a changé, se recharge très vite, je le repose donc sur son chargeur pendant que je me change.

Fabien, *bien sûr*, décide que non seulement nous avons assez de temps pour nous préparer, mais que nous avons aussi assez de temps pour me demander de me tenir aux montants du lit pendant qu'il me baise, fort et sans merci, mais avec une telle perfection que je n'ai pas un, mais *trois* orgasmes d'affilé. Je jure que j'arriverai enrouée au mariage.

Je m'effondre sur le lit, haletante.

- Je vais avoir besoin de prendre une autre douche si vous continuez comme ça, dis-je entre deux respirations.

- Hmm, une douche, dit-il, comme s'il envisageait que nous remettions ça dans la cabine.

- Fabien, nous n'avons plus le temps ! Votre mère va vous tuer.

Il me saisit les hanches des deux mains.

- Et qui décide si on a le temps ou non ?

Je suis choquée de sentir une nouvelle vague d'excitation monter en moi.

- Vous, bien sûr, dis-je en secouant la tête.

Il m'assène une forte claque sur les fesses, laissant une marque rouge.

- Essaie encore.

- Vous, *monsieur*, dis-je dans un ronronnement.

- Et qui t'a achetée pour le week-end ? dit-il en me mordant l'épaule et en effleurant ma peau de ses dents.

- Vous, monsieur.

- Bonne fille. Maintenant va te préparer comme je te l'ai demandé.

- Mais je ne peux rien faire tant que vous pesez sur moi de tout votre poids de gorille.

- De *gorille* ? Tu me traites de gorille ?

- Euh, non... Enfin, dis-je, j'ai quand même un instinct de survie.

Il finit tout de même par me libérer. Je me précipite vers la salle de bain et me débarbouille rapidement. Un coup de gant de toilette, un peu de nettoyant pour le visage, un peu de déodorant, et un shampoing sec.

J'enfile une robe absolument magnifique qu'il a commandée pour moi. Assise sur le rebord du lit, j'enfile des chaussures et pousse un soupir.

- Vous avez d'excellents goûts vestimentaires.

- Ravi de savoir que tu approuves.

Je voudrais que le temps que nous avons à passer ensemble ne soit pas aussi limité. Je pourrais m'asseoir et le *regarder* attacher ses boutons de manchette, nouer sa cravate...

- J'aurais aimé que nous ayons plus de temps ensemble, dit Fabien.

Je ne veux pas lui dire que j'étais en train de penser la même chose. J'aurais l'impression de mendier.

- Ah oui ? Eh bien, nous pourrions nous faire arrêter durant le carnaval et passer quelques années ensemble en prison.

Il rit.

- Comme si partager une cellule de prison avec toi serait une punition.

Je soupire.

- Je suis du même avis, dis-je en poussant un soupir.

Je me poste devant le miroir en pied et ôte quelques poussières imaginaires. Ce geste n'efface pas mes doutes comme j'aurais aimé qu'il le fasse, comme si je pouvais les faire disparaître.

Il se place derrière moi et me prend par la taille avec ses grandes mains puissantes. Maintenant que j'ai retiré mes talons de quinze centimètres, il fait une tête de plus que moi et doit se pencher pour déposer un baiser sur le sommet de ma tête.

Fabien m'a démontré à quel point il était doué pour se déguiser et jouer la comédie. Il sait exactement quoi faire et quoi dire.

Alors comment savoir si ce qu'il me dit ou me fait est sincère ?

Mais je ne peux pas me permettre de laisser le doute s'instaurer maintenant. Il me paie grassement pour passer le week-end avec lui et accomplir la mission qu'il m'a confiée. Nous allons récupérer le talisman et cela fera la une de tous les journaux, nous nous en sortirons sans nous faire prendre, et puis nous reprendrons le cours de nos vies.

- Tu es magnifique. Même la mariée sera jalouse.

Je lui rends son regard à travers le reflet du miroir.

- Merci.

- De rien. Et maintenant, passons une dernière fois en revue les détails de notre plan.

- Pour commencer, vous réussissez à soudoyer votre cousin ou à le contraindre de collaborer, dis-je. Il nous dit ce qu'il sait, nous indique les entrées et les sorties, les codes d'accès et toutes autres informations qu'il peut nous communiquer. Vous récupérez la réplique du talisman, poursuais-je en reprenant mon souffle. Ce soir, nous déciderons des déguisements que nous utiliserons et nous répèterons. Une fois que nous serons de retour en Corse et aurons réussi à remplacer le vrai talisman par sa réplique à l'Underground, nous ramènerons le talisman à votre homme de main et l'enverrons directement ici.

- Tu sais que tu es sacrément douée ?

Je hausse les épaules, mais je dois bien admettre que je ne suis absolument pas *insensible* à ses compliments.

- Attendons de voir la suite.

Il aurait pu s'acheter les services de n'importe qui d'autre pour accomplir cette mission vu la somme qu'il me propose. Alors pourquoi est-ce moi qu'il a choisie ?

Parce que tu es facile à baiser.

- Nicolette ?

- Oui ?

J'ai l'impression de lire un soupçon d'inquiétude dans ses yeux, ou du moins je le pense. Serait-il vraiment possible qu'il se soucie d'une fille telle que moi ? Ou s'inquiète-t-il que je puisse tout faire capoter ?

Il soutient mon regard dans le miroir pendant de longues secondes avant de secouer la tête.

- Rien. Et je soupire alors qu'il dépose un dernier baiser sur ma tempe. Finissons-en avec ce mariage, dit-il.

J'aime les mariages. Mieux que ça encore, j'*adore* ça. Quelque chose dans la promesse d'un amour éternel et la célébration d'un sentiment aussi pur me remplit de joie. Et si les mariages à l'américaine peuvent varier, allant du plus original au plus traditionnel, les mariages français sont totalement différents.

Le magnifique cortège et la cérémonie, la réception, avec ses plats décadents et son traditionnel croquembouche au lieu du gâteau dont j'ai l'habitude, le bal et la fête qui s'étire jusque tard dans la nuit.

Une fois, alors que j'étais toujours à l'université, j'ai assisté à un mariage où le marié a ouvert une bouteille de champagne en la sabrant, ce qui ici n'a rien d'inhabituel. Parfois, les couples montent même une pyramide de verres qu'ils remplissent d'une cascade de champagne. Des jeunes filles, qui me rappellent les *flower girls* américaines, accueilleront la mariée en lançant des pétales de rose, et le couple viendra s'asseoir sur des chaises en velours pour échanger leurs vœux, tels un roi et une reine. La fête se poursuivra bien après minuit et nous rentrerons chez nous avec les traditionnels petits sacs de *dragées*, ces amandes enrobées de sucre.

- Tu as les joues toutes roses, dit-il. Tu es si excitée que ça ?

- À vrai dire, oui.

Ce n'est pas seulement le mariage qui m'excite. C'est le fait d'assister au mariage à son bras. De le voir m'accorder encore plus d'attention, comme seul lui peut le faire, me donnant l'impression d'être si spéciale, si importante et si digne. Et j'ai presque le sentiment que cela a encore plus de valeur à mes yeux que l'argent que je vais gagner.

J'assiste à la cérémonie dans une sorte d'état second, l'esprit préoccupé par la mission que nous devons accomplir. Et quand vient l'échange des vœux, mon esprit est à des millions de kilomètres d'ici. Thayer me regarde en biais, l'air froid. Fabien discute à voix basse avec son cousin Chance, mais ce n'est qu'une fois de retour chez lui, où nous pouvons parler plus librement, que le véritable travail commence.

Main dans la main, nous entrons dans la maison où la réception se tiendra. Le personnel recruté pour l'occasion déambule en uniformes noirs et blancs, visiblement affairés et d'une politesse exemplaire, et s'occupe de chaque invité qui arrive. Quelqu'un prend les manteaux et les imperméables tandis qu'un autre se charge des parapluies et des chapeaux. La pluie n'a pas cessé un seul instant.

- Il paraît que les mariages pluvieux sont des mariages heureux, dis-je à Fabien alors que nous entrons dans la salle de bal.

- La chance est un espoir bien enfantin, dit-il. On devient ce qu'on a décidé de devenir, ou on ne le devient pas, poursuit-il en haussant les épaules. Soit le couple grandit, soit le mari et la femme se séparent. Peu importe qu'il pleuve ou non le jour du mariage.

Je ne réponds pas, mais réfléchis à ses dernières paroles en parcourant la pièce des yeux à la recherche de son cousin.

- Si un homme et une femme se sont engagés l'un envers l'autre, il n'y a aucune raison pour que la relation ne fonctionne pas, poursuit-il. On ne cesse pas simplement d'aimer quelqu'un.

- Vous le pensez vraiment ? Mes parents sont restés mariés et ne se sont jamais quittés, mais je ne sais pas dans quelle mesure ils étaient amoureux l'un de l'autre. Ils semblaient mener des vies si différentes, sous le même

toit, seulement unis par l'objectif commun d'élever leurs enfants ensemble. Difficile de faire plus différents que ces deux-là.

- Je ne sais pas. Je pense que tomber amoureux est davantage lié à une série de choix qu'à un sentiment qui s'estompe.

- Intéressant.

- Tu ne penses pas ?

Il a raison, mais je ne suis pas certaine de vouloir rentrer dans ce débat avec lui.

Je sens mon cœur battre un peu plus vite. Il a visiblement un avis bien tranché sur la question, un avis que je trouve excitant et qui me donne de l'espoir.

- Je crois simplement que... Mais comment faire pour exprimer par des mots ce que je pense ?

Pourquoi irait-il chercher une femme dans un bordel s'il nourrit de tels sentiments à l'égard de l'amour et du mariage ? Est-ce parce qu'il sait que les chances de trouver l'amour dans un tel endroit sont si minces que cela lui permet de prendre moins de risques ? Parce qu'il sait qu'il peut aisément y trouver une femme telle que moi, l'utiliser aux fins qu'il désire, puis s'en débarrasser une fois qu'il en a fini ?

Il attend que je lui réponde, et je ne sais pas quoi lui dire.

- Mademoiselle ? me demande un serveur sur ma gauche. Je me retourne pour découvrir un plateau rempli de flûtes à champagne.

Je tends la main pour me servir lorsque le téléphone de Fabien sonne.

- Allo ?

Je vois sa main se serrer pour former un poing tandis qu'il écoute son interlocuteur parler, et sens son corps se tendre à côté de moi.

- Qu'y a-t-il ? dis-je à mi-voix

- C'est Cosette, murmure-t-il pour toute réponse.

Non. Je sens mon cœur s'emballer. Je plonge la main dans mon sac pour en tirer mon téléphone et consulter mes messages quand je réalise avec un sentiment de malaise que je l'ai laissé à charger dans la chambre.

Je mime un téléphone avec ma main et désigne la porte. Fabien regarde vers la porte où les mariés sont en train de faire leur arrivée. Le son des acclamations les précède. La maison se remplit rapidement et déborde maintenant d'invités entre lesquels circulent les serveurs en livrée. Les riches arômes du café, des pâtisseries et de la traditionnelle *soupe à l'oignon*, souvent servie lors des mariages français, imprègnent l'air.

- Nicolette, dit une voix de femme derrière moi. C'est Avril, vêtue d'une élégante robe gris clair qui balaie presque le sol. Ces perles sont *exquises*. Puis-je ?

- Merci pour le compliment, dis-je, elles sont effectivement superbes, dis-je alors qu'elle tend la main vers le collier pour le toucher.

Thayer regarde dans notre direction d'un air sévère et plisse les yeux.

Oh oh.

- C'est un cadeau de votre fils, dis-je en évitant le regard de Thayer. Il a d'excellents goûts, n'est-ce pas ?

- Seulement pour *certaines* choses, dit une nouvelle voix.

La grand-mère de Fabien se tient derrière sa mère. Son insinuation me fait l'effet d'une piqure, et je retiens une riposte cinglante.

Avril rougit et me regarde d'un sourire penaud.

- En *toutes* choses, me murmure-t-elle.

Fabien est toujours en ligne et n'assiste pas à l'échange. L'atmosphère ici est soudainement devenue pesante, et je dois vraiment aller chercher mon téléphone. S'il est arrivé quoi que ce soit à mon amie...

- Merci. Il faut que je m'éclipse, mais je serais de retour dans un instant.

J'attire l'attention de Fabien en lui indiquant la porte de sortie, et prononce silencieusement le mot téléphone.

Il acquiesce et me suit.

- Tout va bien, dis-je à mi-voix, mais si j'en juge par son regard perçant, j'en déduis que ce n'est certainement pas la bonne réponse, et il continue de marcher à mes côtés. Il parle dans un français rapide, à voix si basse que j'ai du mal à comprendre ce qu'il dit, mais je parviens à saisir les mots *caution, sécurité et fermer seulement pour cette nuit.*

J'ai l'estomac noué. D'abord, l'attaque contre moi. Maintenant, des femmes sont arrêtées et inculpées. Que va-t-il se passer ensuite ? Serait-ce une attaque délibérée, comme pour l'avion ?

Fabien raccroche alors que nous pénétrons dans le couloir et pousse un juron.

- Comment va-t-elle ?

- Je ne sais pas. J'ai parlé à Gwen, elle a l'air de dire que Cosette va bien, mais bien entendu, les autres filles sont dans tous leurs états. Nous avons renforcé la sécurité pour qu'il n'y ait pas d'autres agressions, mais je doute que ces arrestations soient le fruit du hasard.

Je me demande comment il peut le savoir, quelles preuves il a. Et ce qu'il va faire à ce sujet. Je ne cherche pas à obtenir de réponses, pas encore, car le couloir est bondé, et puis s'il veut me dire quelque chose, il le fera.

Nous tournons à l'angle pour rejoindre sa chambre quand quelqu'un l'appelle.

- Fabien ! Chance et son frère Milo se tiennent devant l'entrée de la maison.

Il lève une main pour les saluer mais son téléphone sonne à nouveau.

- *Mon Dieu*, grogne-t-il. Il faut que je prenne cet appel.

- Bien sûr.

Il se réfugie dans le renfoncement d'une porte voisine pour avoir un peu d'intimité tandis que Chance et Milo se dirigent vers nous.

- Chance, donnez-nous une minute, voulez-vous ?

- Vous pensez vraiment que je vais manquer l'open bar ? dit-il en me faisant un clin d'œil. Ce type est des plus bizarres, mais je ne veux pas qu'il parte et me laisse seule avec Milo.

J'ai besoin que Milo nous donne les informations dont nous avons besoin pourtant. Nous allons devoir repartir pour la Corse et Fabien est occupé, je n'ai donc pas d'autre choix que de m'en charger.

- J'ai réfléchi, dit Milo en s'approchant de moi.

- Vraiment ? Je suis ravie de l'apprendre.

Je sais qu'il faut que j'obtienne ces renseignements, et je sais que je retiendrai son attention un peu plus longtemps en jouant un peu la provocation.

- Très drôle, Nicolette. Il regarde par-dessus son épaule, clairement pas très doué pour cacher le fait qu'il ne veut pas se faire attraper par Fabien. Je n'ai pourtant pas besoin qu'il vienne à ma rescousse. Si je dois dérober un talisman d'une telle valeur, je peux aussi m'occuper de son cousin pervers. Mon frère m'a dit qu'il vous avait vus en Corse, me dit-il.

- Vraiment ? Comme c'est intéressant. Mais sommes-nous ici pour parler de votre frère ?

- Vous êtes hilarante, répond-il visiblement à court de patience. Mais à la façon dont il continue de jeter des coups d'œil inquiets autour de nous, j'imagine qu'il craint vraiment que Fabien ne l'attrape. Mon frère affirme qu'il sait d'où vous venez, ajoute-t-il.

- Et ?

Je ne prends même pas la peine de détourner le regard, ni de cligner des yeux.

Je n'ai aucune raison d'avoir honte.

Si Fabien peut passer outre, alors moi aussi.

- Et, poursuit Milo, rougissant, je veux juste que vous restiez sur vos gardes.

Ah. Bien évidemment, comment n'y ai-je pas pensé plus tôt. Quel crétin.

- Je vous remercie de vous soucier de moi, lui dis-je en souriant. Et dites-moi, avez-vous réfléchi à la proposition de Fabien ?

Il pousse un soupir.

- Vous refusez toujours de faire partie du marché ?

Des bruits de pas se rapprochent et Milo sursaute presque.

- Qu'en pensez-vous ? dis-je à mi-voix en me penchant vers lui et en lui faisant un clin d'œil aguicheur.

Fabien va me tuer quand il découvrira que je suis rentrée dans son jeu, mais je ne lui ai rien confirmé. Je ne fais que le titiller.

Se rapprochant de moi, il tend la main dans ma direction.

Je fais un pas en arrière en entendant Fabien arriver. Il regarde son cousin d'un air condescendant.

- Ne t'avise plus de te tenir aussi prêt d'elle. Recule, putain.

Milo recule, les mains en l'air.

- D'accord, d'accord, relax, mec.

Fabien grogne.

Au rythme où vont les choses, nous n'allons nulle part. Nous avons besoin de Milo, et nous avons besoin des informations dont il dispose. Inutile de le pousser à bout ou de le mener en bateau.

- J'ai réfléchi à ta proposition, dit Milo à voix basse, toujours en regardant autour de lui. Je suis convaincu que si vous voulez ce talisman, cela entrera dans l'histoire comme l'un des plus grands casses que la Corse ait jamais connus.

En parfait homme des cavernes, Fabien pousse un nouveau grognement.

- C'est pourquoi j'ai décidé de t'aider, et j'accepte de revenir sur mes conditions. Je ne toucherai pas à Nicolette. J'ai bien compris qu'elle était à toi.

- C'est très généreux de ta part, répond Fabien. Qu'est-ce que tu veux en échange ?

Milo regarde autour de lui.

- Je veux une promotion, et je veux l'argent aussi.

Un muscle se contracte dans la mâchoire de Fabien.

- C'est tout ?

- Je sais que vous ne me donnerez pas Nicolette. Mais je veux que tu me donnes une des femmes.

De tous les...

- Laisse tomber, gronde Fabien en faisant un pas vers lui.

- Ok, ok ! dit-il en reculant. Alors une de celles de Thayer. Débrouille-toi avec lui, mais s'il refuse, je ne te dirai rien.

Une des... femmes de Thayer ?

Fabien ferme brièvement les yeux et ses narines se dilatent. Je vois bien qu'il essaie de maîtriser sa colère. Au bout de quelques secondes qui paraissent interminables, il rouvre les yeux et fait un signe de tête sec à Milo.

- Très bien.

J'ai l'impression que Fabien serait prêt à lui donner tout ce qu'il veut tant qu'il ne me touche pas. J'avoue que je ne sais pas trop quoi en penser. D'un côté, je suis heureuse qu'il ait refusé que je fasse partie du marché. Mais d'un autre, les femmes comme moi ont-elles si peu de valeur à ses yeux qu'il accepte de les négocier comme de vulgaires marchandises ?

- Marché conclu.

Je sens mon estomac se nouer.

Cet homme est mauvais.

Comment ai-je pu croire le contraire ?

Je réalise en sursautant que Milo est en train de parler, et j'ai besoin de savoir ce qu'il dit. Peu importe qui est Fabien... peu importe ce que nous avons convenu... j'ai besoin de cet argent. Et je ne suis pas arrivée jusqu'ici pour échouer si près du but.

Je déglutis et écoute plus attentivement.

Milo s'est rapproché et il parle avec précipitation.

- Le talisman sera confié à une équipe de six agents de sécurité dans une salle privée de l'Underground. Le code d'accès sera modifié à 18 heures, c'est le jour de l'anniversaire de Napoléon. Une fois que vous l'aurez entré, vous ne disposerez que de six secondes pour entrer dans la pièce.

- J'ai l'impression qu'il y a un thème dans tout cela, dis-je à mi-voix, mais ma contribution ironique me vaut un regard noir de la part des deux hommes. Peu importe. Si nous allons devoir jouer les mousquetaires, est-ce que je ne peux pas m'amuser un peu ?

- Mais vous n'aurez alors accès qu'à la salle principale, car il est impossible de s'emparer directement du talisman. Votre seule chance de vous en emparer est de vous faire passer pour un membre de la sécurité.

Il me regarde avec avidité, et je ferme les yeux.

Je refuserais de jouer le rôle de ton esclave même si nous étions les derniers survivants sur terre, espèce de connard.

- Alors tu étais déjà au courant ?

- Oui.

- Ce sera dangereux. La famille Lyon n'est pas digne de confiance. Même si vous arrivez à entrer, ce qui sera pratiquement impossible, et même si vous parvenez à passer la sécurité, ce pour quoi je peux vous aider, ils s'apercevront immédiatement que le talisman a disparu.

- Compris.

Nous continuons à échanger à bâtons rompus jusqu'à avoir élaboré un plan, quand un coup retentit à la porte.

Fabien l'ouvre.

- Ah, Thayer, dit Fabien en ouvrant la porte à son frère. Je voulais justement te voir.

OceanofPDF.com

QUATORZE

OceanofPDF.com

Fabien

NOUS PARTONS juste au moment où les mariés font leur entrée. Ma mère est furieuse, mais quand je lui explique ce qui se passe et qu'une des meilleures amies de Nicolette a des ennuis, elle embrasse Nicolette sur la joue et nous souhaite bonne chance.

- Soyez prudents, murmure-t-elle. Et reviens nous voir, Nicolette, d'accord ? Elle a l'air soucieuse, mais elle me fait un clin d'œil. Il est plus... *humain* quand il est avec toi.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Oh, rien, mon chéri. Ramène-la vite.

Nicolette a l'air distraite.

- Qu'est-ce qui te tracasse ?

- Oh, dit-elle, alors que nous empilons nos affaires à l'arrière de la voiture qui s'apprête à nous conduire à l'aéroport. Pas grand-chose. Juste un vol de plusieurs centaines de millions d'euros, le fait que certaines de mes amies ont été arrêtées et que quelqu'un est en train de préparer une attaque, le rappel de ton pervers de cousin que je ne suis rien de plus qu'une pute, l'allusion au fait que *Thayer* a des femmes à lui...

Elle tourne la tête vers la fenêtre et sa voix s'éteint.

- Et quoi d'autre ?

Mais quelque chose me dit qu'elle ne veut pas parler de cette autre chose.

- C'est tout.

- Nicolette, dis-je en lui tirant sur une mèche de cheveux pour l'obliger à me regarder.

- Quoi ? murmure-t-elle. Elle a l'air d'avoir érigé une barrière pour se protéger, comme si elle avait dressé un mur entre son cœur et moi. Je ne lui en veux pas. Elle pense que je la laisse partir.

- Me mentir ne fera que t'attirer des problèmes.

Je l'attrape et l'attire sur mes genoux. Mais elle se tient raide comme un i et continue à regarder ailleurs.

- Qu'est-ce qu'il y a, Nicolette ? Tu me caches quelque chose. Voyant qu'elle ne répond pas, je la serre plus fort et décide d'attaquer sous un autre angle. Des complices ne peuvent pas communiquer correctement s'ils se cachent des choses, lui dis-je.

Mais la piqure de l'hypocrisie vient titiller ma conscience oubliée depuis trop longtemps.

Il est plus humain quand il est avec toi.

- Je n'ai pas envie... Écoutez, nous avons conclu un accord. Alors quand je suis déçue ou je ne sais quoi d'autre, je tâche de me souvenir qu'il faut que je sois réaliste. Vous me payez grassement pour faire semblant d'être votre petite amie.

La voiture passe sur un cul de poule, et elle s'agrippe à moi pour éviter de perdre l'équilibre. Je la serre plus fort contre moi, de peur qu'elle ne se blesse.

Je ne veux pas me montrer trop pressant.

Je ne veux pas l'effrayer.

Mais si elle craint que nous soyons séparés...

- Oui. Je te paie beaucoup, mais c'est l'arrangement que nous avons conclu. Il nous reste cinq minutes avant d'arriver à l'aéroport. Dis-moi ce qui te tracasse.

- J'aime ça, dit-elle avec un sourire. C'est tout.

- Tu aimes... quoi, exactement ?

- Être avec vous, dit-elle en haussant les épaules. La manière que vous avez de vouloir me protéger, tout cela. La manière dont vous... je ne sais pas, à vrai dire. J'aime simplement l'idée que nous formions un *couple*. Je n'ai jamais été en couple, et ça me plaît, c'est tout, ok ?

- Je comprends. Moi aussi j'aime l'idée que nous formions un couple, lui dis-je. On pourrait prendre un itinéraire plus pittoresque pour rejoindre l'aéroport, lui dis-je à l'oreille. Il me suffit d'appuyer sur un bouton...

- Mais cela veut dire que nous ne serons pas de retour à temps pour Cosette, dit-elle en poussant un soupir.

- Très bien, tenons-nous en au plan. Mais écoute, il ne faut pas que nous perdions de vue notre objectif.

- C'est-à-dire ?

- Toi et moi, enfin seuls, quand nous serons de retour dans ma chambre. C'est aussi pour ça que je te paie.

- Oui, *monsieur*. Alors, dites-moi, de quoi parliez-vous au téléphone ?

Je passe mes mains dans son dos pour l'obliger à me faire face et croise les doigts.

- J'ai demandé que l'on fasse monter quelques accessoires dans ma chambre avant notre arrivée.

Une lueur espiègle passe dans son regard.

- Vraiment ?

- Vraiment.

- Mais il y a plus, dis-je en l'embrassant sur la joue. Il semblerait que l'homme qui t'a attaquée avait des amis et des ennemis. Et ils posent des questions. J'ai dû demander à certaines personnes de me rendre quelques petits services.

- J'ai l'impression que vous avez été obligés de demander pas mal de faveurs, récemment, observe-t-elle.

- Ouais, et crois-moi, ce n'est jamais une bonne chose. Ils reviendront me hanter, et probablement quand je m'y attendrai le moins. Les faveurs additionnées sont comme des fantômes cachés dans l'ombre, attendant de me hanter.

Lui ai-je demandé une faveur a elle aussi ? Toute ma vie, je me suis demandé ce qui était réel, ce qui était vrai. J'ai adoré tester différents déguisements, me mettre dans la peau de personnages. Mais ce n'était que des jeux, des divertissements, tout en sachant avec certitude que cela me serait utile le jour où j'aurai une mission à accomplir, comme c'est le cas aujourd'hui.

Je l'ai payée pour le week-end. Je l'ai payée pour être à moi. Je me dis que ce n'est qu'une obsession, que l'amour ne s'achète pas. J'ai volé et fait semblant pendant si longtemps que je ne suis plus capable de distinguer ce qui est réel de ce qui ne l'est pas. Que restera quand tout le faux aura disparu ? Comment savoir ce qui compte *vraiment* ?

La maison est si près de l'aéroport que nous y arrivons en un temps record. Je regarde mes hommes sortir nos bagages. Je prends Nicolette par la main et nous nous dirigeons vers le tarmac.

- Puis-je vous demander avec qui vous étiez au téléphone ?

Peut-être que le premier pas vers l'authenticité serait de ne plus rien cacher ? Peut-être que la première étape serait de ... dire la vérité ? Et qu'importeront les conséquences ?

Tout ce qui m'a préoccupé récemment, c'était de retrouver Lyam et de traquer les responsables de son enlèvement.

- Tu sais que j'ai fait poster des hommes à La Maison.

Elle acquiesce.

Mes hommes montent nos bagages à bord et Louis nous ouvre la porte.

- J'ai eu vent de rumeurs...

La détonation soudaine d'un coup de feu nous interrompt. Instinctivement, je la pousse au sol et dégaine mon arme, mais mes hommes sont déjà partis à la poursuite de nos assaillants. Des pas martèlent le macadam et des cris nous parviennent.

- Reste à terre, dis-je à Nicolette.

Je sens qu'elle tremble sous moi, mais elle reste immobile et silencieuse.

- Tu es blessée ? dis-je en chuchotant.
- Un peu écorchée, je crois, mais sinon ça va. Que se passe-t-il ?
- Je ne sais pas.
- Fabien ! *Cours* !

Cours.

Je la relève d'un coup sec et me retourne pour voir une voiture grise foncer dans notre direction. De là où je me tiens, je parviens à distinguer qu'il s'agit d'un véhicule blindé et que plusieurs hommes se trouvent à son bord. Quelqu'un a décidé de s'en prendre délibérément à nous.

Je tire sur les roues de la voiture en tachant de la couvrir de mon corps, mais nous n'avons nulle part où nous enfuir. La gomme des pneus explose au moment où ma balle atteint sa cible.

- Vite, monte dans l'avion ! lui crie-je, en la tirant derrière moi alors que mes hommes ouvrent le feu.

J'ai l'impression d'avancer dans une substance visqueuse. Tout se passe au ralenti.

La porte de l'avion s'ouvre.

Mes hommes la saisissent et la tirent à l'intérieur.

Je pousse un soupir de soulagement alors que mes hommes tirent dans les vitres et les pneus de la voiture, mais le bruit des pneus d'un second véhicule nous parvient depuis l'arrière de l'avion.

- Fabien ! Allons-y !

Thayer m'attrape par derrière et me tire dans l'avion. Je trébuche en arrière et la porte de la cabine se ferme, juste au moment où Louis tombe sur le tarmac, une mare de sang se formant autour de lui. *Non.*

- Mais putain, qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Je ne savais même pas que Thayer serait là. Je me retourne pour voir Nicolette derrière lui.

- Je suis venu dès que j'ai su que vous partiez, dit-il, haletant. Je vais tout te dire, mais nous devons d'abord nous assurer que nous sommes en sécurité.

L'avion se met à accélérer et je suis précipité vers l'avant. Nicolette a bondi derrière Thayer qui tente de l'attraper, mais elle est trop rapide. Elle regarde par le hublot qui se trouve à côté de moi.

- Baisse-toi, dis-je dans un hurlement.

- Donnez-moi un flingue, hurle-t-elle à son tour.

Mon Dieu.

- Mais arrête, on ne peut pas tirer à travers ces putains de hublots. *À terre*, j'ai dit !

Thayer arrive à sa hauteur avant moi et la plaque au sol.

- Pour l'amour du ciel ! murmure-t-elle alors que l'appareil accélère maintenant à pleine puissance et que l'avion s'apprête à quitter la piste. Vous les hommes, vous en êtes encore à penser que les femmes sont sans défense, n'est-ce pas ?

Thayer me regarde puis se tourne vers elle.

- Oh, vous n'avez pas idée, murmure-t-il. Je ne prends pas la peine de répondre. J'essaie de voir ce qui se passe en regardant par le hublot. Mes hommes sont à peine reconnaissables tant nous avons pris d'altitude en quelques instants, mais je vois qu'ils sont en train de transporter Louis jusqu'aux services de secours. Ils ont réussi à stopper le véhicule, j'espère qu'ils auront quelqu'un à interroger.

Nous en saurons plus très bientôt.

Nous arrivons enfin à notre altitude de vol. Les nuages flottent au-dessous de l'appareil. L'hôtesse de l'air est assise près du cockpit. Elle a toujours les yeux écarquillés et sa respiration est saccadée, mais je la reconnais et elle est accoutumée à nos méthodes de travail. Elle s'en remettra.

- Tu vas bien ? dis-je à Nicolette en tournant la tête vers elle.

Elle a les genoux égratignés et saigne un peu. C'était ma faute.

- C'est moi qui t'ai fait ça, dis-je en secouant la tête.

- Incroyable, n'est-ce pas ? Comment osez-vous me sauver la vie et me faire une petite éraflure au passage ? C'est vrai que j'aurais mille fois préféré que vous me laissiez me faire tirer dessus, ou que vous vous soyez rappelé comment nous téléporter pour nous tirer de là avant qu'ils dégainent.

Thayer me regarde et hausse les sourcils, mais s'abstient de dire quoi que ce soit.

Je devrais lui donner une bonne correction pour oser me parler ainsi, mais pas ici.

- Pas faux. Mais ne crois pas que tu n'auras pas droit à une fessée pour ton insolence, dis-je plus bas.

Elle a la mâchoire qui se décroche en entendant ma réponse et elle tourne rapidement la tête vers Thayer, qui se contente de hausser les épaules et de secouer la tête. Il ne semble pas surpris et je doute que quoi que ce soit puisse le surprendre.

Je prends une profonde inspiration et expire doucement.

- Bien. Asseyons-nous et occupons-nous de ces bobos.

- Et du *vôtre*, dit-elle en pointant un doigt hésitant vers mon épaule. Je baisse les yeux et c'est alors que je réalise que je saigne abondamment.

- Merde. Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Ils t'ont tiré dessus, mon frère, dit Thayer. Pose tes fesses, *je* vais chercher la trousse de secours.

- Je n'arrive pas à croire que vous n'aviez même pas *réalisé* qu'on vous avait tiré dessus, dit Nicolette d'une voix tremblante. Je la regarde avec surprise et voit une larme couler sur sa joue quand elle cligne des yeux.

- Tu es sûr que tu vas bien ?

- Elle est en état de choc, mec, dit Thayer. Elle va s'en tirer, ne t'inquiète pas. Occupons-nous de toi.

- Occupe-toi d'elle d'abord.

- *Bon sang*, Fabien, elle a juste les genoux écorchés. Putain, tu réalises que tu as une blessure par balle. Assieds-toi et laisse-moi regarder avant que je t'assomme.

Il n'a pas tort.

- Très bien.

Je m'assois.

Mais je saisis la main de Nicolette et la serre.

- Commençons par retirer ces vêtements.

Je me débarrasse de ma veste et il m'aide à retirer ma chemise. Et ce n'est que lorsque je réalise que je suis bel et bien blessé que je sens une douleur lancinante dans mon épaule.

- À quel moment est-ce arrivé ? dis-je.

- Quand tu l'as poussée dans l'avion. Thayer verse un antiseptique sur un linge et en tamponne ma blessure. Je retiens un cri et serre les dents.

Habituellement, je tire une grande fierté de mes capacités d'observation, et je n'arrive pas à croire que j'étais si déterminé à la faire monter dans l'avion que je n'ai pas réalisé qu'on m'avait tiré dessus.

- Tu as de la chance, la balle t'a simplement effleurée. En tous cas, qui que ce soit, c'est un mauvais tireur.

- Tant mieux. Tu as une idée de qui ça pouvait être.

Les lèvres de Thayer s'étrécissent.

- Non.

J'expire l'air contenu dans mes poumons, saisit le linge et le presse contre ma plaie. J'attrape ensuite la trousse de premiers secours et en sort le sparadrap, en découpant de longues sections pour les coller sur mon épaule et me fabriquer un pansement tout sauf orthodoxe.

- Passe-moi la trousse.

Thayer cligne des yeux, me regarde, puis regarde la trousse. Il tourne alors le regard vers Nicolette, qui nous observe en silence.

- C'est une journée tout ce qu'il y a de plus banal pour vous en fait ? Juste quelques incidents anodins. Une journée dans la vie de la mafia française, dit-elle en poussant un soupir. Formidable.

Thayer ne répond pas, mais soutient mon regard pendant quelques instants. Il a donc compris qu'elle savait. Inutile de continuer à garder le secret alors. Il doit se demander si elle est courant de ses activités à *lui*, et grâce à Milo et sans grande langue, elle doit probablement avoir sa petite idée sur la question.

Je ne lui dirai que ce qu'il faut qu'elle sache, car plus elle en sait, plus elle court de risques.

Je regarde par le hublot les nuages en dessous.

- Vous vous en êtes bien tirés, murmure-t-elle. Où allez-vous atterrir ? demande-t-elle. Sa main tremble. Elle la pose sur son genou comme pour en stopper le tremblement, mais sans succès. Et qui a fait ça ? reprend-elle. Que va-t-il se passer ensuite ?

- Respire, Nicolette.

Je sais que tout cela est nouveau pour elle, ce qui présente certains avantages, mais ce que je tiens pour acquis pourrait l'effrayer. Je vais devoir la ménager. Je ne veux pas qu'elle prenne peur.

Je referme la trousse de secours pendant que Thayer remonte l'allée pour parler avec l'hôtesse de l'air. Ils discutent à voix basse, et je profite de cet instant d'intimité pour parler à Nicolette.

- Très bien, une chose à la fois. D'abord, nous avons un protocole pour une situation comme celle-ci. Nous allons les déstabiliser. Mes hommes seront postés à l'aéroport pour s'assurer que personne ne cherche à nous tendre une nouvelle embuscade.

- Vous avez un protocole, répète-t-elle en prenant une profonde inspiration. Évidemment. Très bien alors.

- Nous n'avons pas le choix. Nous voyageons souvent entre la Corse et Paris.

- Un bon vieux vol d'affaires, murmure-t-elle.

- Exactement. Nous avons une ligne sécurisée pour communiquer avec le contrôle au sol et nous nous assurerons qu'ils ont nos coordonnées exactes. C'est un vol court, et nous avons réussi à empêcher quiconque de nous suivre. Quelle était la question suivante ?

- Qui a fait ça ?

- Je n'en sais pas plus que toi, mais j'imagine que ce sont probablement les mêmes personnes que celles qui ont tenté de saboter notre vol en venant ici. J'interrogerai Thayer pour savoir s'il en sait plus.

Mon frère revient vers nous. Il s'assoit à côté d'elle, de l'autre côté de la petite allée.

- Je me posais la même question. Nous ne savions pas qui était responsable du sabotage de notre l'avion à l'aller. Nous avons soumis le pilote et le copilote à un interrogatoire, mais à part eux, nous n'avons aucune piste. Nous en saurons probablement plus à notre retour en Corse.

Je hoche la tête.

- Ok, donc quelqu'un veut vous tuer, ou plutôt, *nous* tuer, *a essayé* de saboter notre avion et voyant que ça n'avait pas fonctionné, a décidé d'envoyer *ses hommes* pour nous abattre.

- J'en ai bien l'impression.

- Formidable. Elle porte la main aux perles qu'elle porte toujours à son cou et Thayer émet un petit bruit exprimant sa désapprobation.

- Quoi ? dis-je en le regardant avec agacement.

- C'était donc vous, les auteurs du vol de la bijouterie, dit-il. Je m'en doutais.

- Pensez-vous que cette attaque soit liée ? demande Nicolette.
- Non, mais il faudra tout de même nous en assurer.
- Que sait-elle ? dit-il en me regardant avec insistance.
- À vrai dire, en vous entendant poser cette question, je réalise qu'il y a probablement bien des choses que je ne sais pas, dit Nicolette. Mais vu que je ne suis pas ici pour longtemps, dit-elle en regardant par le hublot, j'imagine que ça n'a pas grande importance.
- Elle sait que nous appartenons à la mafia corse. Elle sait que nous avons de précieux alliés, mais aussi des ennemis, et que le talisman de Napoléon sera bientôt à l'Underground. Je marque une pause pour laisser Thayer prendre la mesure de l'importance de mes propos. Inutile de lui fournir trop de détails, surtout en ce qui concerne nos cousins. Elle sait qu'en échange des informations que Milo nous a fournies, tu lui cèderas quelque chose de ta société. Mais je ne lui ai pas dit ce que tu faisais, je te laisse le choix de lui dire ou non.

Thayer nous regarde tour à tour.

- Et combien de temps va-t-elle travailler avec toi ?

Pour toujours. Elle pense que je la laisserai partir quand notre contrat sera arrivé à son terme. J'ai bien l'intention de la payer. Je suis un homme de parole, et je respecte toujours mes engagements. Mais il est hors de question que je la laisse partir quand tout cela sera derrière nous.

Peu importe ce qui se passe. Je dois avant tout accomplir ma mission. Et qu'importe les enjeux.

- Seulement pour le week-end, répond-elle en voyant que je reste silencieux, non sans me lancer un regard curieux.

Je détourne le regard. Une fois de plus, Thayer nous regarde l'un après l'autre.

L'avion n'a toujours pas amorcé sa descente et, de là où nous sommes assis, j'entends le pilote annoncer notre prétendu atterrissage.

Je n'ai plus aucun intérêt à lui cacher quoi que ce soit. Je ne veux plus vivre dans le mensonge. Je veux du vrai, de l'authentique. De la transparence.

- Thayer est à la tête d'un groupe similaire à celui que je dirige en Corse, mais avec des enjeux plus élevés.

Elle nous regarde tous deux avec curiosité.

- Comment ça ? finit-elle par me demander.

- Je suis à la tête d'un groupe de maîtres, commence Thayer, cherchant à déceler un signe lui indiquant qu'elle saurait de quoi il parle. Des maîtres qui ont des esclaves.

- Esclaves ? dit-elle en inclinant la tête sur le côté. Vous voulez dire... comme l'Underground ?

- Des esclaves consensuels, oui, dis-je. Et oui, comme l'Underground. Mais ce n'est pas ce que tu penses.

Elle hausse les sourcils et me dévisage.

- Et comment pourriez-vous savoir ce que *je pense* ? Avez-vous oublié où nous nous sommes rencontrés ? Avez-vous oublié que j'ai peut-être déjà vécu des expériences dont vous ne savez peut-être rien ? À moins, dit-elle en marquant une pause avant de poursuivre, que vous nous ayez menti au sujet de l'absence de caméras dans les chambres.

- Bien sûr que non.

- Bien.

Nous détournons tous les deux le regard. Thayer se tapote sur le genou en fredonnant doucement. Elle est sur les nerfs, et j'avoue que je peux difficilement lui en vouloir, mais en même temps, je meurs d'envie de la remettre à sa *place*.

Si elle s'inquiète autant pour sa vie privée... que ferait-elle si elle découvrait que je l'avais fait surveiller ? Que j'avais fouillé dans son passé ? Et que j'avais cherché à savoir tout ce qu'il était possible sur elle ?

Que ferait-elle si elle découvrait ce que j'ai fait pour m'assurer qu'elle ne pourrait jamais partir ?

Est-ce qu'elle prendrait la fuite ?

Mais si elle le faisait, je la rattraperais.

Nicolette m'appartient désormais et jamais je ne la laisserai partir.

OceanofPDF.com

QUINZE

OceanofPDF.com

Nicolette

LES PENSÉES se bousculent dans mon esprit. Nous allons atterrir dans quelques minutes en Corse quand le téléphone de Fabien sonne.

Je ne sais pas comment il fait pour pouvoir recevoir des appels en plein vol, mais vu ce dont il est capable, j'imagine que l'appareil est doté de toute la technologie nécessaire pour permettre ce genre de communications.

Thayer le regarde avec insistance.

- Les suspects ont été appréhendés à l'aéroport. Notre plan a fonctionné. J'essaie de recoller tous les morceaux.

Quelqu'un lui en veut, ou peut-être... nous en veut plus exactement ? Je ne suis pourtant pas assez spéciale pour mériter l'attention de quelqu'un, mais des choses plus étranges se sont produites depuis que Fabien est entré dans ma vie.

La ou les personnes qui s'en sont prises à nous aujourd'hui pourraient aussi avoir saboté notre avion lors de notre vol vers Paris et peut-être que ce sont les mêmes qui nous ont attaqués au retour. Intéressant qu'ils n'aient rien tenté durant notre séjour chez lui, à Paris.

On dirait que ses hommes ont capturé les suspects... si c'est comme ça qu'ils les appellent ? Tout cela me semble si étranger.

Je ne veux pas penser à ce qui pourrait se passer ensuite.

- Tu as fait envoyer une équipe en Corse ? lui demande Thayer.

- Bien sûr que oui, répond Fabien en lui lançant un regard noir. Ils sont en position.

- Pourquoi vous attaqueraient-ils à l'aéroport plutôt que chez vous ? dis-je.

- Pour différentes raisons, dit Fabien. Ils veulent pouvoir nier et rester crédibles si jamais nous les capturons et leur faisons passer un interrogatoire. Et il leur est plus facile de prendre la fuite en avion. Il n'y a

rien de plus personnel que le domicile d'une personne, dit-il en levant les yeux au ciel. Pour l'effet dramatique.

La simplicité avec laquelle il m'a répondu me déconcerte un peu. Il n'a même pas eu à réfléchir.

Il raisonne exactement comme ceux qui ont essayé de nous tuer.

Cette prise de conscience me met particulièrement mal à l'aise.

- Nous allons bientôt atterrir.

Je ne sais pas si je me fais des idées, mais à la manière dont il regarde Thayer, j'ai l'impression qu'il préfèrerait qu'il disparaisse.

Je me demande ce qu'il me ferait si nous étions seuls.

Je suis à lui, après tout. J'ai conclu un accord. Il me paiera grassement quand notre mission sera accomplie.

Mais je me demande... cela en vaut-il vraiment la peine ? Dans quel état finirai-je quand tout sera fini ? Et qu'advient-il de nous alors ?

À ses yeux, je ne suis rien de plus qu'une prostituée qu'il a engagée. Je me suis donnée encore et encore, si souvent que j'ai parfois l'impression de ne pas m'être suffisamment préservée. Je me demande parfois si la fin justifie les moyens.

Peut-être ne suis-je pas digne des sentiments que je m'imagine qu'il a à mon égard.

- Nicolette.

Je sursaute au son de sa voix grave et me tourne rapidement vers lui.

Il se penche vers moi et pose une main chaude et puissante sur mon genou.

- Détends-toi. Tout est sous contrôle. Nos gardes du corps sont postés à toutes les entrées de l'aéroport, et mes hommes vont interroger ceux qu'ils ont pu capturer.

- Ils vont les interroger sur place ?

- Oui.

Je frémis à l'idée de ce qu'un homme comme Fabien peut bien entendre lorsqu'il parle d'interrogatoire. S'il a tué l'homme qui m'avait attaquée dans ma chambre.

- Un instant, Fabien. Avez-vous appris quoi que ce soit sur l'homme qui... je m'interromps, et mon regard se tourne vers Thayer.

- Parle, dit Fabien. Nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre.

- L'homme qui m'a attaquée. Celui que vous avez tué. Est-ce que nous savons quelque chose sur lui ?

Se pourrait-il que l'attaque contre nous soit une sorte de vengeance ?

- Oui. C'est la première chose sur laquelle j'ai demandé à mes hommes d'enquêter. Nous n'avons pas eu grand mal à trouver ce que nous cherchions. C'était un touriste récemment divorcé, il était ici pour affaires.

- Quelles affaires ?

- Tourisme. Il travaillait pour une agence de voyage.

- D'accord.

- Nous allons trouver qui a fait ça, Nicolette, dit-il en poussant un soupir. Mes équipes travaillent dessus.

J'acquiesce, mais je ne parviens vraiment pas à comprendre ce qui se passe. La seule chose que je comprends, c'est que j'ai un travail à faire, et vu la somme qu'il m'a promise, je peux le faire. Il veut le talisman, et je suis son ticket d'entrée pour y parvenir. C'est par le talisman qu'il est obsédé, pas par moi, et je suis ridicule de m'être laissée aller à... Oh, *mon dieu*, me dis-je en sentant une soudaine bouffée d'émotion mêlée de honte monter en moi. *Je me suis laissé aller à tomber amoureuse de lui.*

Je ne peux pas me le permettre. Le pire dans mon métier, c'est de nourrir des *sentiments* pour l'homme qui m'a achetée. Nous le savons toutes, nous qui travaillons dans ce secteur. Laisser les émotions interférer avec le sexe nous mène directement à notre perte.

Il faut que je cesse avant d'atteindre le point de non-retour.

Mais cette manière qu'il a de me toucher...

Cette manière qu'il a de me protéger. Je suis peut-être une femme forte, qui est arrivée jusqu'ici par ses propres moyens, mais je me mentirais à moi-même si je me laissais à penser ne serait-ce qu'une minute qu'une petite partie de moi ne *veut* pas être digne de la protection d'un homme comme lui.

Cette manière qu'il a de penser, de parler, de marcher...

- Nous allons atterrir, merci de vous préparer s'il vous plait, nous dit notre steward. Nous redressons les dossiers de nos fauteuils et je regarde par le hublot.

Qu'est-ce qui nous attend à l'atterrissage ? Qui que soient les personnes qui sont à nos trousses... ont-elles eu le temps de réunir une autre équipe en découvrant que nous n'atterrissions pas à l'endroit prévu ?

Je tâche de faire le vide dans mes pensées et de me concentrer sur l'instant présent.

Je suis ici pour travailler.

Et je suis largement payée pour cela.

Tout ce que j'ai à faire, c'est d'aller jusqu'au bout.

N'importe qui serait prêt à faire n'importe quoi pendant quelques heures ou quelques jours pour gagner une telle somme, me dis-je. Bon sang, j'ai fait bien pire pour des sommes bien plus dérisoires.

Non pas que j'en sois fière.

- Nicolette ?

Je me retourne pour découvrir que Fabien me regarde fixement.

- Oui ?

Il a l'air inquiet.

- Ça va ?

- Oui, bien sûr, dis-je pour balayer ses inquiétudes. Je pensais simplement à ma sœur. Je n'ai pas encore réussi à la joindre aujourd'hui, et d'habitude, nous nous appelons tous les jours.

- Pourquoi ne l'appelles-tu pas ? Tu devrais avoir du réseau maintenant, et si tu n'en as pas, tu peux utiliser mon téléphone.

Maintenant que son bandage est fait, il se rhabille.

Je regarde mon téléphone. Super, j'ai un signal.

J'appelle Savannah. Elle n'a cours que dans une heure, c'est l'heure parfaite pour la joindre.

Mais son téléphone se contente de sonner et je tombe sur sa messagerie.

C'est étrange.

- Salut, c'est moi. Rappelle-moi quand tu auras mon message.

Et en fronçant les sourcils, je lui envoie un rapide texto.

Salut ma belle. C'est moi.

Pas de réponse.

Peut-être est-elle sortie hier soir et a-t-elle décidé de faire la grasse matinée, peut-être... Mais il faut que j'arrête de faire des suppositions, je ne peux pas me permettre de m'inquiéter pour l'instant. Et de toutes façons, vu la distance qui nous sépare, impossible pour moi d'aller la voir.

- Tout va bien ?

Je sens une boule se former dans ma gorge en regardant Fabien. Cela fait tellement longtemps que personne d'autre que moi ne s'est inquiété pour elle que je me sens un peu nostalgique en entendant sa question.

- Oui, dis-je, tâchant de dissimuler mon inquiétude et de passer outre le tremblement de ma voix. Je n'arrive pas à joindre ma sœur, mais je suis sûre qu'elle va... bien. Je regarde par la fenêtre pour qu'il ne voie pas les larmes qui me montent aux yeux.

Je continue pourtant à penser à elle, je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter.

Plus que quelques jours, me dis-je. Plus que quelques jours avant que notre marché ne touche à sa fin. Et j'aurai alors assez d'argent pour retourner la voir.

Pour partir.

J'ai de plus en plus de mal à avaler la boule dans ma gorge.

Sans mot dire, Fabien me prend la main et la serre.

- Nous atterrissons dans cinq minutes, nous dit l'hôtesse de l'air.

Respire. Je prends une profonde inspiration et expire lentement.

- Tu veux réessayer ?

Je m'exécute, mais encore une fois, je tombe sur sa boîte vocale.

- Je suis sûre que tout va bien, dis-je, tâchant de m'en convaincre.

- As-tu de la peine à la joindre le matin, d'habitude ?

- Non... Pas du tout. D'habitude, c'est à cette heure que l'on se parle.

Le voir froncer les sourcils ne fait rien pour apaiser mon inquiétude.

Une pensée terrifiante me traverse soudain l'esprit.

- Vous ne pensez pas que ceux qui nous attaquent...

Non. Ce serait la pire chose qui puisse arriver...

- À mon avis, il est même extrêmement improbable qu'ils sachent qui vous êtes, et encore moins qu'ils dépensent de l'énergie ou des ressources pour s'en prendre à votre sœur. Dans tous les cas, je vais faire en sorte de m'assurer qu'elle va bien. J'ai des contacts à Boston.

C'est ça. Exactement ça, cette capacité qu'il a à agiter sa baguette magique comme le ferait un magicien pour s'assurer que ceux auxquels je tiens sont en sécurité. Et cela me suffit. Je sais bien que ça ne devrait pas être le cas. Mais je ne peux pas appuyer sur un bouton et éteindre mon cœur.

- Il faut qu'on atterrisse en toute sécurité. Il faut qu'on arrive à la Maison sans incident. J'ai mis en place autant de mesures de sécurité que possible, mais nous allons devoir être prudents. J'ai des amis pas loin de l'endroit où vit ta sœur.

J'ouvre la bouche pour répondre, mais la referme, réalisant que c'est inutile.

J'ai besoin de son aide. Et Savannah aussi. J'ai besoin de m'assurer que ma sœur va bien.

Thayer me regarde.

- Vous avez demandé une arme à Paris, me lance Thayer en me regardant. Vous savez tirer ?

- Absolument pas. Mais je ne voulais pas me retrouver à votre merci et sans arme.

- J'en prends note, dit Fabien avec un sourire.

- Seigneur, dit Thayer en levant les yeux au ciel. Si tu pouvais garder les préliminaires pour un autre moment ?

- C'est toi qui as décidé de venir avec nous. J'avais prévu autre chose pendant ce vol.

- Mon dieu, dit Thayer en grimaçant.

Nous sommes presque arrivés. Je veillerai à ce que nous revenions sur ce point, à m'occuper de Savannah, à m'assurer qu'elle va bien. Mais je ne lui serai d'aucune utilité si je suis morte, alors il est temps que j'écoute Fabien.

Une fois de plus.

- Ce fils de pute, lance Fabien dans un souffle. Il regarde Thayer. As-tu déjà livré à Milo notre part du marché ?

- Je m'en suis chargé dès que tu m'as demandé de le faire. Pourquoi ?

- Je viens de recevoir un texto, il dit que les organisateurs ont modifié l'horaire pour ce soir. Nous avons une heure, Nicolette, dit-il en regardant sa montre.

Seigneur. Une heure pour rentrer en toute sécurité, nous assurer que Savannah va bien et nous habiller pour la circonstance.

En tenue d'esclave.

Rien qui sorte de l'ordinaire. Bien.

Mon cœur bat un peu plus vite en pensant à ce qui nous attend.

- Je suis prête, dis-je en prenant une profonde inspiration et en hochant la tête.

Les yeux de Fabien se plissent quand il me regarde... et un sourire vorace se dessine lentement sur son visage.

- Tu vis pour ça, n'est-ce pas ?

- Pour quoi ?

- La montée d'adrénaline. L'excitation. Les missions impossibles, dis-je en haussant les épaules.

- Peut-être, dit-il. Peut-être que j'aime les possibilités qui s'offrent à nous.

Thayer grogne.

- Et c'est reparti.

Interprète-t-il tout ce qu'il dit comme une allusion au sexe ?

Quoi qu'avec Fabien... c'est peut-être le cas.

Les roues de l'avion touchent le sol.

Mon cœur bat à toute allure et je prends conscience du peu de temps qu'il nous reste et de tous les enjeux de cette mission.

- Prends ma main, m'ordonne Fabien. Et qui qu'il arrive ensuite, fais exactement ce que je dis. Thayer et moi te protégerons, quoi qu'il advienne.

- Oui, dit Thayer en acquiesçant.

- Compris. Les hommes grands, musclés et effrayants vont me protéger. Tout ce que j'ai à faire, c'est d'écouter et d'obéir. C'est parti, monsieur.

Thayer secoue la tête vers Fabien.

- Tu as un don pour les choisir, n'est-ce pas ? dit Thayer à l'attention de Fabien, secouant la tête.

- Tais-toi.

- Mec, je dis juste que si tu venais chez moi, tu...

- Si tu ne la fermes pas, c'est *moi* qui vais t'aligner, lui dis-je en grognant.

L'idée même de Fabien avec une autre femme, surtout une femme qui se considère comme son *esclave*...

J'ai l'impression que la colère est une bonne motivation avec moi. J'ai l'impression que je serais capable de courir un putain de marathon.

À la seconde où l'avion s'immobilise, Fabien et Thayer se lèvent d'un bond, armes dégainées comme si elles faisaient partie intégrante de leur corps. Mon Dieu, j'aimerais savoir tirer. J'aimerais avoir une...

Fabien dégage un couteau et me le glisse dans la main.

- Si jamais quelqu'un te touche ou essaie de te faire du mal, tu utilises ça. Assure-toi de leur faire *mal*. Compris ?

Mon pouls s'accélère. Dire que j'ai déjà du mal à écraser une araignée.

- Euh, ok. Au fait, j'ai déjà précisé que je n'aimais pas le sang ?

- Putain de merde, murmure Thayer en soupirant.

- Tout ira bien, dit Fabien. N'y pense pas trop. Tu es plus courageuse que tu ne le crois, et plus forte que tu ne le parais... murmure-t-il à mon oreille en se penchant vers moi.

- Et plus intelligente que tu ne le penses ? dis-je. Est-ce que tu viens de citer Winnie l'ourson ?

- Techniquement, Christopher Robin, dit-il en me faisant un clin d'œil. Vous pensez que je ne lis qu'un seul genre de livres ?

Cet homme ne cesse de me surprendre.

- Ça suffit, les tourtereaux, dit sèchement Thayer. Il est temps de nous préparer.

Tous deux forment un bouclier humain devant moi. De l'autre côté du hublot, des gardes en armes apparaissent comme s'ils venaient de se matérialiser.

Mais tout a l'air normal. On pourrait penser que c'est un après-midi tout ce qu'il y a de plus normal en Corse.

La porte s'ouvre.

- Laissez les bagages, dit Fabien. Nous n'avons pas beaucoup de temps, nous les récupérerons plus tard.

- Oui, répondent les hommes d'une seule voix. J'ai l'impression qu'ils sont à ses ordres comme s'ils étaient à l'armée. Je suppose qu'il y a un peu de cela.

Nous nous déplaçons comme un seul homme, nos mouvements presque synchronisés. Je regarde autour de moi pour m'assurer de ne rien voir d'anormal, mais rien. Juste une petite vieille tout ce qu'il y a de plus ordinaire qui pousse un chariot encombré de bagages, et un...

Mais... Fabien vient pourtant de dire à ses hommes de laisser nos bagages. Alors pourquoi l'un d'eux...

- À dix heures ! crie Thayer avant de me pousser contre Fabien. Nous plongeons au sol et Fabien appuie sur la gâchette.

Il n'attend pas. Ne prend pas le temps de se poser de questions. Il *appuie sur la gâchette* sans la moindre hésitation. L'homme qui poussait les bagages s'écroule face contre terre. Oh mon *dieu*. Et s'il...

Un nouveau coup de feu retentit, puis un autre. Thayer se lève d'un bond, enjambe l'homme allongé au sol dans une mare de sang, et se met à la poursuite d'un autre.

- Reste à terre, grogne Fabien, quand j'entends un autre coup de feu.

Quelqu'un bondit vers nous depuis le côté. Sans réfléchir, je crie, et ma voix déchire l'air. Sans réfléchir, je poignarde notre agresseur. La lame tranche

les vêtements et la chair avec une aisance déconcertante. Quelque chose de chaud et humide coule sur ma main. Je vais m'apprêter à frapper à nouveau, quand le bruit assourdissant d'un coup de feu retentit juste à côté de moi.

Oh mon dieu.

- Ça va ? crie Fabien.

- Je vais bien, dis-je en murmurant. Arrêtez de me crier dans les oreilles et retirez ce gorille, il m'étouffe.

Avec un grognement, il écarte mon agresseur dont le corps était retombé lourdement sur moi. Je regarde mes mains couvertes de sang et le corps allongé sur l'asphalte, tombe à genoux et vomis.

Fabien écarte les cheveux de mon visage.

- Tout va bien, dit-il en soupirant. Dieu merci, c'est fini.

Je ne réponds pas tant je suis mortifiée et concentrée à éviter d'éclabousser ses chaussures. Ce n'est pas comme si elles étaient bon marché. Mon dieu, comment puis-je me préoccuper d'une telle chose alors que je viens de poignarder un homme.

- La voie est libre ! dit Thayer. On y va !

Passablement étourdie, je me relève en titubant. Fabien me soulève et me serre contre lui.

Cette façon qu'il a de me tenir, comme si je lui appartenais.

Comme si je comptais à ses yeux.

Comme si j'étais à lui.

- Quoi que vous fassiez, ne m'embrassez pas maintenant, dis-je en serrant les lèvres, ce qui est beaucoup plus difficile qu'il n'y paraît.

Il grogne quelque chose d'inintelligible en français.

- J'ai une haleine de vomi. Je ne m'en remettrai jamais.

Il me tire vers lui et dépose un baiser dur et chaud sur mon front.

- Monte dans cette putain de voiture. Autant dire que l'ordre qu'il me donne est redondant, vu qu'il me pousse dans la voiture en même temps. Je le laisse m'attacher comme si j'étais une enfant. J'ai l'impression que s'il n'obtient pas quelque chose qu'il peut contrôler dans les dix prochaines secondes, son cerveau va exploser ou pire.

Thayer claque la portière et nous nous mettons en route pour la Maison.

- Juste une petite embuscade, commente Thayer.

- Ils n'ont pas eu le temps de s'organiser, dit Fabien.

- Ok. Tout va bien à la Maison. Le périmètre a été sécurisé.

- Très bien, dit Fabien en acquiesçant. Ont-ils pu tirer quelque chose de l'homme qu'ils ont capturé ?

- Il s'est tué avant qu'ils puissent l'interroger, dit Thayer dans un grognement et en détournant le regard.

Je porte ma main à ma bouche, de peur de vomir à nouveau. Fabien me regarde avec insistance.

- Nous en reparlerons plus tard, dit-il à voix basse à Thayer. Nicolette, si tu ne peux pas le faire...

Je déglutis.

- Tout va bien. J'ai juste besoin d'un peu d'eau.

- De l'eau ?

- Oui, de l'eau, dis-je encore. Vous savez, l'élément constitutif de la vie. Sans eau, la vie telle que nous la connaissons cesserait d'exister. Donnez-moi un peu d'eau, et je serai en pleine forme.

Fabien pince les lèvres et lève les yeux au ciel.

- Visiblement, elle a retrouvé la forme, dit-il à Thayer.

- Cosette, dis-je à mi-voix. S'il vous plaît, pouvons-nous nous assurer qu'elle va bien ?

Il acquiesce et sort son téléphone. Je m'attends à ce qu'il passe un appel, mais il se contente d'envoyer un texto et attend.

- Tout va bien, ils ont pu payer la caution et elle est de retour à la Maison. Nous avons une équipe d'avocats prêts à la défendre, et j'ai demandé à Gwen d'annuler tous nos clients pour le reste de la nuit.

La voiture roule en silence sur la chaussée et nous restons silencieux pour la première fois depuis longtemps. Ce silence soudain me paraît si étrange que je me râcle la gorge juste pour entendre un son.

- Est-ce que tu penses à ce que je pense ? demande Thayer à Fabien.

- Que pour la sécurité de tous, nous devrions peut-être fermer la Maison ? Je suis d'accord avec toi.

Je cligne des yeux. Fermer la Maison ?

Mais que se passe-t-il ? J'ai l'impression de sentir le sol se dérober sous mes pieds.

- Mais où iraient les filles ? dis-je, même si la question peut paraître un peu stupide. Il y a bien d'autres endroits où elles pourront exercer, mais aucun n'arrive à la hauteur de la Maison.

Parce qu'aucun des autres bordels n'a *Fabien* à sa tête.

Fabien et Thayer échangent un regard.

- Non, dis-je. Fabien, toutes les femmes n'ont pas envie de... de devenir des *esclaves*.

- Et ce sera à elles de décider, pas à vous, dit Thayer.

- Fais attention, dit Fabien en le dévisageant.

- Attention à quoi ?

- À la façon dont tu lui parles. Tu as beau être un gros tas de muscles, n'oublie pas que tu restes mon petit frère.

- Les garçons, *les garçons*, dis-je. N'oubliez pas que nous avons encore du pain sur la planche.

Fabien et Thayer se regardent fixement. J'éprouve un soudain élan de sympathie pour Avril, qui a dû élever non pas un, ni deux, mais trois ours.

- Nous n'avons pas oublié, dit Fabien. Est-ce que tu as réussi à joindre ta sœur ?

- Non, pas encore, mais je vais continuer à essayer, dis-je en secouant la tête.

Thayer regarde par la fenêtre, les lèvres pincées. J'ai l'impression qu'ils me cachent quelque chose d'important, mais nous n'avons pas le temps d'en parler, le temps presse et nous avons une mission à accomplir.

Et qui suis-je pour critiquer quoi que ce soit ? Je ne travaille pas avec eux. Je ne suis qu'une contractuelle.

J'essaie de rappeler Savannah.

Encore.

Et encore.

La voiture s'arrête devant la Maison.

Je respire profondément.

Cosette est en sécurité.

J'ai presque terminé.

Nous sommes en sécurité.

Je tâche de contrôler ma respiration.

J'ai poignardé un homme.

À cette pensée, j'ai la sensation que mon cœur s'arrête de battre. Je m'efforce de rester calme.

Savannah va bien. Il a envoyé quelqu'un pour s'en assurer.

Il va vérifier que tout va bien.

Je ferme les yeux pour tenter de maîtriser les émotions que je sens monter en moi.

Quand nous aurons terminé, et que j'aurai été payée, je n'aurai plus rien à faire avec tout ça.

Le temps qu'il me reste avec Fabien est maintenant compté.

Serai-je jamais la même après ça ?

OceanofPDF.com

SEIZE

OceanofPDF.com

Fabien

SI ELLE SAVAIT ce que j'ai fait pour qu'elle reste avec moi, elle prendrait probablement la fuite.

Bon sang, j'ai l'impression qu'elle cherche déjà à fuir. Mais nous sommes sur le point de connaître une percée, de passer à l'action, et je ne peux pas laisser la raison s'en mêler.

Peut-être que j'ai poussé les choses trop loin. Pendant des années, je me suis dit que la fin justifiait les moyens.

Est-ce vraiment le cas ?

Je ne peux pas me permettre de penser à ça maintenant. Nous devons aller rejoindre l'équipe de sécurité.

Nous avons un travail à faire.

Nous sortons de la voiture et entrons dans la Maison.

Personne ne nous suit.

Personne ne nous attaque.

Il faut que je ferme cet endroit et mette tout le monde en sécurité avant que Nicolette et moi rejoignons la sécurité.

Gwen fait les cent pas dans l'entrée quand nous entrons.

- Vous êtes là ! Mon dieu ! dit-elle en levant les mains au ciel. Je me suis fait un sang d'encre ! Elle prend Nicolette dans ses bras et l'embrasse, puis son regard se pose sur les vêtements tachés de sang de Nicolette. Oh mon dieu, tu vas bien ?

- Oui, dit Nicolette, avant de pousser un soupir. Je... nous avons eu un incident. Plusieurs, en fait, mais je vais bien. Fabien... dit-elle en me regardant. Fabien s'en est assuré.

Je sens ma conscience me titiller alors que je ne savais même pas que j'en avais une.

Gwen me regarde fixement et finit par hocher la tête à contrecœur. Elle sait tout aussi bien que moi que ce n'est pas parce que je me suis assurée que Nicolette était en sécurité qu'elle ne courait aucun danger. Si ce n'avait pas été pour moi, elle ne se serait jamais retrouvée dans une telle situation.

- Nous avons des choses à faire, dit Nicolette en prenant une grande inspiration. Mais on se retrouve plus tard, d'accord ? Elle se penche vers Gwen et la serre à nouveau dans ses bras dans un geste impulsif.

- J'ai hâte, et il faut que tu voies Joëlle aussi, dit-elle, elle va me tuer si je ne lui dis pas.

Nicolette n'arrive même pas à sourire. La pauvre.

- Nous allons dans ma chambre, dis-je à Gwen. Nous sommes fermés pour la nuit. Plus de clients. Tout le monde sera payé double, et demain, nous discuterons des différentes possibilités qui s'offrent à nous.

- Oui, monsieur, dit Gwen en acquiesçant.

- Comment va Cosette ?

- Un peu secouée, mais sinon ça va.

- Bien. Nous allons nous assurer qu'elle va bien.

De nouveaux agents de sécurité passent devant la porte.

- Ce serait peut-être une bonne idée de remettre ça à demain ? propose Gwen. Elle était tellement anxieuse après ce qui s'est passé que je lui ai donné un somnifère. Elle dort dans ma chambre pour l'instant. .

- Bien sûr. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous savez comment me joindre. Bonne nuit.

Nous marchons main dans la main jusqu'à ma chambre.

- Pauvre Cosette, dit Nicolette avec un soupir.

- Elle est solide. Vous l'êtes toutes. Elle va s'en sortir, tu verras.

Nous marchons en silence.

J'ouvre la porte de ma chambre et l'entraîne à l'intérieur. Je me dirige vers le canapé près de la fenêtre qui donne sur les montagnes et l'attire sur mes genoux.

- Fabien...

- N'essaie même pas de m'en dissuader. Nous avons tout le temps. Donne-moi trente secondes avec toi avant qu'on se prépare, on le mérite bien.

Elle ouvre la bouche comme pour protester, puis la referme.

- Bonne fille, dis-je en passant ma main dans ses cheveux. Tu as fait du bon travail. Comment te sens-tu après ce qui s'est passé ?

- Je me sens comme... commence-t-elle avant de prendre une profonde inspiration, et c'est comme si son petit corps se dilatait contre le mien. Elle expire et son corps se détend contre moi. J'ai trop d'informations à assimiler, dit-elle. J'ai l'impression de... de ne pas comprendre ce qui se passe, il faut d'abord que je prenne le temps d'y réfléchir. Mais le plus difficile pour l'instant, c'est de ne pas réussir à joindre Savannah. En toute logique, je devrais me dire que tout va bien et que je ne devrais pas me faire de souci, mais après ce qui s'est passé aujourd'hui, impossible de faire taire cette partie de mon cerveau qui s'inquiète vraiment.

- Je comprends.

Je ne la laisserai pas prendre ses distances avec moi. Je ne la laisserai pas partir. Mais je refuse de la garder prisonnière comme un oiseau en cage. Je veux qu'elle sache qu'elle est en sécurité avec moi.

Je sors mon téléphone et passe un coup de fil. Louis décroche à la première sonnerie.

- Patron ? Que puis-je faire pour vous ?

- Je croyais que tu étais à l'hôpital ?

- Nah, vous me connaissez. Ils m'ont rafistolé et je suis rentré à la maison, prêt à reprendre du service. Que se passe-t-il ?

Je le mets brièvement au courant.

- Sa sœur est à Boston. Tu peux lui demander une faveur ?

- À Rossi ?

- Bien sûr.

Roméo Rossi, le plus puissant patron de la pègre de Boston, nous doit une faveur. Sa plus jeune sœur a eu des ennuis et a été envoyée en Toscane il y a quelques années, et il n'avait personne en poste pour assurer sa surveillance. Nous avons envoyé nos gardes en attendant que le reste de la famille la rejoignent, juste à temps pour la sauver d'une attaque perpétrée par un leurs ennemis. Il m'a promis qu'il me rendrait la pareille si j'en avais besoin.

- Tu me fais un rapport, d'accord ?

- Bien sûr. Je m'en charge.

Je raccroche.

- Nous avons des amis à Boston.

- Ok, dit-elle en hochant la tête. Merci. Et ils vont s'assurer qu'elle va bien ?

- Oui, ils me feront leur rapport immédiatement. Mais je suis certain qu'elle va bien, Nicolette, je préfère simplement éviter de prendre des risques.

- Très bien alors. Merci. Elle jette un coup d'œil à l'horloge suspendue au mur. Et il est probablement temps pour nous d'enfiler nos déguisements. Mon dieu, je sens que j'ai besoin d'un verre, mais je ne veux pas courir le risque de perdre le contrôle.

Je ne peux pas m'en empêcher. Je l'attire vers moi et l'embrasse sur la tempe. Je l'embrasse sur les joues, puis je pose mes lèvres sur les siennes.

- Je vais t'aider à perdre le contrôle.

- Je sais très bien que vous en êtes capable, dit-elle en poussant un soupir. Mais pourquoi suis-je à la fois excitée et terrifiée ?

- Parce que le contrôle est une chose lourde à porter. Cela peut être érotique de s'abandonner à quelqu'un, parce qu'on se met en position de vulnérabilité et que l'on repousse les limites de la confiance. Mais cela peut être aussi

effrayant, car on n'a aucune idée de ce que cela signifie réellement, tu comprends ? Et c'est justement ce que je vais faire.

En hochant la tête, elle se tourne vers moi et prend mon visage entre ses deux mains.

Je cligne des yeux, soudain étrangement ému par la tendresse que je lis dans son regard.

- Quoi ? Je demande à voix basse.

- C'est comme ça que je veux me souvenir de vous, murmure-t-elle pour toute réponse.

Je voudrais lui dire qu'elle n'a pas besoin de se souvenir de moi. Je voudrais lui dire que nous pouvons rester ensemble, que nous resterons ensemble, parce que même si elle le voulait, je ne la laisserai pas partir. Je voudrais lui dire que si elle ressent la même chose que moi, nous pouvons poursuivre cette relation, nous pouvons tout faire pour être ensemble, nous sommes faits l'un pour l'autre.

- Ça me rend nerveuse de voir l'heure tourner, finit-elle par murmurer.

Je regarde l'horloge. Il nous reste quinze minutes avant que l'équipe de sécurité n'arrive sur les lieux.

- Allons-y. Heureusement, je crois que nous n'aurons pas besoin de beaucoup de temps pour nous déguiser ?

- Non.

Nous ne nous habillerons pas ici pour éviter d'éveiller les soupçons. Nous ferons ça dans la voiture, sur la route.

- Nous sortirons par l'entrée de derrière. C'est celle qui est réservée aux V.I.P. payants, aux célébrités qui seraient immédiatement reconnues si quelqu'un les voyait. Nous faisons payer un prix substantiel pour garantir la confidentialité, car nous devons à tout prix éviter que des paparazzi ne surprennent un Premier ministre ou une célébrité dans le bordel le plus populaire de Corse.

Nicolette acquiesce, et nous quittons mon appartement main dans la main quand son téléphone sonne.

- Ah, c'est Savannah, dit-elle en poussant un soupir de soulagement. Dieu merci. Elle décroche et parle d'une voix précipitée.

- Savannah ? C'est toi ?

Elle reste silencieuse en écoutant sa sœur, puis s'effondre contre mon épaule et se met à sangloter. La pauvre était encore plus inquiète que je le pensais. Je me sens assailli d'un violent sentiment de culpabilité.

Je la serre contre moi.

- Elle va bien, murmure-t-elle à mon intention tout en continuant à écouter sa sœur, les sourcils froncés. Non ! Oh mon dieu, non ! Tu es sérieuse ? Elle me regarde et elle retire rapidement son téléphone de son oreille le temps de le mettre sur haut-parleur. Elle a les mains qui tremblent.

- Savannah, je suis avec mon ami Fabien, je t'ai mis sur haut-parleur. Fabien, ma sœur Savannah. Savannah, Fabien a envoyé des hommes à lui pour s'assurer que tu allais bien.

Nous traversons le hall à pas rapides pour rejoindre la voiture que j'ai demandée. Il nous reste dix minutes avant que nous arrivions à rejoindre la sécurité.

Je pousse la porte et sors dans la nuit noire, ma main dans la sienne.

- Merci, Fabien, dit Savannah. Hier soir, un type m'a suivie, j'ai eu une peur bleue et j'ai préféré aller dormir chez une amie. Il a essayé de me voler mon sac à main, mais j'ai réussi à m'enfuir. J'ai appelé la police mais ils n'ont pas réussi à le retrouver, et j'étais nerveuse à l'idée de rentrer chez moi.

- Bien entendu, dit Nicolette d'un ton compatissant. Oh, ma pauvre !

J'ouvre la portière de la voiture et récupère les clés, puis je lui ouvre la portière côté passager.

Elle se glisse sur le siège à côté de moi, et j'écoute la suite du récit de sa sœur.

- Je suis content que tu ailles bien, finis-je par dire à Savannah.
- Moi aussi, ajoute Nicolette. Écoute, ma chérie, nous avons quelque chose à faire rapidement, je t'appelle à mon retour, d'accord ?
- Aucun problème. Et merci encore, dit Savannah. Elle raccroche et Nicolette repose son téléphone.
- J'aimerais tellement qu'elle soit là, dit-elle. Enfin, peut-on revoir le déroulement du plan une dernière fois ?
- Allons-y.
- Donc nous entrons en tenue. J'aurai enfilé cette espèce de robe moulante violette et ces bottes qui me remontent presque jusqu'aux fesses. Nous avons pris une chambre privative, donc après avoir fait une apparition dans la salle de réception, nous nous dirigeons vers les chambres privées. Le talisman se trouve dans la chambre numéro six.
- C'est ça. Milo a fait en sorte qu'il n'y ait pas d'agent de sécurité pendant dix minutes.
- Je regarderai exactement comment le talisman est posé, et vous le remplacerez par la réplique.
- Et nous filerons avant l'arrivée du garde suivant.
- Avec la réplique à la place de l'original. Et où est cette réplique ?
- Tout a été organisé à l'avance, elle devrait être juste là, dans la boîte à gants. Ouvre-la, s'il te plait.

Elle se penche et ouvre la boîte à gants.

- Elle est censée être là-dedans ? Elle fait quelle taille ?
- Elle devrait tenir dans la paume de ta main.

Je jette un coup d'œil, me sentant gagné par la panique. Merde.

Il n'y a rien là.

- Qui était censé la mettre là ?

- Un des hommes de Thayer. J'appuie sur le bouton du haut-parleur de la voiture et je compose son numéro en lâchant une bardée de jurons.

- J'allais justement t'appeler, répond-il. Ils n'ont pas réussi à arriver à temps.

Bien entendu. L'heure avait été modifiée. Nous n'étions pas censés partir avant demain matin.

J'ai l'impression de tomber dans le vide.

Je pousse un juron. Quelque part, une réplique exacte du talisman de Napoléon attend, logée dans sa boîte en velours.

Il me la faut absolument.

- Vous pensez qu'on active le plan B ? demande Nicolette.

- Oui, dis-je d'une voix un peu saccadée. On active le plan B.

- Donc on prend le talisman et on baise ?

Hors de question.

- Tu es complètement folle ? Tu penses vraiment que je te ferais prendre de tels risques ? On retrouve l'assistant de Thayer et on récupère la réplique maintenant. On arrive à l'Underground un peu plus tard que prévu et on fait comme on a dit.

Fronçant les sourcils, elle me regarde avec curiosité.

- Et... qu'est-ce que ça va changer, à votre avis ?

- L'équipe de sécurité sera déjà là, pour commencer. Il va donc falloir qu'on trouve un moyen de les éviter. Deuxièmement, il se pourrait qu'on soit plus exposés. Nous ne pourrions pas être certains que le talisman soit déjà arrivé dans la chambre, et s'ils ont changé de plan, nous n'en saurons rien non plus.

- Plus exposés... de quelle manière ?

- Je ne suis pas sûr, dis-je en poussant un soupir. Mais je te promets que je te protégerai.

- Quel dommage, dit-elle en me lançant un regard en coin. J'avais espéré que les choses prennent un tour un peu coquin.

Je dois faire un effort considérable pour me retenir d'arrêter la voiture sur le bord de la route et passer tout de suite à la partie coquine.

- Ne t'inquiète pas pour ça. Tu as oublié que tu serais mon esclave ?

Elle hoche la tête et laisse son doigt courir le long du siège.

- J'ai hâte, dit-elle en déglutissant de manière parfaitement audible.

Je bande rien qu'en l'imaginant à genoux devant moi, soumise et désireuse de me servir.

- Fabien ?

- Mmm ?

- Vous êtes toujours là ? Vous étiez là et d'un seul coup, c'est comme si vous étiez ailleurs, comme si vous ne m'aviez pas entendue.

Je pose une main sur son genou.

- Je pensais à ce que je te ferais une fois que nous serons là-bas.

- Vous n'êtes pas sérieux, murmure-t-elle, les joues rosies et les yeux écarquillés, trahissant à quel point l'idée l'excite elle aussi.

- Bien sûr que je suis sérieux. Tu crois que je plaisanterais avec quelque chose comme ça ? Fais-moi confiance, je compte bien mettre chaque foutue minute là-bas à profit.

L'idée de l'avoir pour moi tout seul. Obéissante et soumise. Et je pourrai faire d'elle tout ce que je voudrai.

Elle va finir par découvrir ce que tu as fait.

Je serre les dents et m'oblige à me concentrer sur ce que je dois faire, sur la suite des événements. Je ne peux pas me permettre de me disperser maintenant.

Nous devons trouver le talisman.

Nous devons aller chercher Lyam.

Et Nicolette sera à moi.

Je me dis que si elle sait pourquoi j'ai fait de tels choix... peut-être qu'elle me pardonnera.

Ou bien va-t-elle se contenter de remplir sa part du marché, prendre son argent et partir ? Elle n'est pas ici parce qu'elle m'aime. Elle est ici parce que je l'ai achetée et que je vais lui verser deux millions de dollars. Si je lui donnais cet argent maintenant, elle partirait probablement. Elle retournerait chez sa sœur aux États-Unis et je ne la reverrais jamais.

Je devais agir ainsi, je n'avais pas le choix.

Je lui ai laissé croire que je la laisserais partir, mais je n'en ferai rien.

Ça n'a jamais été mon plan.

Je la paierai. Je le lui ai promis.

Je subviendrai à tous ces besoins. Je lui donnerai tout ce qu'elle désire.

- Où doit-on le rencontrer ?

- Qui te dit que c'est un homme ?

Pour toute réponse, elle se contente de me regarder en haussant les sourcils.

- Il y a un endroit où nous pourrons nous garer à côté de l'entrée du métro. Un petit restaurant au coin de la rue. Une femme de l'établissement nous retrouvera devant. Tu la salueras et tu prendras le paquet qu'elle te donnera. Puis nous irons jusqu'à l'Underground à pied.

- A quoi ressemble-t-elle ?

- Thayer m'a dit qu'elle porterait du rouge et du noir.

- C'est tout ? .

- Il a dit qu'elle était sexy, dit-il d'un ton dédaigneux.

- Est-ce qu'il dit ça de tout le monde ?

Je me demande si j'ai imaginé la pointe de jalousie que j'ai cru entendre dans sa voix. Ne veut-elle pas que je côtoie d'autres femmes séduisantes ?

Se pourrait-il qu'elle soit jalouse ?

Si elle avait l'intention de partir une fois sa mission remplie, pourquoi prendrait-elle la peine de céder à de tels sentiments...

- Non. Il est... très difficile. Certains pourraient même dire qu'il est impossible de le satisfaire. Il a des goûts... très sûrs.

Cette fois-ci, elle pince ostensiblement les lèvres et lève les yeux au ciel, et ce n'est clairement pas le fruit de mon imagination.

- Vraiment ?

D'abord elle est jalouse, maintenant elle prend un air offensé. Décidément, vivement que nous soyons à l'Underground.

Je tâche de prendre un ton sévère.

- Dans quelques minutes, nous entrerons dans l'Underground. Sur place, tu seras mon esclave. Tu devras m'obéir en tous points, et si tu ne le fais pas, tu seras punie. Tu seras là pour me servir. Tu ne pourras pas discuter les ordres que je te donne, tu ne me répondras pas, et si tu me désobéis, même en pensée, tu seras sanctionnée. Est-ce que je me fais bien comprendre ? C'est important, Nicolette. Il ne s'agit pas d'hommes et de femmes ordinaires. Il y a de véritables monstres parmi eux. Des gens qui n'hésiteraient pas un seul instant à te faire du mal. Des hommes capables de mettre fin à tes jours et de se débarrasser de ton corps sans qu'il en reste la moindre trace.

Je la regarde déglutir, et finalement hocher la tête.

- Oui. Bien sûr. C'est compris.

Je me penche vers elle et prends son menton dans ma main. Le regard qu'elle me rend m'adoucit avant même que je reprenne la parole.

- Nicolette.

Je t'aime.

Je ne peux pas risquer qu'elle s'enfuie. Je ne peux pas risquer qu'elle prenne peur. Il faut qu'elle sache, avant qu'un autre incident se produise, qu'elle peut me faire confiance.

- Oui ?

- Tu me fais confiance ?

Elle se penche plus près de moi, étonnamment différente dans son déguisement. Mais ses yeux... ce sont les yeux de la femme que j'aime.

- Bien sûr que oui.

Je me penche pour l'embrasser quand mon téléphone vibre.

- Nous devons y aller, murmure-t-elle.

Je jette un coup d'œil par la vitre et voit la silhouette d'une femme s'avancer vers nous d'un pas déterminé, vêtue de rouge et de noir de la tête aux pieds.

DIX-SEPT

OceanofPDF.com

Nicolette

PENDANT UN COURT MOMENT, j'ai l'impression que tout autour de nous s'est ralenti. Quand il a pris mon menton dans sa main. Qu'il m'a demandé si je lui faisais confiance. Qu'il s'est penché sur moi comme pour m'embrasser.

Mais la magie s'est dissipée. Et j'ai une tâche à accomplir.

Il a dit qu'elle était sexy.

Est-ce qu'il me trouve sexy ? Est-ce qu'il a aussi... comment a-t-il dit... des goûts sûrs ?

Alors que nous marchons côte à côte, je réalise que les couples que nous croisons se rendent peut-être au même endroit que nous.

Une femme porte un délicat collier en cuir, de ces colliers que l'on mettrait autour du cou d'un chat, assorti d'une fine chaîne dissimulée dans la paume de la main de son partenaire. Un autre couple, les mains enlacées, porte une tenue en latex noir brillant qui épouse parfaitement la forme de leurs corps magnifiques et musclés.

Et parmi eux, certains font-ils partie de la famille Lyon ?

- Elle est là, devant nous, dit Fabien à voix basse pour que moi seule puisse l'entendre.

Une grande blonde aux longues jambes, vêtue de noir et de rouge, comme Thayer nous l'a précisé, si tant est que l'on puisse parler de vêtements tant ils sont courts, s'approche de nous. Le haut n'est rien de plus qu'un fin soutien-gorge en dentelle, associé à une jupe en cuir noir moulante et si courte que je pourrais distinguer la courbe de ses fesses si elles n'étaient pas couvertes par des cheveux d'une longueur impressionnante. Ses talons font facilement cinq centimètres de plus que les miens, et elle porte un tatouage rouge flamboyant sur le haut de la cuisse droite.

Il aurait pu nous prévenir, me dis-je.

Et nous envoyer quelqu'un d'un peu plus attirant.

Serais-je jalouse ? Pourquoi serais-je jalouse d'une femme que je ne connais pas ? Pourquoi me souciera-t-elle de ce que pense Fabien ? Ce n'est pas sa petite amie, ni même quelqu'un qui compte à ses yeux.

C'est juste quelqu'un qui est payé pour faire un travail.

Et soudain, mon cœur se serre en pensant que c'est également mon cas.

Il faut que je me protège si je ne veux pas avoir le cœur brisé. Je ne peux pas tomber amoureuse de lui.

Mais c'est trop tard.

Je réprime une envie soudaine de pleurer car je sais bien que je ne suis rien à ses yeux. Je ne suis qu'un moyen pour lui d'arriver à ses fins.

Je devrais me trouver quelqu'un qui me protégera.

Et une idée soudaine vient saper ma détermination.

Lui me protégera

Savannah a besoin de moi.

Savannah.

Il faudra que je m'assure qu'elle va bien dès que nous aurons accompli notre mission.

Il faut que tu le fasses pour Savannah.

Nos pas résonnent sur le trottoir alors que nous nous rapprochons d'elle. Elle est parfaitement formée pour ce travail et hausse à peine les sourcils. Elle porte un grand sac en bandoulière sur l'épaule.

En me voyant, elle reste parfaitement immobile et se contente de détourner le regard pour regarder Fabien qui se tient toujours à côté de moi.

Tu oses le regarder, salope ?

Il est à moi.

Alors que nous ne sommes plus qu'à quelques pas d'elle, je serre plus fort la main de Fabien. Mon cœur bat la chamade.

- Ah, vous voilà, dit-elle en français.

- Bonjour ! dis-je en prenant ses deux mains dans les miennes et en levant les yeux vers elle, car elle est indéniablement plus grande que moi. *N'oublie pas que ce n'est qu'un travail.*

- Main gauche, me murmure-t-elle à l'oreille en glissant un petit sac en velours dans ma paume. Comme prévu, je lève la tête et lui fait la bise, une vague de parfum m'envahissant les sens. Sa chaleur et le charme qu'elle dégage me donnent soudain envie de mieux la connaître. Qui est cette femme qui obéit aux ordres de Thayer ? Fait-elle partie de celles que Fabien qualifie d'esclaves consensuelles ? Elle a pourtant l'air si solide, si puissante que je peine à comprendre comment une telle personne pourrait accorder sa confiance absolue à un homme comme Thayer.

- Merci beaucoup.

Et aussi vite qu'elle m'a saluée, elle me laisse m'écarter et Fabien reprend sa place à mes côtés.

- Au revoir, nous lance-t-elle d'une voix roucoulante. Autour de nous, les passants vont et viennent. Certains entrent par la porte qui se trouve dernière moi, d'autres en empruntant un escalier. Personne ne semble regarder dans notre direction.

Fabien claque des doigts.

- Nicolette.

Vient-il vraiment de m'appeler en claquant des doigts ? J'ouvre la bouche pour protester, mais ses recommandations me reviennent à l'esprit.

Je suis son esclave maintenant.

Nous sommes travestis.

Et nous devons entrer dans nos rôles dès maintenant.

Je me retiens de répondre et souris doucement.

- Oui, monsieur ?

- Ici. D'un doigt, il me fait signe de venir me poster à côté de lui. Je sens le poids du talisman peser dans ma poche tandis que j'obéis. Je laisse mes mains pendre à mes côtés alors que nous entrons dans le club.

- Montre-moi, dit-il dès que nous sommes à l'intérieur, cachés derrière la porte. J'espère que ça ressemble bien à l'original.

Avant de venir ici, j'ai fait quelques recherches. Je sais qu'il s'agit d'un sphinx en quartz et qu'il est suffisamment petit pour tenir dans la paume de la main. Un objet ancien et serti de pierres précieuses. Napoléon voulait quelque chose d'unique, qu'il serait le seul au monde à posséder. Et cet objet est très différent de tout ce qui avait pu être fait auparavant.

J'ouvre la petite poche en velours et fait glisser l'objet dans ma main.

- Mon dieu, murmure Fabien. C'est vraiment ressemblant, tu ne trouves pas ?

- D'après ce que j'ai vu en ligne, complètement. Et il pensait vraiment que ça lui portait chance ?

- Oui, dit-il en jetant un coup d'œil à sa montre. Il faut qu'on y aille. Allons-y.

Pense-t-il lui aussi que le talisman lui portera chance ?

Il prend la réplique et la glisse dans sa poche tandis que nous progressons main dans la main le long d'un couloir étroit, et passons un hall orné de tant de miroirs que j'en suis presque gênée, jusqu'à une série de doubles-portes sur la gauche menant à deux ascenseurs.

- Vous semblez presque savoir où vous allez, dis-je en essayant de cacher mon désarroi. Vous êtes déjà venu ici ou je me trompe.

Il ne t'appartient pas. Tu es là pour le travail. Pense à Savannah.

- Oui.

Ce n'est pas juste d'être jalouse qu'il soit déjà venu ici.

- L'Underground n'appartient donc pas à la famille Lyon ?

- Pas du tout. Plusieurs autres familles fréquentent les lieux aussi.

Font-ils tous partie de la mafia ? Je suppose qu'en toute logique, crime organisé, perversion et exercice du contrôle vont de pair.

- Quand je claques des doigts, tu t'agenouilles, dit-il en murmurant doucement.

Je cligne des yeux.

- Pardon ?

Je devrais être révoltée à l'idée de m'exécuter. Je devrais me taire et obéir juste parce que je m'y suis engagée, mais au fond de moi, je dois bien admettre que je suis... intriguée.

- Nous n'avons pas le temps, explique-t-il. Si nous avions eu le temps que nous avions prévu au départ, nous aurions déjà passé en revue tout cela, mais malheureusement, ce n'est pas le cas, donc pour l'instant, souviens-toi simplement d'exécuter mes ordres à la lettre.

- Ok... dis-je en déglutissant.

- Si tu me désobéis, je te punirai, et je doute que ce soit le genre de punitions que tu apprécies.

Oh, il y aurait donc un genre de punitions que j'apprécierais, et un autre qui ne serait pas ma tasse de thé ?

J'acquiesce, prenant note de ses instructions, mais mon cerveau reste comme hypnotisé, attendant qu'il m'en donne l'ordre.

M'agenouiller, vraiment ?

- Oui, monsieur, dis-je, non sans une certaine impatience.

- Est-ce une remise en question de mes ordres que sens poindre dans ta voix ? dit-il en resserrant ses doigts autour des miens. Tu me plais énormément, ajoute-t-il.

Cela fait-il partie du rôle qu'il joue, ou le pense-t-il vraiment ?

Joue-t-il la comédie ou est-ce bien réel ?

Des célibataires et des couples passent devant nous. À côté de moi, les bribes d'une conversation prononcée à mi-voix me parviennent. Les deux hommes à côté de moi se regardent, incapable de détacher le regard l'un de l'autre, comme s'ils étaient seuls au monde, même s'ils suivent le mouvement de la foule.

J'ai envie de lui. Tellement que ça me fait mal. Ça me ronge comme si j'avais l'estomac vide.

Contre toute attente, mon cœur bondit dans ma poitrine.

Peut-être est-ce le fait que nous soyons dans ce lieu. Peut-être que c'est parce que je ne veux pas que les moments qu'il nous reste à passer ensemble arrivent à leur fin. Peut-être ai-je peur, et qu'une part de moi sait que je suis amoureuse. Et ça faisait vraiment très très longtemps que cela ne m'était pas arrivé.

Je me reprends et tâche de me rappeler pourquoi je suis ici, ce que je dois faire. Je mets en sourdine ce désir inassouvi et je cherche un signe de la famille Lyon. Nous n'avons plus le temps. Je ne sais pas à quoi ils ressemblent, ni où ils seront, mais c'est alors que je réalise que Fabien, lui, le sait.

Il me suffit de le regarder.

Je ne suis pas le genre de femme à avoir besoin d'un sauveur, mais je mentirais en affirmant qu'au fond de moi, je n'espère pas... je ne désire pas...

Fabien m'attrape si soudainement que je n'ai même pas le temps de réagir. Il m'attire contre lui et passe ses doigts dans mes cheveux, me tirant la tête en arrière pour que je lui fasse face. Sans prévenir, sa bouche s'écrase contre la mienne dans un baiser sauvage. Nos lèvres s'entrouvrent, nos langues s'emmêlent. Il me tient la tête entre les mains tandis qu'il m'embrasse sauvagement, mettant à mal mes défenses déjà vacillantes.

Ses mains sont dans mon cou, sur mes épaules, elles parcourent mon corps comme s'il voulait en mémoriser chaque cellule. Arrivé à hauteur de mes fesses, il les saisit et me soulève à bras le corps. J'enroule mes jambes

autour de lui et il continue à avancer ainsi, toujours unis dans un baiser qui me donne l'impression de m'être fondue en lui.

Quand il s'écarte enfin, je suis essoufflée, mais la pause n'est que de courte durée.

- Tu es à moi. Regarde-moi. Ne regarde rien d'autre que moi.

Heureusement qu'avec nos tenues extravagantes et notre attitude désinhibée, nous sommes parfaitement à notre place ici, car personne ne nous accorde le moindre regard.

Je le regarde fixement, les yeux plongés dans les siens, et j'ai envie de pleurer. Une file de personnes pénètrent dans l'Underground. Et à mesure qu'elles entrent, l'atmosphère dans la pièce se fait plus tendue. Les conversations se font plus discrètes et certains couples se rapprochent.

- La famille Lyon est arrivée, m'explique Fabien en murmurant à mon oreille.

Je sens la tension monter. Je déglutis et je hoche la tête contre son torse.

- Oui, monsieur.

- Quelle bonne fille tu es, dit-il avec approbation en déposant un baiser sur ma joue. Il me laisse glisser le long de son torse pour me reposer à terre, en profitant pour s'assurer que chaque centimètre de mon corps le touche au passage.

- J'avais cru que la dynamique maître-esclave excluait les compliments, lui dis-je à voix basse tandis qu'il me tient la tête. J'avais cru... que le maître ne se préoccupait pas du bien-être de son esclave.

- Il n'y a pas de règle, murmure-t-il. Et de toute manière, je n'aime pas les étiquettes, et les seules règles que j'aime sont celles que je pose à ton intention. Serait-il possible que tu sois mieux informée que je le pensais ?

- Peut-être est-ce à vous de le découvrir.

Le regard qu'il me lance est l'unique avertissement qu'il me donne avant la claque qui vient me cingler les fesses, devant tout le monde. Je réprime un cri, mais personne ne regarde dans notre direction.

- C'est le moment, murmure-t-il à mon oreille.

- Le moment de...

À son claquement de doigts, je m'immobilise ;

Je retiens ma respiration et m'agenouille. Je déglutis en réalisant que mes yeux sont directement à la hauteur de sa ceinture.

Les souvenirs de ce qu'il m'a fait avec cet objet resurgissent.

Je remarque la présence de crans argentées sur la ceinture que je ne me souviens pas avoir vus auparavant. Une clé en métal est suspendue à l'un d'eux.

- Voilà comment tu dois t'agenouiller, dit-il à voix haute, sans même prendre la peine de chuchoter cette fois. Il s'accroupit devant moi et saisit mon menton entre son pouce et son index, le baissant vers ma poitrine. Les fesses sur les pieds, les mains sur les genoux et le menton sur la poitrine, ordonne-t-il.

Je rectifie ma position pour satisfaire ses exigences.

- Là. Très bien. Et quand je t'ordonne de t'agenouiller, c'est ce que j'attends de toi. Compris ?

Je dois tenir mon rôle.

J'acquiesce et déglutis quand il passe ses doigts dans mes cheveux et tire.

- Excuse-moi, je n'ai rien entendu ?

- Oui, monsieur.

Mon pouls s'accélère et je sens une chaleur se répandre sur ma peau comme si quelqu'un avait craqué une allumette. Ce contrôle parfait qu'il exerce sur moi... la menace qui plane dans sa voix... la concentration dont il fait preuve.

Il joue un rôle. Il joue un rôle...

Pourquoi aimerais que ce ne soit pas le cas ? Je comprends tout à fait le principe de ne pas laisser quiconque poser les yeux sur moi, et j'ai déjà eu

ma part d'échanges coquins, mais je n'avais jamais rien vécu de tel auparavant.

Et jusqu'à cet instant, je ne pensais absolument que je pourrais jamais en avoir envie.

Quand mes yeux croisent les siens, il tourne rapidement la tête pour regarder vers un coin de la pièce où quelques personnes se sont rassemblées, installées sur des chaises et des canapés rembourrés à l'air confortable. De là où je me tiens, j'ai un angle de vue différent sur la scène.

- Non, dit-il subitement. Je lève à nouveau les yeux vers lui et le vois regarder à nouveau en direction d'une porte derrière laquelle tout le monde est assis.

Deux hommes montent la garde de chaque côté, les mains dans le dos. Des gardes du corps ? Un homme vêtu de noir tenant une femme au bout d'une chaîne passe devant eux. Fabien me fait un petit signe de tête.

Il semblerait que nous ayons trouvé le propriétaire de notre talisman.

D'un simple geste, il me relève.

- Mais où va-t-il ? lui dis-je à l'oreille.

- Dans la salle libre, dit-il en poussant un juron

Je ne me souviens pas avoir payé pour entrer. Qu'entend-il par salle libre ? Parfois, j'ai l'impression de ne pas comprendre les termes qu'il emploie.

- Est-ce qu'on a payé pour entrer ? Heureusement, il y a assez de bruit ici pour que personne ne m'entende chuchoter.

Il acquiesce.

- Oui, je m'en suis chargé. Mais libre ne veut pas dire gratuit dans cet endroit.

Mon cœur bat plus vite. Mais de quoi parle-t-il ?

- Ah bon ?

- Cela veut dire que toutes les personnes qui entrent dans cette pièce peuvent être utilisées par ceux qui veulent d'elles. Ce sont généralement des personnes célibataires ou des échangistes, tu vois ce que je veux dire. En général, les couples n'y vont pas.

Je sens la crainte m'envahir, mais je dois me résoudre à accomplir la tâche qui m'attend. Ce n'est pas maintenant que je dois faire marche arrière.

Ce n'est qu'un travail. Rien qu'un travail.

Fabien lance un regard hostile en direction de la porte, comme s'il aurait voulu y mettre le feu.

Il nous faudra prétendre être en accord avec ce qui s'y passe si nous voulons pouvoir mettre la main sur le talisman. Si nous voulons sauver son frère. Et si voulons faire ce pour quoi nous sommes là.

Je suis là pour gagner la somme qu'il m'a promise, me dis-je, mais ce vague écho semble avoir perdu tout attrait.

Cela ne faisait pas partie du plan.

Une idée me traverse soudain l'esprit.

À côté de nous, trois personnes entrent dans la pièce, et ceux qui sont présents les saluent bruyamment. Il semblerait qu'elles jouissent d'une certaine popularité, et je profite du tumulte pour parler à Fabien.

- Nous pourrions simplement filer d'ici et leur donner la copie, lui dis-je à voix basse. On pourrait prétendre qu'il s'agit du vrai talisman et récupérer ton frère.

- Impossible, dit-il, l'air contrarié. Il ne fera pas illusion bien longtemps et ne pourra servir de doublure que de loin. N'importe qui l'examinant de près s'en apercevra rapidement.

Merde.

- Allons-y alors, dis-je en chuchotant. De toutes manières, nous ne sommes pas vraiment un couple, alors qu'importe que je joue la comédie avec d'autres. Mais à la manière dont il continue de me fixer, je réalise que ce n'est probablement pas une bonne idée.

Se pourrait-il qu'il ait vraiment des sentiments à mon égard ? J'ai l'impression d'être en train d'effeuiller une marguerite... Il m'aime, un peu, beaucoup, à la folie... pas du tout.

- Tenons-nous en au plan, dit-il d'une voix étouffée. Mais autant te prévenir, je ne te partagerai pas. Nous allons entrer dans cette pièce et trouver le moyen d'échanger les deux statuettes en tachant de nous fondre dans la foule. Et si quelqu'un essaie de t'acheter...

- Il vous suffira de leur dire que vous venez de le faire, dis-je. Nous échangeons un regard en silence. Les secondes s'écoulent lentement tandis qu'un feu s'allume dans ses yeux.

Je n'ai rien fait de plus que d'énoncer une situation bien réelle, alors pourquoi cela me fait-il si mal de prononcer ces mots ?

- Dis-lui que tu es déjà prise, me corrige-t-il.

Il y a une différence subtile entre les deux, mais je n'arrive pas vraiment à la saisir.

- Très bien, dis-je avec un haussement de tête.

Il passe devant moi, ce qui semble être la règle ici sachant qu'il est mon maître. À mesure que nous avançons, les bruits s'estompent. Tout est beaucoup trop calme, et ce calme est presque sinistre. J'ai les mains froides et mes genoux tremblent alors que j'avance à côté de Fabien.

- Reste derrière moi. Et suis mes instructions. Garde les yeux au sol. Bien.

Ici, c'est lui qui commande. Il est mon maître.

Un sentiment intense, presque viscéral me traverse. Un désir étrange, soudain et incroyablement érotique d'obéir à l'homme que j'appelle Maître. De le laisser prendre la direction des opérations. De garder la couverture de nos rôles le plus longtemps possible.

Je ne peux laisser le désir prendre le pas sur la tâche qui m'attend. Je ne peux me laisser séduire par le fait qu'il semble se soucier de moi ou par le contrôle et la propriété qu'il exerce sur moi.

Par la pensée que peut-être, il a des sentiments pour moi. .

Si je ne protège pas mon cœur...

Nous arrivons devant la chambre. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais en tous cas, pas à ce que j'y découvre. Il y a au moins trois fois plus de monde ici que dans l'autre pièce. Des hommes, des femmes et des personnages aux allures androgynes se mêlent et rient, socialisent et discutent. D'autres encore sont visiblement très portés sur le voyeurisme.

La pièce est emplie de l'odeur chaude et sucrée du sexe, une odeur de séduction. Des haut-parleurs invisibles diffusent de la musique, et le son de verres qui s'entrechoquent me parvient.

- À deux heures, dit-il à voix basse.

Notre cible.

- Bienvenue.

Je sursaute au son de la voix qui vient de retentir à côté de moi. Ai-je le droit de lever les yeux sans y avoir été autorisée ? J'imagine que non. Je me contente donc de fixer le sol et d'attendre que Fabien salue notre hôte d'un hochement de tête.

- Merci, dit-il.

- Puis-je voir votre carte d'accès ?

Tout ce que je parviens à distinguer de l'homme sont ses chaussures en cuir parfaitement cirées et son pantalon de ville. Je réalise alors qu'une autre personne se tient à côté de lui, vêtue à l'identique. S'agirait-il d'agents de sécurité ?

Je sens mon esprit s'emballer. Peut-être Fabien peut-il prétendre qu'il l'a oubliée dans la voiture. À moins que nos noms figurent quelque part. Ou que l'on puisse leur graisser la patte...

- Bien sûr.

Fabien sort une carte de la coque de son téléphone et la présente à l'homme.

Il savait, alors. Il avait tout prévu. Il était parfaitement préparé.

Le garde s'écarte et nous laisse entrer.

- Vous étiez au courant ? dis-je.

- Baisse les yeux. Si je dois encore te le rappeler, je te punirai.

Je baisse les yeux.

- Vous étiez au courant ? dis-je à nouveau.

- Et j'ai entendu.

Je cligne des yeux. Comment peut-il me parler ainsi ?

- Ça suffit, dit-il d'une voix basse et posée. Glacée.

Pardon ?

Je suis prise d'une envie subite de le frapper.

- Comment ça, ça suffit ?

- Arrête de jacasser. Ses mots sonnent comme une mise en garde.

J'ouvre la bouche pour lui faire une réplique cinglante, mais visiblement, je l'ai poussé à bout.

Il s'assied sur le rebord d'une chaise qui semble être sortie de nulle part et m'attire sur ses genoux. Je sens mes joues s'enflammer de honte à l'instant où je réalise ce qu'il s'apprête à faire.

J'ouvre la bouche pour protester mais je comprends que c'est inutile. Une esclave doit être soumise à son maître. Il a parfaitement le droit de la punir s'il le juge bon. Elle ne peut pas désobéir et si j'étais vraiment une esclave, je saurais que ce n'est qu'une question de temps.

Pourtant, je ne peux réprimer un juron à la première piqure de sa paume sur mes fesses. À côté de moi, une femme est en train de sucer un homme, et ses gémissements approbateurs couvrent mes couinements pathétiques.

Je me tortille sur les genoux de Fabien, et je sursaute en sentant une nouvelle fessée s'abattre sur mes fesses. Putain, ça fait un mal de chien. Il ne marque pas de pause, ne me laisse pas la moindre chance de reprendre mon souffle et sa paume s'écrase en cadence, encore et encore.

Quand il me fait descendre de ses genoux et me place face à lui, je suis encore pantelante.

- Tu as envie de dire autre chose, maintenant ? me lance-t-il en me défiant du regard de ne pas tenter de repousser les limites.

Je secoue la tête et déglutis. Il attrape mes cheveux et les enroule autour de son poing. L'excitation, aussi puissante qu'un verre de whisky, monte dans mes veines. Mes seins se gonflent et je sens mon ventre se crispier.

Sa voix me fait l'effet de la lave en fusion quand il approche sa bouche de mon oreille.

- Tu as ouvert ta bouche comme si tu voulais me répondre. Tu es sûre que tu as fini ?

Je me demande à moitié s'il n'a pas manigancé tout ça juste pour pouvoir me faire ça.

- J'ai fini, dis-je à voix basse.

Mes seins me font mal et mon sexe palpite. Il en a fait plus en une demi-minute de domination qu'en une séance complète de pelotage.

- Bien, chuchote-t-il. Alors touche-toi.

J'ai tellement envie d'être libérée, de faire taire ces palpitations incessantes entre mes cuisses, que j'obéis sans réfléchir. Je me fiche qu'il y ait des gens ici. Je me fiche qu'ils puissent me voir. Un talisman ? Quel talisman ? Je presse mes doigts entre mes jambes et gémis au plaisir de ressentir cette première vague de soulagement.

- Mon dieu, jure-t-il dans son souffle. Mon dieu. Je veux te goûter. Je veux te dévorer.

Je cherche alors des yeux un endroit où je pourrais écarter les jambes pour lui quand j'aurai repris mes esprits.

Je me caresse à nouveau et bat des cils, soutenant son regard.

- Je sais, dit-il dans un râle, je sais. Je me caresse à nouveau et un frisson me parcourt le corps alors que mon désir se fait plus intense et que je me

rapproche de l'orgasme.

Viens ici, gronde-t-il, et d'un coup sec, il m'attire contre lui et repousse ma main. C'est ma chatte grogne-t-il. Et ton orgasme m'appartient.

Avec des gestes experts, il glisse sa main dans le bas de mon ventre et écarte mes vêtements avec des gestes précipités, jusqu'à trouver l'entrée de ma chatte gonflée et trempée.

À la troisième caresse, je vole en éclats. À la quatrième, je n peux même plus tenir debout, et à la cinquième, je me convulse contre lui et me mords la lèvre pour réprimer l'envie de crier son nom.

Me tenant contre lui d'un bras, il porte ses doigts à sa bouche et les lèche négligemment avant de laisser échapper un profond gémissement, presque animal.

- À moi, bon dieu.

DIX-HUIT

OceanofPDF.com

Fabien

JE LA SERRE contre moi et me fais la promesse silencieuse que ce n'est pas la dernière fois que nous sommes ensemble. Peu importe le prix à payer. Peu importe ce qui se passe ce soir. Nous finirons ce que nous sommes venus faire ici. Nous retrouverons mon frère. Nous trouverons ceux qui ont décidé de s'en prendre à nous, et alors nous pourrions laisser tout cela derrière nous.

Et je la ferai mienne. Je me fiche de ce qu'il me faudra faire. Je me fiche de ce que cela m'en coûtera. Je dois la convaincre qu'elle est à moi, et à moi seul.

Quand elle arrive enfin à reprendre ses esprits, je claque des doigts. J'avais déjà une solide érection mais en voyant ses genoux toucher le sol, j'ai tellement envie d'elle que c'en est douloureux.

De là où je me tiens, je scrute la pièce et je peux voir que Nicolette en fait de même de là où elle se tient. Les célibataires errent autour de nous comme des oiseaux de proie à la recherche d'un endroit où se poser.

- Toujours à deux heures, dis-je, ayant repéré les membres de la famille Lyon.

Richard Lyon est assis sur une chaise à dossier droit semblable à un trône, entouré de trois femmes superbes. Un coussin en velours se trouve à côté de lui, éclairé par les lumières du plafond. Je prends une profonde inspiration.

Le talisman de Napoléon est posé en son centre. À portée de main. Le ticket pour la liberté de mon frère et la réponse à la question de savoir qui se cache derrière l'attaque se trouve juste là, sur un oreiller de velours, tel une alliance.

Si elle pouvait se faire passer pour une de ces femmes... non.

Si je pouvais m'approcher assez près... mais non, c'est impossible aussi.

Lyon est un homme brutal et vicieux, et je n'ai aucune chance de pouvoir m'emparer de ce talisman sans subir de graves conséquences.

Il faut que je réfléchisse....

- Hum... monsieur, chuchote-t-elle. Maître ?

Je regarde ses grands yeux qui brillent d'une lueur ardente et passe mon pouce sur sa joue. Immédiatement, le souvenir de la première fois que je l'ai touchée la nuit où elle a été agressée me revient.

- Oui ?

- Puis-je me lever ?

- Allez-y.

Je l'aide à se relever.

- J'ai une idée, murmure-t-elle.

- Je t'écoute ?

- Il faudra que vous me donniez la réplique. Nous allons d'abord nous rapprocher d'eux, et je ferai en sorte de me positionner suffisamment prêt pour échanger les deux figurines. Dès que je serai arrivée à leur hauteur, vous déclenchez l'alarme incendie.

Les gens se précipiteront, peut-être même qu'ils crieront et iront jusqu'à provoquer une bousculade. Elle va donc échanger le talisman. Thayer nous attend dans une voiture à l'extérieur, prêt à partir quand le moment sera venu de prendre la fuite.

L'idée est tellement folle que ça pourrait marcher. Je suis prêt à essayer.

- Si ça ne fonctionne pas, nous trouverons un autre plan. Je ne veux pas te mettre en danger. Le but était de nous faire entrer tous les deux ici, dis-je en chuchotant.

Nicolette acquiesce et se met sur la pointe des pieds, passant ses bras autour de mon cou avant de m'embrasser. Je la serre contre moi.

Est-ce que ça fait partie de son jeu ? Je me refuse à croire qu'elle pourrait éprouver les mêmes sentiments que moi à mon égard, tant j'ai peur de réaliser que cela faisait simplement partie du rôle qu'elle jouait.

Je tâche de me concentrer sur le moment présent.

- Finissons-en avec ces conneries.

Cela fait suffisamment longtemps que nous sommes ici. Je ne veux pas que quelqu'un prenne l'envie de la baiser, ni même que quiconque la regarde. Nous nous mettons en marche quand un homme s'arrête devant nous.

- Combien ? dit-il.

- Elle n'est plus à vendre.

- Alors pourquoi êtes-vous ici ?

Je sens le feu bouillir dans mes veines. Je déteste ça.

- J'avais quelques courses à faire.

- Vous n'avez rien à faire ici si elle n'est pas à vendre.

Nicolette lui fait un sourire.

- Mon accord avec lui prend fin demain. Retrouvez-moi ici et nous pourrons en discuter. Cela vous irait-il ?

Je serre les poings et me rappelle qu'il n'y a rien que je puisse faire. Elle a un rôle à jouer.

À moins qu'elle soit vraiment sérieuse ? Ou bien essaie-t-elle simplement de calmer l'homme pour nous permettre de passer à la phase suivante de notre plan ?

Putain.

Je veux retrouver mon frère. Je veux que justice soit faite. Je veux que mon arrangement avec Nicolette touche à sa fin pour nous permettre d'entrevoir une relation et mettre fin aux faux semblants une fois pour toutes.

Je veux en finir.

- Je vais vous prendre au mot lui dit l'homme, qui tend la main pour la toucher.

Je suis pris d'un élan de fureur et à cet instant, je réalise que non seulement je vais le frapper, mais pire, je vais le tuer. Nicolette se précipite entre nous et se penche vers l'homme pour déposer un baiser sur sa joue.

- Au revoir ! dit-elle avant de virevolter en direction du talisman.

Je lui prends la main et la suit.

- Respirez, chuchote-t-elle. Inspirez, expirez. Encore. Vous êtes prêt ?

- Qu'est-ce que c'était que ce bordel ?

- Je suis prête.

Nous sommes arrivés jusqu'ici. Nous ne pouvons plus reculer si près du but.

Je sens le poids de la réplique dans ma poche. Je déglutis et marche d'un pas déterminé.

Nous pouvons le faire.

Je me fiche de savoir qui est la famille Lyon. Je me fiche de la valeur de ce talisman. Tout ce qui m'intéresse, c'est d'obtenir ce pourquoi je suis venu.

Je tire le petit sac en velours de ma poche. Je prends la main de Nicolette et lui glisse dans la paume.

À partir de là, tout se passe comme si la vie avait été mise en avance rapide.

Je lâche sa main. Je déteste la voir s'éloigner, la voir s'avancer au-devant du danger, sans être à ses côtés. Si quelqu'un ose se mettre entre nous...

Je me tourne vers l'alarme incendie.

Nicolette est debout, au milieu d'une foule de personnes. Elle se rapproche de plus en plus près, jusqu'à être à quelques mètres de Lyon. Il a une main posée sur le talisman, et de l'autre, caresse la tête d'une femme. Elle est juste à côté. Il lui suffirait de tendre la main pour la saisir.

Je tire l'alarme incendie.

Mais rien ne se passe.

Putain.

Je regarde l'alarme en face de moi. Est-elle cassée ? A-t-elle été trafiquée ?

Je l'examine de plus près et réalise qu'une barre de verre qui aurait dû se briser est toujours intacte. L'alarme se serait déclenchée si tout avait fonctionné correctement.

Putain.

- Que faites-vous ? me lance un agent de sécurité en marchant vers moi. Nicolette me dévisage, visiblement paniquée. Je donne un grand coup dans l'alarme et le verre se brise. Les sirènes se mettent à hurler.

Nicolette fait semblant de tomber directement sur les genoux de l'homme au talisman. Tous deux roulent au sol alors que je me précipite vers elle.

- Comment oses-tu ? hurle Lyon à Nicolette en tendant la main pour la gifler, mais je le plaque au sol avant qu'il puisse faire quoi que ce soit.

- Donne-moi ça !

- Oh ! dit Nicolette en ouvrant de grands yeux alors qu'autour de nous, les gens se précipitent en direction de la sortie. Je suis sincèrement désolée, monsieur ! Est-ce ce que vous cherchez ? dit-elle en lui tendant la réplique.

Autour de nous, c'est la bousculade, les gens se poussent en essayant de gagner la sortie. Derrière-moi, j'entends l'agent de sécurité crier. Nicolette court, mais elle trébuche sur les affreux talons qu'elle porte. Sans même prendre le temps de réfléchir, je la prends dans mes bras et cours vers la sortie.

Je parviens à passer devant tout le monde et poursuit ma course.

Il faut que j'arrive jusqu'à Thayer.

- La porte rouge ! dis-je. Il m'a envoyé un texto pour me dire de sortir par la porte rouge. Je regarde autour de nous et finis par la voir, sur notre gauche. Je fais descendre Nicolette le temps d'ouvrir la porte et pousse un soupir de soulagement en voyant Thayer, assis dans une voiture qui tourne au ralenti.

J'ouvre la porte et l'assois sur le siège.

- Elle n'a rien ?

- Je vais bien mais pas la chaussure dit-elle. Je me glisse à côté d'elle et referme la portière.

- Vas-y, fonce !

Et Thayer démarre à toute allure.

L'espace de quelques secondes, le silence règne dans la voiture.

Thayer se retourne enfin et nous dévisage.

- Vous l'avez ?

Nicolette sourit, glisse une main dans son chemisier et en tire le talisman.

- Putain de merde, murmure Thayer d'un ton admiratif.

Elle tient dans la paume de sa main le talisman vieux de deux cents ans.

DIX-NEUF

OceanofPDF.com

Nicolette

FABIEN DÉCROCHE son téléphone à la première sonnerie et le met sur haut-parleur pour que Thayer et moi puissions entendre.

- Vous l'avez ?

- Bien sûr. Vous avez mon frère ?

La voix de Lyam nous parvient en arrière-plan.

- Oui, je suis là. Je vais bien. Mais je veux me casser d'ici.

- J'y travaille, dit Fabien en serrant les dents, probablement pour m'empêcher de menacer les ravisseurs de son frère de les torturer en leur arrachant les ongles ou je ne sais quelle autre affreuse torture.

La communication se coupe, j'imagine qu'ils n'ont pas réussi à tracer l'appel.

De retour dans la chambre de Fabien, nous avons passé tous les détails en revue avec Thayer.

Nous avons le talisman.

Lyon ne sait pas qu'il s'est fait berner. Pour l'instant, il n'y a eu aucune retombées... pour l'instant du moins.

Demain, au lever du soleil, nous apporterons le talisman aux Bains de Caldane et l'échangerons contre son frère.

Il me paiera, et je partirai.

Je regarde par la fenêtre, sans parvenir à m'expliquer le poids que je ressens au fond de l'estomac.

Ça pourrait être dû à tant de choses.

Je regagne la chambre pour me déshabiller et prendre une douche. J'ai tellement envie d'enfiler un pyjama confortable que je pourrais en pleurer.

J'avais quelques affaires à récupérer dans ma chambre mais une fois de plus, j'ai oublié. Je l'aurai regagnée d'ici demain de toutes façons. À cette pensée, mon cœur se serre.

J'ai commis une terrible erreur. Je ne suis pas supposée me prendre d'affection pour mes clients.

Je n'aurais jamais dû laisser ma vulnérabilité ressurgir.

Si seulement j'avais su me convaincre que ce n'était qu'un travail.

Un simple travail...

Je tire sa chaise de bureau et m'assois lourdement, toujours vêtue de mon déguisement. La boule dans ma gorge pèse aussi lourd que du plomb, et je laisse tomber mon visage dans mes mains.

Comment pourrais-je oublier le seul homme que j'ai jamais aimé ?

Je ne peux pas me laisser aller maintenant. Demain matin, mon temps sera écoulé.

Demain matin, je serai millionnaire.

Pourquoi ai-je l'impression que cela n'a aucune importance ?

J'aimerais pouvoir lui dire ce que je ressens. J'aimerais qu'il sache.

Et soudainement, je prends une décision si peu réfléchie qu'elle me semble *parfaite*. Je sais ce que j'ai à faire.

Je vais lui écrire une lettre. Je la glisserai dans son tiroir. Je lui dirai toute la vérité. Et s'il décide de prétendre qu'il ne ressent rien pour moi... ce sera son problème.

J'agis sans même réfléchir.

J'ouvre le tiroir de son bureau, à la recherche d'une feuille et d'un stylo. Dans le premier, je trouve un cahier mais aucun stylo en vue. Mon dieu, c'est le bureau le plus dépouillé que j'ai jamais vu. Beurk.

J'ouvre un autre tiroir. Je ne veux pas qu'il me voie fouiller dans ses affaires, de crainte qu'il pense que je l'espionne. J'essuie d'un revers de main les

larmes qui commencent à monter, tremblant de ce besoin de lui dire ce que j'ai dans la tête et dans le cœur. Une pile de papiers y est rangée. Il m'en faut juste un petit bout.

Je me mets en quête d'une feuille blanche quand mon regard s'arrête sur une ligne.

Est-ce bien... mon nom que je viens de lire ?

J'étale les pages sur mon bureau et un frisson me descend le long de la colonne vertébrale.

J'ai l'impression de voir un condensé de ma vie, réduite à des chiffres et des lettres. Il y a... *tout*. Tout ce qui peut me concerner, juste là, sous mes yeux. Je parcours à nouveau les pages, stupéfaite.

- Non...

L'historique de mon compte bancaire et de mon solde, mes relevés de note du collège.

Couleur préférée : rose

Amatrice de philosophie de l'amour

Est plutôt du genre frugal

Mon numéro de téléphone portable, une copie de mon passeport, mon numéro de sécurité sociale...

Je ferme les yeux car les murs se sont mis à tourner autour de moi.

C'est le chef d'une famille de mafieux.

Je le sais. Et dire que je m'attendais à ce qu'il m'offre aveuglément deux millions de dollars. Bien sûr qu'il n'en fera rien.

Il a assassiné des gens.

Et il recommencera.

Je n'ai jamais été faite pour être avec un homme tel que Fabien Gérard. La femme en rouge et noir ? Peut-être est-ce des femmes comme elle qui sont

faites pour vivre avec ces hommes. Mais moi ?

Les mains tremblantes, je replace les papiers dans le tiroir.

Il me faut une minute pour me rappeler ce que je cherchais au départ.

Fabien.

Je voulais lui dire que je l'aimais.

Mais ce que je viens de voir... Impossible de me convaincre que ça n'a pas d'importance. Mais je ne peux pas non plus me persuader que cela en a.

Je me lève et je croise mes mains dans une vaine tentative d'en faire cesser le tremblement.

Hors de question que je laisse une telle chose changer ce qu'il me reste à faire.

Si je suis ici, c'est pour l'argent, ni plus ni moins.

Je vais faire comme si je n'avais rien vu.

Je tâche de me recomposer et quitte la pièce pour rejoindre Fabien et Thayer dans l'autre pièce.

Thayer est assis sur une chaise dans un coin de la pièce, occupé à discuter de chaque détail avec Fabien, tapotant nerveusement des doigts sur ses genoux.

- On pourrait contacter nos hommes, dit-il pensivement.

- On pourrait, mais ça risque de mal finir pour nous, dit Fabien en secouant la tête. Je ne vois pas qui nous pourrions amener avec nous, à part moi et...

- Hum, excusez-moi ? Vous... et moi. Si je dois aller jusqu'au bout de la mission qui m'a été confiée, je m'en chargerai, et je ferai bien, bon sang. Je n'ai pas fait tout ça pour me retrouver sur le banc de touche, dis-je.

Fabien secoue la tête.

- Non. Je ne veux même pas que Thayer soit là. Je dois y aller seul, ou nous risquerions de tout perdre.

Il ne m'a jamais dit que je ne l'accompagnerai pas lorsqu'il irait échanger le talisman. Pourquoi ai-je pensé que je serai de la partie ?

- Fabien, dis-je d'un air de reproche, ignorant les picotements qui me montent au nez, prise d'une soudaine envie de pleurer. Vous ne m'avez jamais dit que je ne viendrai pas avec vous. Je pensais que nous irions ensemble, que le but...

- Je voulais être certain que tu ferais ce que je te disais.

- Ah. Je comprends et j'obéis, maître, dis-je d'un ton hargneux.

Thayer se lève en grimaçant.

- Voilà le signal de départ que j'attendais, dit-il en se dirigeant vers la sortie, quand mon téléphone sonne.

Savannah

Je réponds à la première sonnerie et me dirige vers le balcon pour avoir un peu d'intimité, tournant le dos à Fabien.

- Hey, dit-elle, alors que je referme la porte vitrée derrière moi. Tu vas bien ?

- Oui, ça va. Pourquoi ?

- J'ai essayé de t'appeler mais je n'ai pas réussi à te joindre. Ça m'a rendue nerveuse.

Je ne peux pas lui dire que j'avais laissé mon téléphone ici quand nous sommes partis à l'Underground.

- Tout va bien, ma chérie. Désolée que tu n'aies pas réussi à me joindre. Et toi, raconte-moi tout ce qui s'est passé.

- Ton... ami ? Il a envoyé quelqu'un pour m'aider. Ils m'ont ramené à la maison et se sont assurés que j'étais en sécurité.

Je pousse un soupir de soulagement. Il a tenu parole.

Mais je sais bien qu'il n'en a que faire de moi. Il n'en a que faire d'elle non plus.

- Mais j'ai entendu quelque chose qui m'a troublé.

Un frisson me parcourt la colonne vertébrale.

- Dis-moi ?

Si elle est au courant pour Fabien et moi, ou si elle a découvert où je travaillais...

- Ils ont dit quelque chose à propos de *Gérard*. Dis-moi que c'est le prénom de ton homme et que ce n'est pas son nom de famille, qu'il ne fait pas partie de la *famille* Gérard.

Je fronce les sourcils. Je jette un regard par-dessus mon épaule pour voir Fabien refermer la porte derrière Thayer.

- Que sais-tu de la famille Gérard ? dis-je dans le combiné.

- Euh, à part le fait qu'ils font partie de la *mafia* française ? Tu crois que ce n'est pas suffisant ? Nicolette, dit-elle subitement. As-tu... es-tu... tu n'as *pas fait ça* ? Dis-moi que tu ne l'as pas fait !

- Pas fait quoi ?

La porte-fenêtre s'ouvre et Fabien sort pour me rejoindre. Je sens sa présence avant même de regarder par-dessus mon épaule.

- Il faut qu'on parle, dit-il de cette voix autoritaire qui coupe court à toute discussion.

Je pivote pour lui faire face.

- Je suis au téléphone avec ma sœur.

Il ferme les yeux. Je peux voir les muscles de sa mâchoire se contracter.

- Bien. Finis ta conversation.

- Il faut que tu y ailles ? demande Savannah.

- Oui. Je te promets de tout te dire, mais là, il faut que je te laisse.

Savannah pousse un soupir à l'autre bout du fil.

- Tu as des problèmes, Nicolette ? Je vais venir te chercher. Dis juste un mot, et je trouverai un moyen...

- Non, non, je vais bien, je te le promets. Je t'appelle demain, ok ?

J'ignore les battements de mon cœur qui s'accélèrent en voyant le regard qu'il me lance.

Elle soupire.

- Très bien. Mais sois prudente s'il te plait, ok ?

- Je te le promets, lui dis-je avant de raccrocher.

- Un problème ?

- Aucun de problème, dis-je en secouant la tête. Je jette un coup d'œil par-dessus son épaule à l'horloge sur le mur de la pièce. Il nous reste... douze heures avant la fin de notre accord, poursuis-je. Et comment comptez-vous me payer quand tout cela sera fini ?

- Comme tu voudras. Sa voix est si cinglante qu'elle me fait l'effet d'un coup de fouet. Mais pourquoi es-tu en colère ? me demande-t-il.

- En colère ? dis-je, en secouant la tête. Pourquoi serais-je en colère ? De quoi voulez-vous parler ?

- Ton attitude, dit-il. J'ouvre la bouche pour parler mais il me soulève et fait demi-tour pour me ramener à l'intérieur.

- Ce n'est pas de cela dont vous vouliez parler, dis-je, furieuse. Vous mentez. Tout comme vous...

Je m'interromps en plein phrase et lui tourne le dos, les dents serrées.

Mais il m'attire contre lui. Il me prend le menton et m'oblige à le regarder dans les yeux.

- Tout comme j'ai quoi ?

Je déglutis et passe ma langue sur mes lèvres.

- Tout ce temps, je dis à voix basse, la voix tremblante. Vous avez prétendu que notre rencontre était le fruit du hasard. Vous avez prétendu ne pas me connaître. Alors que vous aviez tout manigancé depuis le début.

Son silence m'agace au point que je me mets à le pousser. J'ai besoin de savoir. J'ai besoin qu'il m'explique.

- Vous allez donc tout nier ?

Tout nier. Rejeter l'évidence. Me dire que j'ai halluciné.

Mais quand il secoue la tête, je sens mon cœur se briser.

Son téléphone sonne.

- Seigneur, murmure-t-il dans son souffle. Pourquoi est-il si compliqué d'avoir une putain de minute ? Tant pis pour eux, qu'ils appellent plus tard.

Et si c'était son frère ?

Mais non. Je ne m'en mêlerai pas. C'est son problème, pas le mien.

Le téléphone continue à sonner, encore et encore, et il finit par décrocher.

- Quoi ? dit-il d'un ton agressif. Tu veux que je l'apporte maintenant ? Bien. Au même endroit ?

Il me laisse tomber sur le canapé comme un vulgaire sac de pommes de terre, puis se fige.

- Quoi ? demande-t-il à nouveau

Il me regarde fixement, les narines dilatées. Et quand il reprend la parole, il ne prend même pas la peine d'essayer de contenir sa fureur.

Il raccroche le téléphone et le jette à travers la pièce. Je sursaute en l'entendant se fracasser contre le sol.

- Ton souhait vient d'être exhaussé, éructe-t-il.

- Quel souhait ?

Mais de quoi parle-t-il, bon sang ?

- Ils ont ordonné que vous veniez avec moi.

Je le regarde fixement, tentant d'assimiler ce qu'il vient de dire.

- Moi ?

- Personne ne me donne jamais d'ordre, Nicolette, dit-il en faisant un pas vers moi.

- Oh, je suis au courant, croyez-moi.

Pas un instant je recule et je reste fermement campée sur mes pieds, les mains sur les hanches.

- Quand je découvrirai qui ils sont, ils regretteront de m'avoir piégé comme ça.

- Oui. Naturellement, dis-je avec sarcasme. Je déglutis, toujours immobile. Quand partons-nous ?

Les battements de mon cœur s'accélérent quand il s'approche si près de moi que je peux presque le toucher.

- Maintenant. Finissons-en avec ça. Il est temps de mettre ça derrière nous, une bonne fois pour toutes.

VINGT

OceanofPDF.com

Fabien

NOUS N'AVONS PAS le temps de parler, et je ne peux même pas commencer à lui donner un début d'explication.

Et même si c'était le cas, je ne sais pas si cela ferait une quelconque différence.

J'informe Thayer que nous partons. Il sait ce que cela signifie. Il s'assurera que nous avons une équipe à proximité pendant que nous sommes aux Bains de Caldane,

Si nous tendons une embuscade à celui qui a pris mon frère, ça ne se terminera pas bien pour nous. Nous le savons. Mais si j'ai la moindre possibilité de les appeler en renfort, je n'hésiterai pas un seul instant.

- Nicolette.

- Quoi ? dit-elle entre ses dents en me lançant un regard glacial.

- Je me fous que sois furieuse contre moi, quand nous serons là-bas, tu feras ce que je te dis. Tu sais que je préférerais de loin que tu ne sois pas là.

- Intéressant qu'un homme comme vous ne souhaite pas ma présence ici. Vous n'avez pourtant aucun scrupule à me faire suivre, à fouiller dans ma vie privée et à prétendre que notre relation est...

Comme si elle en avait trop dit, elle se ravise et pince les lèvres, secoue la tête et se détourne de moi.

Nous sommes à quelques minutes des Bains.

Je n'ai pas le temps de lui expliquer quoi que ce soit, et même si c'était le cas, je doute qu'elle m'écoute. Mais nous ne pouvons vraiment pas parler maintenant.

Je remarque qu'elle a un sac sur son épaule.

- Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ?

- Le couteau que vous m'avez donné, dit-elle, le regard toujours fixé sur le paysage qui défile au dehors.

- Tu ne peux pas le prendre avec toi.

- Comme si vous aviez le droit de me donner des ordres, rétorque-t-elle dans un souffle, évitant toujours mon regard.

J'aurai une arme sur moi aussi, même si je devrai m'assurer que cela reste discret.

Si nous n'étions pas fâchés, si nous avions été *honnêtes* l'un envers l'autre, nous aurions pu discuter *longuement* du déroulement de cette prochaine étape.

Sur mes genoux.

Si je le pouvais, je la secouerais. Et puis je l'embrasserais. Et enfin, je la baiserais jusqu'à lui faire passer l'envie de protester.

Mais je ne peux pas me permettre de penser à ça maintenant. Nous devons accomplir cette dernière mission, sans quoi tous les efforts que nous avons fait jusqu'à présent auront été vains.

Dès le début, j'étais déterminé à ramener Lyam sain et sauf. Il m'a assuré qu'il allait bien. Je me doute qu'il n'a pas été malmené, car celui qui l'a enlevé sait probablement quelles seraient les conséquences s'il osait toucher à un cheveu des membres de ma famille. Je serais capable de décimer des villes entières pour lui rendre justice et le venger s'ils osaient faire quoi que ce soit.

- Je me fiche que tu sois en colère.

- C'est une évidence.

- *Ça suffit.* Je donne un coup de volant et gare la voiture sur le bas-côté.

- Je sais que tu es furieuse, dis-je en me tournant vers elle. Et nous en discuterons plus tard. Pour l'instant, nous aurions trop à perdre en nous permettant de telles conneries.

- Ce n'est pas comme si c'était moi, l'auteur de ces conneries. Mon dieu, j'ai hâte que tout ça se termine.

À nouveau, elle détourne le regard, mais je ne la laisse pas faire. L'attrapant par le menton, je l'oblige à me regarder dans les yeux.

- Écoute-moi, dis-je d'une voix sourde. Je sais que je t'ai blessée. Mais si nous ne nous serrons pas les coudes maintenant, cela pourrait vraiment mal finir.

Elle ouvre la bouche pour protester mais se ravise. Je ne peux qu'espérer qu'elle écoute mon raisonnement.

- Bien.

Mon dieu, qu'est-ce que je ne donnerais pas pour lui coller une fessée et la baiser jusqu'à faire disparaître toute résistance de son corps, là, à l'arrière de cette voiture.

Et je ne suis pas du genre patient.

- J'apporterai le talisman conformément aux instructions qu'ils m'ont données. Ils me remettront mon frère. C'est comme ça que ça doit se passer. Ils s'attendent à ce que j'attaque, ce que je n'ai pas l'intention de faire alors que nous sommes en infériorité numérique et en position désavantageuse. J'ai des renforts à proximité, et la seule chose que nous avons à faire aujourd'hui, c'est de découvrir qui a fait ça.

- Compris, dit-elle avec un signe de tête.

Très bien, finalement, il semblerait que l'on puisse arriver à quelque chose.

- Alors allons-y. Mon équipe trouvera qui a fait ça.

- Et vous vous vengerez. Chouette.

Putain.

Je donnerais tout pour que nous nous rapprochions à nouveau. Apaiser la colère dans son regard et réchauffer la froideur de sa voix. Et abattre le mur qu'elle a érigé entre nous. Je voudrais tant la tenir dans mes bras, et lui dire que je l'aime.

- *Nicolette*. Si je te dis de courir, tu cours. Si je te dis de te jeter à terre, tu te jettes à terre. Les hommes qu'ils avaient postés à l'Underground vous ont vue, et ils ont exigé que tu viennes avec moi, même si j'avoue que je ne comprends pas pourquoi.

Je lis la peur dans son regard. Mais je ne veux pas qu'elle ait peur, je veux qu'elle comprenne dans quoi nous nous engageons.

Je reprends la route et appuie sur l'accélérateur, conduisant à vive allure.

- Que savez-vous des Bains de Caldane ?

- Euh... rien, à vrai dire.

Les thermes de Caldane sont à vingt minutes de la Maison.

Les vingt minutes à la fois les plus longues et les plus courtes de ma vie.

- C'est un spa en pleine nature, lui dis-je. Le centre est niché au cœur des montagnes, et de l'eau sulfureuse chauffée circule dans des bains à remous. Visiblement, ça permet de soigner l'arthrite et les éruptions cutanées.

- Et à votre avis, pourquoi nous ont-ils demandé de les retrouver à cet endroit ?

Je quitte la grande route pour emprunter la petite route qui y conduit. Thayer m'a fait un plan et m'a expliqué où nous garer, sous le couvert des arbres, à un endroit où nous aurons suffisamment de liberté pour nous permettre de nous approcher plus furtivement.

- Je suppose qu'ils auront un avantage sur nous ici, mais je ne sais pas lequel. Peut-être qu'ils connaissent un passage secret, ou sont en contact avec quelqu'un qui connaît parfaitement les lieux. Mais peu importe, ils auront choisi un endroit qui leur procurera un avantage sur nous, c'est une certitude.

- C'est donc à l'écart ?

- Oui, et fermé au public.

Elle fronce les sourcils, l'air pensif.

- L'endroit idéal pour noyer quelqu'un alors, non ?

- Tout à fait.

Je m'arrête et gare la voiture.

- Eh bien, c'est charmant.

Les Bains de Caldane sont encore baignés dans l'ombre du petit matin. Des lumières éclairent l'eau sous la surface des sources calmes. Conçus pour prendre l'allure de piscines, ces bains majestueux et opulents sont entourés de statues et de pierres, et des projecteurs sont orientés directement sur la surface scintillante. Je tends un bras vers Nicolette pour la tenir contre moi, mais elle me repousse immédiatement.

Je serre les temps et nous poursuivons notre progression côte à côte.

Ce fossé qui s'est creusé entre nous me répugne. Et l'idée qu'elle puisse partir dès la fin de notre petit arrangement me bouleverse. J'ai peur que sa colère à mon égard la mette en danger.

Je dois sauver mon frère, mais aussi Nicolette.

Et je veux ce talisman.

- Est-ce que tu vois quelqu'un ? dis-je à Nicolette à voix basse.

Caché sous les arbres, Thayer se tient assis, prêt à passer à l'attaque. Il n'a que deux hommes avec lui. Nous ne pouvions pas en prendre plus sans nous mettre en danger.

- Il y a quelqu'un assis sous cet auvent, dit-elle en indiquant la direction d'un signe de la tête.

Je pourrais reconnaître cette coupe de cheveux à des kilomètres. *Lyam.*

J'ai fait tout mon possible pour arriver jusqu'ici. Je me suis concentré sur ce que je devais faire pour le libérer. Mais en le voyant ainsi seul, sa silhouette se découpant sous le toit taillé dans la roche, je sens mon cœur s'emballer.

Je voudrais me précipiter vers lui. Le ramener à la maison, à notre mère, qui doit être folle d'inquiétude à l'heure qu'il est. Je voudrais retourner toute cette colère accumulée contre celui qui a semé la panique dans ma famille.

Mais je n'en fais rien. Je reste calme.

J'adresse un signe de tête à Nicolette.

- Tu fais...

- Exactement ce que vous me dites de faire, oui, oui, je sais.

Je serre les dents et essaie de me reconcentrer. Bientôt, elle sera seule avec moi, et nous réglerons ce problème.

- Arrêtez-vous là, dit-une voix.

Pas un bruit autour de nous.

- Vous avez enlevé mon frère. Ma voix résonne dans le silence. Vous m'avez forcé à dérober un objet qui aurait pu nous coûter la vie, à moi et à ma partenaire. Et vous n'avez pas les couilles de vous montrer ?

À nouveau, le silence.

J'entends un bruit à ma gauche. Et à ma droite. Nicolette me regarde, les yeux écarquillés mais l'air déterminé.

- Déposez le talisman sur la fontaine.

Je regarde autour de moi jusqu'à voir une fontaine taillée dans la pierre à côté d'un des bains à remous. Dans la fraîcheur du matin, de la vapeur s'élève de l'eau.

- Donnez-moi d'abord mon frère.

Le silence.

De là où nous sommes, je vois Lyam se lever et marcher vers nous. Je fais signe à Nicolette de déposer le talisman sur la fontaine. À la seconde où Lyam arrive à ma hauteur, je le prends dans mes bras.

- Qui a fait ça ? Tu as une idée ? lui dis-je à l'oreille.

- Non, dit-il rapidement. As-tu donné les rats à mes serpents pendant mon absence ?

Mais de quoi parle-t-il ? Tout ce qui l'inquiète à cet instant, c'est de savoir comment vont ses serpents ? Nicolette le regarde comme s'il avait perdu la

tête.

Je ne m'occupe jamais de ses animaux. C'est lui qui s'en charge et qui doit s'assurer de les tenir hors de la vue de ma mère, qui les considère comme des sortes de créatures maléfiques.

Les serpents, les rats...

Mais....

Dans le langage de ma famille, les politiciens sont des *rats*. Il n'est pas en train de prendre des nouvelles de ses serpents, il me dit simplement que celui qui est derrière tout ça est un rat.

- Merci d'avoir amené la fille, résonne la voix forte et puissante à travers les haut-parleurs. Et le talisman. Maintenant, lâchez votre frère, le moment est venu de faire un choix.

Un frisson glacial me parcourt la colonne vertébrale. Je n'aime pas être en position de faiblesse. J'imagine Thayer rôdant derrière moi, déterminé à ne pas me laisser gérer seul cette affaire.

- Oui, monsieur Gérard, le moment est venu de faire un choix. Tout comme vous m'avez forcé à choisir.

Quoi ?

Je parcours l'éventail des possibilités dans mon esprit. Qui sont ces gens ? De quoi parlent-ils ?

Comment osent-ils me menacer ?

Les rats.

Les politiciens.

Faire un choix...

Et quand je comprends enfin, j'en ai froid dans le dos.

- Qui êtes-vous ? dis-je. Et de quel choix parlez-vous ? J'ai rempli ma part du marché. Je prends mon frère et je...

Nicolette pousse un cri. Je tourne la tête dans sa direction, mon arme dégainée. Deux hommes masqués l'ont saisie chacun par un bras.

- Votre frère ou la fille. L'un d'eux pourra repartir d'ici vivant.

Je vais les tuer.

Sans perdre une seconde, je secoue la tête et laisse échapper un rire forcé.

- Est-ce supposé être un choix difficile ? Allez-y, prenez-la.

Je m'attends à ce que Nicolette ait l'air furieuse, mais rien de tel. Au lieu de cela, ses dents claquent et son corps est parcouru de tremblements, comme si je l'avais giflée. Et peut-être l'ai-je fait. Les mots peuvent parfois être plus blessants qu'une arme.

Je touche mon oreillette qui me permet de communiquer directement avec Thayer.

- *Maintenant.*

Je lance mon arme à Lyam et m'empare de la seconde que je garde dans un étui. L'homme qui tient Nicolette dégainé à son tour, mais trop tard. Ma balle lui transperce la peau et les os. Je l'ai atteint entre les deux yeux. Nicolette crie et tombe à genoux alors que trois hommes armés se précipitent vers nous. Mais mes hommes sont plus rapides. Ils sont préparés.

Lyam ne rate jamais son coup, et Thayer est un homme totalement dénué de scrupules. Nos adversaires tombent comme des mouches. Une balle perdue touche le talisman. Il tombe comme une étoile tombée du ciel, et atterrit dans un bassin en projetant une gerbe d'eau.

Je le fixe pendant une fraction de seconde. Je pourrais aller le récupérer. Je pourrais le prendre et m'enfuir, mais alors je devrais laisser Nicolette.

Je la prends dans mes bras, la jette par-dessus mon épaule et me mets à courir.

VINGT-ET-UN

OceanofPDF.com

Nicolette

- TU N'AS RIEN VU ?

Lyam, le frère de Fabien, est le portrait craché de sa mère, version masculine. Il est assis avec un verre rempli de glaçon, et une forte odeur d'alcool me parvient depuis l'autre côté de la pièce. Il est dix heures du matin, mais quelque chose me dit que les frères Gérard ne s'embarrassent pas vraiment de suivre les normes.

Charmant.

Fabien fait les cent pas dans la pièce. Il m'a à peine regardée depuis notre retour, mais il m'a serrée dans ses bras comme si j'allais tomber en morceaux s'il me lâchait.

Il ne faut pas que je me laisse aller à penser que cela peut vouloir signifier quelque chose.

Ce n'est pas le cas.

Thayer est assis à côté de Lyam et regarde ses frères d'un air renfrogné tandis qu'il essaie de rassembler les pièces du puzzle. Depuis notre retour, aucun d'entre eux ne m'a regardée.

Je fixe ma tasse de thé noir devenu froid. Je trouve ça étrangement symbolique, comme si mes propres attentes avaient refroidi, et qu'il était maintenant temps de passer à autre chose.

J'ai posé ma tasse.

- Je n'ai pas dit ça, répond Lyam d'un ton laconique. J'ai dit que je n'avais vu aucun visage. Que je n'avais entendu aucun nom. Tout ce que je sais, c'est que j'ai vu des uniformes de gendarme, c'est la seule chose dont je sois sûr.

Quelqu'un frappe à la porte.

- Qui est-ce ? dit Fabien d'un ton acéré. Si cet homme pouvait frapper quelqu'un à la gorge rien qu'avec sa voix, il venait de le faire.

Bon sang, ces hommes démarrent vraiment au quart de tour.

- C'est moi, Gwen !

Je lui reconnais le mérite de ne pas se laisser impressionner.

- Entrez, dit-il en claquant des doigts.

Je me lève, mon thé froid oublié, et vient accueillir Gwen et Cosette.

- Nicolette ! s'exclame Cosette en me prenant dans ses bras.

Fabien s'approche de nous. Difficile de croire qu'il y a quelques minutes à peine, il était prêt à commettre un meurtre à mains nues.

- Cosette, comment ça va ? dit-il en lui prenant le bras, avec une telle délicatesse que je sens ma gorge se nouer.

Il ne veut pas de toi. Il ne tient pas à toi. Tu n'es rien d'autre qu'une simple recrue à ses yeux.

- Je vais bien, monsieur, dit-elle doucement. Merci beaucoup pour tout ce que vous avez fait.

- Monsieur, il faut que je vous parle, dit Gwen en s'éclaircissant la gorge.

- En privé ?

- Euh... cela vaut peut-être mieux ? répond-elle en regardant Thayer et Lyam. Visiblement, elle ne sait pas qui ils sont.

Fabien acquiesce, effleurant le bras de Cosette en passant devant elle, puis rejoint Gwen pour discuter à voix basse. Je regarde Thayer, qui se contente de me répondre par un silence de pierre, puis Lyam.

- Et vous, qui êtes-vous ? me demande Lyam en inclinant la tête sur le côté.

Comment me présenter ? *Qui suis-je ?*

- Nicolette, dis-je pour toute réponse.

- Enchanté de vous rencontrer, Nicolette, dit Lyam. Ah, c'est donc le charmeur de la famille, me dis-je. Et vous... travaillez ici ?

- Elle est avec Fabien, grogne Thayer.

Lyam lève les yeux au ciel.

- Évidemment.

Ouais, mais je n'ai aucune envie de me retrouver au beau milieu de ces types qui puent la testostérone à plein nez.

- Pas pour longtemps, leur dis-je, au moment précis où Fabien nous rejoint avec Gwen. Fabien continue de m'ignorer et regarde ses frères. S'il a entendu ce que je viens de dire, il ne le montre absolument pas.

- Gwen, et c'est tout à son honneur, a un peu mené l'enquête, commence-t-il. Lyam, il faut qu'on te tienne au courant de ce qui s'est passé, c'est important pour comprendre la suite. Est-ce que tu as fait la connaissance de Nicolette ?

- Tout à fait.

- La nuit où je l'ai rencontrée, un de nos clients l'ont agressée.

Surpris, Lyam cligne des yeux.

- Ici ? Dans les locaux ?

Fabien acquiesce.

- Merde, murmure Lyam dans son souffle. Ils n'ont peur de rien. Et quand tu l'as découvert, tu as fait ce que n'importe lequel d'entre nous aurait fait.

Fabien baisse les yeux en regardant Gwen et Cosette, mais acquiesce.

- Oui. Gwen a effectué des recherches. Nous pensions qu'il s'agissait d'un simple client, d'un type sans importance. Un banal touriste venu pour affaires. Une information que nous n'avions eu aucun mal à trouver. Beaucoup *trop facile* à trouver, après mure réflexion.

Thayer laisse échapper un juron.

- Si ce n'était pas un putain de touriste, qui as-tu tué, mon frère ?

Je ne peux m'empêcher de relever la désinvolture avec laquelle ils parlent de tout cela, comme s'il s'agissait d'une simple tâche à cocher sur une liste.

- Il nous avait donné un faux nom, de fausses informations. En réalité, c'était un officier de police venu de Paris.

Lyam gémit.

- Il ne voulait donc pas qu'on le découvre ?

- Peut-être. *Ou* alors il avait des complices et il lui fallait absolument une couverture.

Thayer pousse un grognement et secoue la tête.

- En bref, c'est beaucoup moins simple que ce que nous avons imaginé, c'est bien ça ?

- Exactement.

Thayer regarde Gwen.

- Vous viendrez avec moi à l'Ambassade. Nous proposerons à celles qui veulent nous rejoindre des salaires plus qu'intéressants et des primes, et celles qui décideront de partir recevront une généreuse indemnité de départ.

- Vous me demandez de rejoindre votre établissement ? demande Gwen d'un ton méfiant.

Soudain, Thayer ressemble à s'y méprendre à Fabien.

- *S'il vous plaît*, dit-il, les dents serrées.

Gwen lève le menton d'un air hautain.

- Très bien, alors. C'est d'accord.

Les muscles de la mâchoire de Thayer se contractent.

- Notre proposition s'applique également à vous, ajoute-t-il.

- Je vous remercie, dit Gwen en inclinant la tête. C'est très généreux de votre part. Je ne suis pas certaine d'être très douée en matière de relations maître-esclave, mais je tâcherai de prendre votre offre en considération.

Cosette cligne des yeux.

- Mon dieu. Je m'absente juste une journée, et voilà le résultat..., dit Cosette en clignant des yeux.

Lyam éclate de rire et se lève.

- Je sais exactement de quoi vous parlez, dit-il. Eh bien, je crois qu'on a du pain sur la planche. Est-ce que nous nous sommes déjà rencontrés ?

Cosette secoue la tête en signe de négation.

- Je travaille ici. J'ai été arrêtée et Monsieur a payé la caution.

- Bon sang, les gars, nous avons du retard à rattraper

- Ce soir, dit Fabien. Nicolette et moi devons finaliser notre arrangement, dit-il en le congédiant.

Je suis un peu abasourdie. Son frère a été pris en otage, et il se permet de le faire patienter pour pouvoir *me* parler avant ? Je crois que je ne comprendrais jamais comment les hommes fonctionnent. Ou du moins comment *Fabien* fonctionne.

Gwen me regarde.

- Tu es sûre que ça va ? me demande Gwen, ignorant délibérément le regard assassin que lui lance Fabien.

- Bien sûr. Je vous rejoins dans une minute, dis-je en soupirant.

Ils ne sont pas les seuls à avoir du retard à rattraper.

La porte se ferme dans un bruit sourd.

Nous sommes seuls.

Je le sens respirer derrière moi. J'ai l'impression d'avoir été enfermée avec un taureau enragé.

Je ne dois pas perdre de vue pourquoi j'étais si furieuse contre lui. Je ne dois pas oublier ce qu'il a fait.

- Viens ici.

Je le toise du regard.

- Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais nous ne sommes plus à l'Underground, monsieur Gérard, et je ne compte pas continuer à vous obéir.

- Oh, je m'en suis aperçu, dit-il en prenant appui contre le bras du canapé. Tu veux donc que je te paie. Que je finalise notre accord. Et ensuite, tu pourras partir.

Et je ne te reverrai plus jamais.

Je sais que mes yeux se sont mis à briller malgré tous les efforts que je fais pour garder mon calme. Si seulement j'étais capable de me contrôler.

- Oui.

Dieu merci, ce n'est qu'une syllabe, car je doute de réussir à contrôler ma voix.

Non. Non, je ne veux pas partir. Je ne veux pas que nous soyons séparés. Je veux rester ici avec toi.

Ma place est ici.

Je déteste l'idée qu'il puisse être avec une autre que moi. Je déteste l'idée que *je* puisse avec un autre que lui.

- Tu as donc fait tout ça uniquement pour l'argent ? me lance-t-il.

Ses mots me font l'effet d'une gifle en pleine figure.

- Pour quelle autre raison l'aurais-je fait ? dis-je, incapable de poursuivre.

- Pour bien des raisons, Nicolette, murmure Fabien.

Non. Pas mon nom. Quand il prononce mon nom...

Je secoue la tête. Je ne peux pas être avec lui, c'est impossible. Nous ne pouvons pas former un *couple*.

Nous sommes trop différents, aux antipodes même. Si je suis un rayon de soleil, lui est un nuage d'orage, sombre, froid et dangereux.

Mais ensemble, nous pouvons être le soleil qui perce les nuages après la tempête.

Non, non, *non*.

Je ne peux pas remettre tous mes principes en question. Je ne peux me résigner à abandonner une partie de *moi-même*. Et il faut que j'aie retrouvé ma sœur, je le lui dois.

- Je te laisserai partir à la fin de notre accord, dit Fabien en s'avançant vers moi. Involontairement, je recule. À une condition, ajoute-t-il.

- Vous n'avez pas le choix, dis-je en levant le menton. J'ai rempli ma part du contrat. À vous de remplir la vôtre maintenant.

Il se tient maintenant devant moi. Nous sommes si proches que nos orteils se touchent et je dois lever la tête pour pouvoir continuer à le regarder dans les yeux.

- C'est ce que tu penses, murmure-t-il, avant de lever une main vers mon cou et d'enrouler ses doigts dans ma nuque, comme si je lui appartenais.

Je lui appartiens.

- Souviens-toi de notre rencontre, Nicolette. Souviens-toi de qui je suis. Et souviens-toi de ce que j'ai fait.

Comment pourrais-je l'oublier ?

Il a tué l'homme qui m'avait agressée. Comment ai-je pu penser un seul instant qu'il me laisserait partir ?

- Vous me menacez ? Voyant qu'il ne répond pas, je tente de l'attaquer par un autre angle. Vous m'avez proposé deux millions deux dollars.

C'était trop beau pour être vrai. Trop d'argent pour trop peu de travail. Comment ai-je pu être naïve au point de croire qu'il me verserait une *telle* somme...

- Consulte ton compte bancaire.

Je soutiens son regard pendant de longues secondes avant de sortir mon téléphone. J'ouvre l'application.

Et je vois le plus gros solde de toute l'histoire de mon compte en banque.

Je me fais la réflexion qu'il y a des millionnaires qui ont moins d'argent que ça.

- Très bien, vous n'avez pas menti, dis-je en essayant d'adopter un ton détaché, mais en réalité, j'ai plus l'air d'une enfant grognon au sortir de la sieste. Comment avez-vous eu accès à mon compte ?

Pas de réponse.

- Eh bien, dis-je en me détournant. Mais j'ai l'impression que mes pieds sont lourds comme du plomb et je peine à les lever.

L'argent est sur mon compte.

N'était-ce pas ce que je voulais en définitive ?

Je dois rentrer retrouver Savannah.

Il faut que... je voie Gwen et Cosette.

La liste des choses que je dois faire s'amenuise. Je lève les yeux vers lui.

- Vous avez dit qu'il y avait... une condition, dis-je dans un murmure.

Donne-moi une raison de rester.

- Une dernière fois.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Je passe ma langue sur mes lèvres soudainement sèches et déglutis.

- Une dernière fois... quoi ?

- Laisse-moi te faire l'amour. Avant que notre contrat touche à sa fin.

C'est le moins que je puisse faire, me dis-je en tâchant de me raisonner, comme si j'avais besoin de me convaincre que c'est la chose à faire. Comme si je lui devais bien ça.

Mais au fond de moi, j'ai envie de cette *dernière fois*.

Qu'il me prenne dans ses bras une dernière fois.

Qu'il m'embrasse une dernière fois.

Que la bête me fasse chavirer une dernière fois.

- Tu peux partir, dit-il. Tu as l'argent sur ton compte. La Maison est fermée et comme les autres, tu auras le choix entre prendre ton indemnité de départ ou travailler dans l'établissement de Thayer. Mais il me reste encore une heure à passer en ta compagnie.

Je jette un œil à la pendule et réalise avec une soudaine angoisse qu'il a raison.

Nous n'avons plus qu'une heure.

Et que va-t-il faire de cette heure ?

- Très bien. Je suis une femme de parole. Je vous ai dit que je tenais toujours mes promesses. Alors allons-y.

Je commence à me déshabiller tandis qu'il détache le premier bouton de sa chemise.

- Ok, allons-y.

La partie rationnelle de mon cerveau me hurle que c'est une très mauvaise idée.

La partie primitive, elle, exulte de joie.

Et en mon for intérieur, je m'interroge. En réalité, me serait-il vraiment impossible d'être avec lui ? Ou se pourrait-il que je sois incapable de *ne pas* être avec lui ?

Je suis une travailleuse du sexe. C'est mon métier. Et je suis *très* douée pour les relations sexuelles sans attaches.

Je ne suis pas certaine de comprendre ce qu'il essaie de me prouver, mais ce que je sais, c'est que j'ai furieusement envie de lui.

Je retire mon haut et le lance par-dessus mon épaule, tandis qu'il retire les manches de sa chemise, exhibant ses bras bronzés et parfaitement sculptés.

Quel frimeur.

- Je m'occupe du reste, me dit-il.

- Sinon quoi ? lui dis-je d'un ton sarcastique, le défiant mentalement d'essayer de me dominer.

- Ou je te collerai une fessée bien méritée avant de te déshabiller et de te baiser contre cette putain de fenêtre.

Eh bien, il semblerait qu'il ait accepté de relever le défi...

Je me débarrasse du reste de mes vêtements, ne gardant que mes sous-vêtements, et les jette en tas derrière moi.

Je m'avance vers lui, les bras croisés sur la poitrine.

Il reste immobile, ne portant désormais qu'un simple boxer qui lui moule les fesses à la perfection.

Ma poitrine se soulève au rythme de ma respiration qui s'est accélérée.

Lui reste froid comme le marbre.

Je me sens sexy, avec mes cheveux décoiffés qui me donnent un air sauvage.

Il est beau comme le diable.

Tellement beau.

Pfff.

- Tu as ton argent, Nicolette.

Mais pourquoi se sent-il obligé de me le rappeler ? Pourquoi *maintenant* ? Qu'ai-je fait pour qu'il ait envie de me jeter ça à la figure ?

- Je suis au courant.

- Alors je veux que ce soit parfaitement clair. J'ai fait ma part. Et toi, en tant que femme de parole, tu feras la *tienne*.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

- C'est-à-dire ? dis-je sans comprendre où il veut en venir ?

Et quand il s'avance vers moi, je ne peux contrôler le frisson qui me parcourt tout le corps.

Il tend la main vers la petite table posée à côté du canapé, derrière moi. Je ne regarde pas, je ne veux pas qu'il pense que je suis incapable de contenir ma curiosité.

Et pourtant, je *meurs* d'envie de voir ce qu'il fait.

Quand il revient vers moi, il tient une cravate soyeuse enroulée autour de son poing. Non, pas *une* cravate. Plusieurs.

- Tu as promis d'être à moi.

- C'est vrai, dis-je en acquiesçant.

Mais que se passe-t-il ?

- Alors tu vas faire exactement ce que je te dis.

Ah, c'est donc là qu'il veut en venir.

Je hoche la tête.

- Ça me va, dis-je d'une voix que j'essaie de contrôler pour me protéger. En souvenir du bon vieux temps.

- À *genoux*, dit-il en claquant des doigts.

De tous les...

Mais je m'agenouille sans discuter. Comme il me l'a appris. Comme il exige que je le fasse. Je déglutis en sentant monter en moi une étrange et soudaine vague d'émotions qui me prend au dépourvu.

Fabien, comment peux-tu être à la fois si parfait et si mauvais ?

- Ouvre la bouche, Nicolette.

Mon nom, la façon dont il prononce mon nom...

J'obéis. Et je suis prise de tremblements quand il passe le lien de soie sur ma bouche comme un bâillon de fortune.

- Les mains derrière le dos.

Quelque chose me dit que ce n'est pas une bonne idée, mais... je lui ai dit que je lui obéirais.

J'ai mis mes mains dans mon dos.

- Voilà, dit-il. Maintenant, tu ne peux plus me couper la parole pendant que je parle, ajoute-t-il, l'air plutôt content de lui tandis qu'il me ligote les poignets.

Oh, non, il n'a pas osé faire ça.

Je ne peux pas bouger. Je ne peux pas parler.

Je suis entièrement à sa merci.

- Je ne vais pas nier que je me suis renseigné sur ton passé, dit-il en tournant autour de moi pour examiner son travail. C'est effectivement ce que j'ai fait. J'ai cherché à savoir qui tu étais. À connaître ton histoire. Je voulais savoir pourquoi tu étais ici, et quel genre de femme tu étais.

Pourquoi ? me dis-je. Mais je ne peux lui poser la question, puisque l'ogre a décidé de me bâillonner.

- Tu te demandes pourquoi j'ai fait ça.

Ce n'est pas comme si mes pensées étaient difficiles à deviner.

- Mmm ? dis-je, heureuse de pouvoir au moins exprimer ma colère par une syllabe étouffée.

Fabien se tient devant moi. Posant un doigt sous mon menton, il m'oblige à lever les yeux vers lui. Je suis presque obligée de me tordre le cou pour le regarder.

- Je t'avais vue sur nos vidéos de surveillance. Et dès la seconde où je t'ai vue, j'ai eu envie de toi. Je savais que tu étais à moi. Que tu m'appartenais.

Je devrais le haïr. Je devrais au moins me dire que je le déteste, mais au fond de moi, je sens ma résistance s'étioler.

Fabien.

- Alors j'ai fait un choix.

Mon menton toujours entre ses doigts, il m'oblige à le regarder dans les yeux.

Impossible de détourner le regard.

Il sait exactement ce qu'il fait.

Fabien.

- Et j'ai décidé de te convaincre, dit-il doucement. Je savais que tu étais une femme forte. Je savais que si tu étais ici, c'était pour une bonne raison. Et j'espérais qu'en t'enlevant ta raison de travailler ici, tu n'aurais plus besoin de ce job. J'espérais qu'en t'obligeant à passer du temps avec moi, j'arriverais au moins à te convaincre que tu étais en sécurité avec moi.

Il se penche et me prend par les coudes pour m'aider à me lever. Les mains toujours nouées dans le dos, je ne peux me lever sans vaciller. Il me stabilise sans peine, puis se penche et me soulève dans ses bras.

Il y a tant de choses que je voudrais dire et ce mutisme forcé est particulièrement frustrant.

Je veux lui dire qu'il a mal agi. Lui dire qu'ici, dans le monde réel, où les gens ne jouissent pas d'un statut de super-héros qui leur permet d'être riches et puissants et de ne pas se préoccuper de choses aussi triviales que le respect de la *loi*, que nous n'espionnons pas les gens. Nous respectons la vie privée. Nous n'essayons de les manipuler pour arriver à nos fins.

Mais je ne peux rien dire. J'ai l'impression qu'il a fini de parler car il reste silencieux.

Il m'emmène jusqu'à sa chambre, toujours ligotée dans ses bras. Il arbore un air de détermination sinistre qui ne semble pas de bon augure et mon poulx s'accélère quand il me dépose sur le lit et disparaît de mon champ de vision. Je tends le cou pour le voir, mais il déambule dans la chambre, visiblement affairé. Je l'entends tirer les stores. La lumière se tamise. J'entends le bruit inimitable d'une allumette que l'on craque, puis d'une flamme qui vacille.

Je le sens s'approcher avant même de le voir. Ses mains puissantes me ligotent à nouveaux, passant des liens doux et soyeux mais solides autour de ma taille, de mes jambes, de mes seins. Je suis allongée sur le côté et le regarde fixement, essayant silencieusement de lui demander ce qu'il peut bien être en train de foutre, bordel ? Mais il a parfaitement conscience de ce que je pense et préfère m'ignorer.

J'ai décidé que j'allais te convaincre.

- Quand tu te sou mets ainsi à moi comme ça, c'est quelque chose sur quoi tu peux te reposer, dit-il, ce qui me déconcerte d'abord car je suis sur le lit et je ne *m'appuie sur rien*. Mais je réalise non sans surprise que je résiste à tous les niveaux. Mentalement. Physiquement. Émotionnellement. Je lui refuse tout contrôle sur moi. J'essaie de faire celle qui boude pour qu'il me laisse partir, mais il continue à enrouler ses liens autour de moi, et je sens mon mental commencer à céder.

Tout ce que je peux faire, c'est lutter contre ces entraves, ce qui est tout sauf confortable, ou me détendre.

Et je décide alors de me laisser aller contre mes liens.

Je ne peux pas parler, mais au moins, je peux respirer librement. J'inspire profondément, et expire lentement.

- Et maintenant, tu vas m'écouter, Nicolette. Je suis sûr que nous aurions pu avoir une conversation raisonnable sans t'attacher, mais si après tout cela, tu décides quand même de partir, au moins je pourrai garder ce souvenir de toi.

Il s'arrête un instant, caressant un lien soyeux du bout des doigts. Et le geste qu'il avait eu lors de notre rencontre me reviens en mémoire, comment il avait effleuré ma joue de son pouce.

- Un diamant à l'état brut.

Ma gorge se serre et je sens les larmes monter. J'ai de plus en plus de mal à me rappeler pourquoi je suis en colère.

- Tu t'attendais à ce que les choses se passent comme dans une relation classique, dit-il en haussant les épaules avec désinvolture tout en nouant

une dernière cravate. Tu aurais voulu que nous allions dîner, que nous allions au cinéma. Que nous ayons une petite conversation de temps à autre. Peut-être un peu de sexe de temps en temps, médiocre. Ou alors peut-être pensais-tu que cela se rapprocherait des nuits que tu passes avec tes clients. Juste du sexe dénué d'émotions, un simple travail.

Un simple travail.

Combien de fois ai-je pensé ça ?

- Mais les choses ne seront jamais normales entre nous, dit-il avec certitude avant de se pencher pour effleurer ma joue de ses lèvres. Tu es tout sauf normale. Tu es une perle rare. Tu vauds plus que tout au monde à mes yeux.

Combien de fois s'est-il battu pour moi alors qu'il aurait pu se concentrer sur autre chose ou quelqu'un d'autre ? Je l'ai vu se battre pour moi quand nous avons libéré son frère.

- Je le vois dans tes yeux, dit-il doucement en passant ses mains le long de mes bras entravés. Tu ne sais pas pourquoi tu es si spéciale. Tu ne comprends pas. Mais si tu m'en donnes le temps, si tu m'accordes une autre chance, je te montrerai.

Il a raison. Je ne comprends pas, absolument pas, mais je suis tellement tentée de lui donner cette autre chance.

Mais même en imaginant que tout irait bien entre nous, je ne pourrais pas laisser ma sœur seule aux États-Unis. Maintenant, j'ai l'argent dont j'ai besoin pour prendre soin d'elle comme il se doit. Si j'ai fait ce sacrifice, c'était pour pouvoir faire de mon mieux pour elle, et je ne peux pas laisser mes intérêts personnels prendre le pas sur elle, même si je le voulais.

C'est un mafieux, me dis-je.

Et toi, tu es bien une prostituée, me rétorque aussi tôt une petite voix en moi.

Je cligne des yeux pour cacher mes larmes.

- Je ne m'excuserai pas, dit Fabien. J'ai fait ce que j'avais à faire et je le referais sans hésiter. Je ne peux pas te promettre une vie normale. Si tu

décides de nous choisir, tu choisis tout sauf la normalité. Et je te promets l'amour éternel. Tu seras avec un homme qui te protégera, quelles que soient les circonstances. À nouveau, il m'embrasse sur la joue. Et ça, ça veut dire que je t'aime.

Je me débats contre les liens mais cela ne fait que les resserrer davantage. Je peux respirer. Je peux penser. Je peux voir. Mais je suis parfaitement consciente de ma vulnérabilité face à lui.

Je ne voulais pas me soumettre à lui émotionnellement. Alors il m'a obligé à le faire en me forçant physiquement.

Je dois tout de même saluer le courage de cet homme. Il aurait pu se défendre. Il aurait pu hurler de colère. Il aurait pu me laisser partir.

Mais non. Il a préféré faire taire ma résistance et de nous donner une autre chance.

Et quand il passe sa main dans mon dos, par-dessus les liens, je sens encore un peu de ma résistance s'estomper. Je n'avais jamais compris le pouvoir du bondage jusqu'à cet instant.

J'ai envie de fermer les yeux et de me laisser porter par cette sensation, mais je ne veux pas le quitter des yeux. En l'observant me regarder comme il le fait, au plus profond de moi, je sais qu'il dit la vérité.

Il m'aime.

Il n'essayait pas de me manipuler.

Il utilisait simplement les outils à sa disposition pour me convaincre, tout comme il le fait maintenant.

Ça ne veut pas dire que tout ce qu'il a fait était bien, ou qu'il n'aurait pas dû faire autrement. Mais en toute honnêteté, je ne peux pas dire que j'ai toujours fait les bons choix non plus. Nous sommes juste deux êtres qui essaient de comprendre les choses, et de faire les choses bien, avec nos imperfections.

Jusqu'à présent, privée de la possibilité de parler, de protester ou même de communiquer verbalement de quelque manière que ce soit, je me suis laissé

consumer par mes pensées. J'ai tout analysé. J'ai lutté contre les protestations que ma petite voix intérieure me soufflait, car au fond de moi, *ce que je veux, c'est être avec Fabien.*

Mais bientôt, le mouvement de mes pensées cesse complètement.

Attachée, soumise, mes résistances réduites à néant... je commence à *ressentir.*

Je dois lui faire confiance. Dans la position de faiblesse dans laquelle je me trouve, il pourrait me faire du mal s'il le voulait.

Mais il n'en fait rien.

Il pourrait profiter de moi à sa guise.

Mais il n'en fait rien non plus.

Au lieu de cela, ses caresses presque chastes, dans mon dos, sur mes épaules, dans ma nuque, par-dessus les liens qui se chevauchent, me semblent érotiques. Une chaleur sensuelle circule entre nous à chaque contact. Mon corps entier semble dévoré par une attente teintée de plaisir. À chaque fois que ses yeux rencontrent les miens, mon cœur s'emballe.

Et soutenant mon regard, il suit les lignes de mes liens sur mes seins, encore et encore, jusqu'à ce que mes mamelons se durcissent à leur contact, et qu'une chaleur familière se mette à battre entre mes cuisses. Il a réduit mes résistances à néant, et j'ai perdu toute capacité de me retenir.

J'étouffe un gémissement. Il me répond par un grondement grave et sensuel, qui monte du plus profond de sa poitrine. Je sens une vague d'anticipation me réchauffer les veines. À chaque seconde qui passe, mon envie de lui se fait plus forte.

Je voudrais tendre la main vers son visage et caresser sa barbe. Je voudrais lui dire que je le veux, que je ne veux pas briser ce qu'il y a entre nous.

Je voudrais lui dire que je suis désolée.

Lui dire que je l'aime.

Mais toujours dans l'incapacité de parler, je ne peux que *recevoir.*

Son attention.

Le contact de ses mains, de sa bouche, la sensation de son souffle chaud sur ma peau.

Les mots qu'il me murmure.

- *Je t'aime.*

Son amour.

Lentement, les yeux toujours plongés dans les miens, il commence à défaire mes liens. Et à chaque nœud qu'il desserre, il masse ma chair attendrie et la réchauffe.

Il entrelace ses doigts dans les miens, juste assez longtemps pour me serrer doucement la main. Et nous échangeons des mots en silence.

Les liens retombent sur le lit comme des rubans, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que celui qui m'entrave la bouche. Il se penche vers moi et pose son front contre le mien. Nos respirations se mêlent. J'essaie de déchiffrer ses pensées, mais en vain.

- Je veux t'embrasser, dit-il dans un murmure tremblant en prenant mon visage entre ses deux mains.

Je hoche la tête.

- Je t'aime, Nicolette. Je suis désolé. Je t'aime.

Et il détache la cravate en satin qui me servait de bâillon et m'embrasse. Je sens mes émotions affluer dès que sa bouche rencontre la mienne. Mon cœur bat tellement fort que j'ai l'impression qu'il va exploser, au point d'en être étourdie. Sa langue caresse la mienne, et je le laisse prendre possession de moi, envahie par des ondes de plaisir.

Sans détacher sa bouche de la mienne, il me prend dans ses bras et me soulève, et me débarrasse de mes sous-vêtements.

Il me fait glisser sur lui et me caresse. J'ai tellement envie de lui. Mes hanches commencent à onduler. Et je laisse échapper un cri en sentant sa queue dressée presser contre ma chatte. Nos désirs palpitants se rejoignent.

Son premier coup de reins est d'une telle perfection que je sanglote de soulagement.

- Je t'aime dis-je en chuchotant alors que nos corps se soulèvent et retombent, unis.

- Je t'aime, murmure-t-il en retour, et mon envie de lui se fait encore plus forte.

Et quand je finis par jouir dans un feu d'artifice, secouée par un violent orgasme, il jouit à son tour, et nous sombrons dans un silence apaisant.

Tout a déjà été dit.

VINGT-DEUX

OceanofPDF.com

Fabien

NOUS FAISONS l'amour toute la nuit.

Je la prends ardemment, avec force, puis lentement et avec sensualité. Dans le lit, sur le canapé, sous la douche. Et quand, aux petites heures du matin, nous sommes épuisés mais pas encore tout à fait rassasiés l'un de l'autre, je nous fais monter à manger pour reprendre des forces. À tour de rôle, nous nous nourrissons de fromages, de biscuits, de groseilles et de framboises que nous arrosons de vin blanc.

Quand le soleil commence à pointer à l'horizon, peignant les sommets des montagnes d'une lumière dorée à ces heures magiques entre la nuit et le jour, nous nous écroulons dans le lit, enveloppés l'un dans l'autre, et sombrons dans un profond sommeil.

Quand je me réveille tard le lendemain matin et que j'ouvre les yeux, elle est déjà réveillée. Nue, allongée à côté de moi, elle a posé la tête sur ma poitrine. Silencieusement, elle dessine le contour de ma mâchoire.

Et je réalise alors qu'elle n'a plus aucune obligation de rester à mes côtés. La décision est désormais entre ses mains, même si je déteste l'idée que nous puissions être séparés.

- Notre contrat est arrivé à sa fin, lui dis-je.

Ma voix est un peu sèche et rauque. Je ne veux pas paraître détaché, mais je ne veux pas non plus l'influencer. Si elle reste... ce sera son choix.

- Oui, dit-elle en continuant à suivre méthodiquement les contours de mon visage.

Je lui prends la main et l'embrasse.

Je ne veux pas lui mettre la pression. Je veux qu'elle sache que ce qu'elle fait ensuite ne dépend que d'elle.

- Qu'allez-vous faire des auteurs de l'enlèvement de votre frère ?

- Nous les retrouverons, lui dis-je en soupirant. Nous les retrouvons toujours.

En la voyant froncer sourcils, j'ai envie de lui demander à quoi elle pense, mais il faut que je lui laisse l'espace dont elle besoin pour prendre sa décision.

J'ai fait l'amour avec elle parce que c'est le souvenir que je voulais garder d'elle. Je voulais briser le mur qu'elle avait dressé entre nous, la ramener à moi. Et j'ai l'impression que ça a fonctionné. Elle est là, allongée à mes côtés, sans que je puisse déceler la moindre trace de colère ou de ressentiment.

- Je suis passée par tant d'épreuves, Fabien.

Je voudrais embrasser ces lèvres attristées jusqu'à la voir sourire. Je voudrais la serrer dans mes bras jusqu'à ce que la tension qui lui noue les épaules disparaisse. Qu'elle sache qu'elle est en sécurité avec moi, qu'elle n'aura plus jamais besoin de tout garder pour elle.

Je voudrais qu'elle sache à quel point elle est précieuse à mes yeux.

- Je sais, lui dis-je.

Elle pousse un profond soupire et elle plonge son regard dans le mien.

- Je n'accorde pas ma confiance facilement, il me faut du temps.

- Je comprends.

C'est pourquoi gagner sa confiance signifie tant pour moi.

Son visage se détend et un léger sourire se peint sur ses lèvres. Elle a presque l'air... timide.

- Bien. Je me doutais que vous comprendriez. Je pense que nous pouvons considérer que l'arrangement que nous avons est une histoire du passé.

Je hoche la tête, mais j'ai la gorge serrée. Je me retiens de ne pas la serrer contre moi car je crois que je serais capable de l'étouffer.

- Ce que je veux dire, c'est que je compte bien garder cet argent. Ce n'est pas comme si cela ferait une grande différence pour vous.

J'éclate de rire, et ça me fait un bien fou.

- Il est à toi. Tu l'as amplement mérité.

Elle me regarde d'un air à la fois méfiant et amusé.

- Aucune chance que tu me laisses oublier ce que nous avons fait, je me trompe ?

- Jamais.

Elle rit, et ce son me réchauffe le cœur.

- Très bien, dit-elle avec un sourire. Alors j'ai quelque chose à vous montrer.

- Très bien ?

- Il va falloir que vous me lâchiez. Mais voyant que je ne m'exécute pas, elle approche son visage du mien et m'embrasse sur la joue. Il faudra bien que vous le fassiez de toutes façons, dit-elle, il m'arrive parfois de devoir sortir du lit, pour aller aux toilettes par exemple.

Je soupire dramatiquement.

- Très bien, alors. Mais je te conseille de revenir très vite.

- Promis.

Je la regarde sortir du lit. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle veut me montrer.

Elle traverse la pièce et prend le sac qui contenait le couteau qu'elle avait pris avec elle pour aller aux Bains. Elle glisse la main à l'intérieur et en sort un petit sac en velours.

Mon poulx s'emballe. L'espace d'un instant, je crois que je cesse complètement de respirer, avant de secouer la tête. Impossible...

- Qu'as-tu fais ? dis-je à mi-voix. Nicolette...

- Vous disiez que vous n'aviez aucune envie de leur donner le talisman, répond-elle, ses joues rosissant légèrement.

Elle plonge sa main dans le petit sac et quand elle l'en sort, le talisman est au creux de sa paume.

Je cligne des yeux, peinant à croire ce que je vois.

Mais quand je les rouvre, il est toujours là.

Je fixe le sphinx en quartz avec stupéfaction.

- Comment as-tu fait ? dis-je en tendant la main.

- Je voulais vous en faire la surprise, répond-elle d'un air penaud. Quand j'ai dérobé le vrai à Lyon, je l'ai échangé. Et quand vous avez actionné l'alarme, j'ai récupéré la réplique et mis les deux dans le sac. Hier, c'est la réplique que nous avons donné aux ravisseurs de votre frère. Ceux qui ont enlevé Lyam ont le faux talisman, et quand ils le découvriront, toute la famille Lyon se sera déjà mise à *leurs* trousseaux.

Les rayons du soleil viennent jouer sur les pierres précieuses. Je regarde l'artéfact, toujours incrédule.

L'empereur Napoléon pensait qu'il lui porterait chance.

Qu'ai-je à perdre.

Je ne peux détacher le regard de l'objet. Je veux que Nicolette reste avec moi. Je la veux pour toujours.

- Tu m'as donné le talisman, dis-je en levant les yeux vers elle.

- Et vous m'avez donné deux millions de dollars.

Je ris et secoue la tête.

- C'était dangereux et stupide, mais quelle audace ! *Mon dieu*. Nicolette. Épouse-moi, dis-je, une boule dans la gorge.

En voyant le sourire dans ses yeux, je me dis qu'elle pense peut-être que je plaisante.

- Vous me l'avez déjà demandé une fois. Vous ne faisiez que plaisanter à ce moment.

- Vraiment ?

- Fabien... dit-elle d'une voix qui s'est faite plus douce. Je...

Mais en la voyant se mordre la lèvre, je l'interromps. Il est temps que je lui dise.

- Il y a encore une chose que je dois te dire avant que tu me donnes ta réponse. Juste une dernière chose.

- Est-ce que cela affectera ma décision ?

- Je l'espère.

Je tiens le talisman dans ma main. Je sais que nous sommes capables de surmonter tous les obstacles qui se présenteront sur notre chemin. J'ai remarqué qu'avant notre dispute, avant qu'elle ne veuille me quitter, une barrière subsistait entre nous.

Mais cette barrière, je l'ai maintenant retirée.

- Fabien, que faites-vous ? me demande-t-elle, visiblement inquiète.

Je me redresse dans le lit.

- Tu aurais voulu que ta sœur soit là, dis-je. Tu voulais t'assurer qu'elle était en sécurité. Et je ne veux pas qu'un océan nous sépare, dis-en prenant une profonde inspiration. La prochaine fois que nous irons aux États-Unis, ce sera avec moi.

Vu le regard choqué qu'elle me lance, elle ne s'attendait pas à ça.

- Qu'est-ce que... que voulez-vous dire ?

- Tu n'es pas la seule à avoir une surprise.

Elle cligne des yeux, trop surprise pour répondre. Son visage a subitement perdu ses couleurs.

- Savannah est en route. Pour la Corse, bien sûr. Je l'ai appelée et je lui ai dit qui j'étais mais je ne lui ai rien dit de plus, je ne savais pas ce que tu lui avais déjà dit et je savais à quel point tu voulais la revoir. Elle était si

impatiente de venir. Elle devrait être là dans moins d'une heure, dis-je en regardant ma montre.

Je ne sais pas à quelle réaction je m'attendais, mais certainement pas à la voir s'effondrer contre ma poitrine et éclater en sanglots.

Je la serre contre moi et dépose un baiser sur le sommet de sa tête.

Mon téléphone vibre. La serrant toujours contre moi, je me retourne pour le saisir.

- Allô ? Je regarde Nicolette et lui souris. Merci, dis-je avant de raccrocher.

- Savannah est arrivée. Tu veux aller la voir ?

- Hmm, laissez-moi réfléchir, dit-elle en se tapotant le menton. Vous êtes complètement fou.

Et se penchant vers moi, elle m'embrasse, et prenant son visage entre mes mains, je lui rends son baiser. Je l'aime tellement.

Tournant le visage vers moi, elle pousse un profond soupir.

- *Oui, Monsieur.*

- Oui, tu veux voir Savannah ?

- Ce n'est pas la seule question que vous m'avez posée.

La réponse que j'attendais depuis si longtemps.

- Tu acceptes de m'épouser ?

Et levant vers moi des yeux embués par les larmes, elle rit.

- Vous attendiez une autre réponse ?

- Non, dis-je sans hésitation.

- Le mariage devrait être une décision mutuelle, dit-elle d'un ton taquin.

- J'ai t'ai demandé... dis-je en riant, tirant une mèche de ses cheveux.

Elle pose sa tête sur ma poitrine et me serre dans ses bras. Je la serre contre moi et ferme les yeux.

- Vous étiez prêt à renoncer au talisman pour moi, murmure-t-elle.

- Bien sûr. Rien au monde n'a plus de valeur que toi à mes yeux.

Souriant, elle me lance ce regard taquin qui me fait fondre à chaque fois.

- Attention, je pourrais utiliser ça à mon avantage, me dit-elle d'un ton coquin.

- Je serais déçu si tu n'en faisais rien.

OceanofPDF.com

VINGT-TROIS

OceanofPDF.com

Nicolette

PRENDRE LE TALISMAN ÉTAIT RISQUÉ. Je le savais.

Mais je savais aussi que si Fabien en avait eu l'occasion, il aurait fait exactement la même chose.

Mais il avait préféré me choisir *moi*.

Peut-être ne comprendrai-je jamais pourquoi je suis si spéciale à ses yeux. Pourquoi je compte autant pour lui. Mais parfois, il n'est pas nécessaire de comprendre quelque chose pour l'accepter. Et je sais que Fabien m'aime.

Quand il m'a jeté sur son épaule tel l'homme des cavernes qu'il est et s'est enfui avec moi, abandonnant un talisman qui avait tant de valeur à ses yeux... pour me sauver *moi*, j'ai compris qu'il m'aimait.

Et faire venir Savannah jusqu'ici... cela compte tant pour moi. Jamais je n'avais rêvé qu'il puisse aller jusqu'à faire une telle chose.

Fabien me regarde et me prend la main alors que nous entrons dans un hôtel avoisinant où nous devons retrouver Savannah.

- Tu sais ce que l'empereur Napoléon disait ?

- J'ai cru comprendre qu'il disait beaucoup de choses, je dis en plaisantant.

J'ai l'impression qu'il voue un quasi-culte à Napoléon, et je trouve ça plutôt mignon... dans le genre mafieux sexy. Même les durs comme lui peuvent parfois laisser transparaître leur âme d'enfant.

- *Impossible n'est pas français*, dit-il en me tenant la porte.

- Impossible n'est pas français ?

- Oui. Ce qui ne veut pas dire que rien n'est impossible pour le peuple français, mais qu'impossible ne fait pas partie de la langue française.

- Ah, une autre manière de dire que nous pouvons accomplir ce que l'on veut à condition de le décider, une sorte de slogan à l'ancienne teinté d'une touche de patriotisme, si je comprends bien.

- Exactement, dit-il en riant.

J'ouvre la bouche, m'appêtant à lui faire une de ces réponses sarcastiques dont je me suis fait une spécialité et qui fera naître dans ses yeux cet éclat qui fait battre mon cœur plus fort quand je la vois.

Ma sœur est en train de parler avec un homme vêtu d'un costume dans le hall gigantesque de cet hôtel de luxe, faisant des gestes avec ses mains. Mon cœur se met à battre à toute allure. Elle est si belle, elle m'est si chère. Je l'aime tellement.

Savannah, qui me dépasse de quelques centimètres, est mince et délicate. Ses cheveux bouclés, autrefois blonds comme les blés et désormais teints d'une nuance rose vif, sont noués sur le haut de sa tête en un chignon précaire. Mais où sont passées ses lunettes ? Elle me fixe de ses grands yeux noisette et brillants pendant quelques secondes avant de pousser un cri de joie.

- Oh ma Didu ! Oh, tu m'as tellement manqué !

Je dois me tenir pour éviter qu'elle ne me renverse en se précipitant vers moi, et son étreinte est si forte qu'elle me coupe le souffle.

- Savannah, parviens-je à coasser tandis que Fabien me regarde avec inquiétude, se demandant probablement s'il doit venir à mon secours pour que je puisse respirer à nouveau. Toi aussi tu m'as manqué, lui dis-je.

Elle relâche son étreinte et aussitôt, les questions se bousculent. Nous avons tant de choses à nous dire.

- Qu'est-il arrivé à tes cheveux ?

- Je suis arrivée il y a quelques instants seulement ! Tu as vu les bonbons dans le bol là-bas ? Tu sais que tu peux en prendre autant que tu veux, c'est gratuit ! Et les amuse-gueules ? et le *champagne* ? Tu as vu ça ?

- Roses ! Tes cheveux sont roses ! Et non, je n'ai pas encore eu le temps de voir, je viens juste d'arriver.

- Oui, c'est ma colocataire qui m'a fait la couleur avant le départ. Et tu sais quoi, j'ai terminé, j'ai bouclé tous mes cours aussi vite que j'ai pu, il m'a

fallu tirer pas mal de ficelles et ça n'a pas été une mince affaire, mais j'ai réussi.

- Et qu'est-il arrivé à tes lunettes ?

- Je porte des lentilles maintenant !

Fabien s'éclaircit la gorge. Nous cessons enfin nos bavardages et nous tournons vers lui. Ce n'est qu'à ce moment que je réalise que les gens nous regardent, mais pas seulement Savannah et moi, *lui* aussi.

- Puis-je vous proposer de nous retrouver un endroit un peu plus privé pour rattraper tout le temps perdu ?

Savannah le regarde fixement pendant quelques secondes, avant de se tourner vers moi.

- C'est lui, ton gars de la mafia ? dit-il dans un murmure suffisamment fort pour que tout le monde entende. Tu ne m'avais pas dit qu'il ressemblait à *ça* !

- *Savannah* ! dis-je avec embarras. Chut !

Le visage de Fabien se crispe. L'homme à qui elle parlait, visiblement au service de Fabien, se tient immobile comme une statue et reste parfaitement silencieux. Fabien s'approche de lui et ils discutent brièvement à voix basse avant de se tourner vers elle.

- Fabien, je vous présente Savannah. Savannah, Fabien. Savannah, c'est Fabien qui t'a fait venir.

Elle me lâche les mains et se précipite vers lui pour le serrer dans ses bras. Visiblement, il n'a pas l'habitude de telles effusions et a l'air un peu désemparé.

- Ravi de vous rencontrer, finit-il par dire en lui tapotant le dos.

J'éclate de rire et regarde avec une joie immense les deux personnes auxquelles je tiens le plus au monde, réunies ici, au même endroit, où je peux les voir et les toucher. Où nous sommes en sécurité. Finie la pression du travail ou des factures à payer, juste la certitude béate que dans l'immédiat... tout va bien. Et mon cœur déborde de joie...

Fabien n'a encore réussi à faire toute la lumière sur les attaques dont sa famille a fait l'objet, mais j'ai l'impression que cela n'a rien d'inhabituel à ses yeux. Et même si j'ai des sentiments mitigés à l'égard de ses activités et de celles de sa famille, j'ai suffisamment appris de mes propres expériences pour savoir que la vie est rarement un paysage de carte postale.

Nous dînons au restaurant de l'hôtel. La manière dont le personnel de service s'agite, prêt à satisfaire les moindres demandes de Fabien, n'échappe pas à Savannah. Et quand il s'excuse pour répondre à un appel, elle se penche vers moi pour m'interroger à son sujet.

- Y a-t-il des choses que je devrais savoir ? Fait-il vraiment partie de la mafia ?

- Oui, mais je doute que ce soit le lieu idéal pour parler de tout ça.

J'ai tant de choses à lui dire. Je ne suis pas sûre de vouloir lui dire ce que je faisais à la Maison, ni comment j'ai gagné tout cet argent, le temps nous le dira.

- J'ai quelque chose à te montrer, dis-je en chuchotant. Je sors mon téléphone de mon sac et ouvre mon application bancaire. Je me connecte et clique sur la petite icône indiquant le solde. Voir ces chiffres apparaître ne cesse de me stupéfier. Jamais je n'aurais imaginé avoir un jour autant d'argent. Je ne me suis encore pas laissé aller à entrevoir que je pourrais maintenant réaliser tous nos rêves

Je montre le téléphone à Savannah.

Je la regarde fixer l'écran, immobile. Ses yeux s'agrandissent sous l'effet de la surprise et elle se couvre la bouche de la main pour étouffer un cri avant de relever les yeux vers moi.

Et en la regardant, les larmes me viennent.

- Faut-il que je sache ce que tu as fait pour gagner cet argent ?

J'éclate de rire.

- Et penses-tu qu'il faille que je sache comment tu t'y es prise pour tirer les ficelles et décrocher ton diplôme plus tôt que prévu ?

- Hum... peut-être qu'il ne vaut pas la peine de *tout* se dire parfois, tu ne crois pas ?

Dieu merci, me dis-je en lui souriant.

- Entièrement d'accord. Bon, qu'est-ce que tu veux qu'on achète en premier ?

- On va commencer par le gâteau au chocolat, *évidemment*. Je ne comprends pas bien le français, mais j'ai bien compris qu'il y avait du chocolat dedans, et vu les plats qu'ils servent ici, je crois que je vais apprendre la langue à la vitesse de l'éclair.

- Mais non, je ne parlais pas du menu. Je parlais... du genre de choses qu'on peut se permettre d'acheter quand on a tout cet argent.

Le serveur vient prendre nos commandes de dessert et repart discrètement, tandis que Fabien nous rejoint.

- Eh bien, ça dépend, dit-elle doucement tout en se redressant sur sa chaise. Qu'avez-vous prévu, tous les deux ? demande-t-elle alors que Fabien s'assoit à côté de moi.

Nous échangeons un regard. En bon gentleman, Fabien se penche vers moi et dépose un baiser sur ma joue.

- Dis-lui.

- Nous allons nous marier, dis-je doucement.

Je ne sais absolument pas à quelle réaction m'attendre. Un choc ? De la douleur ? Mais non, un immense sourire se dessine sur son visage et ses yeux pétillent quand elle secoue la tête et elle me regarde avec stupéfaction.

- Mais bien évidemment. Je ne t'ai jamais vue aussi heureuse de toute ma vie.

Moi... heureuse ? Je crois qu'elle a raison.

Heureuse.

- Est-ce que ça fait de toi une princesse de la mafia ? murmure Savannah en se penchant vers moi.

- Beurk, dis-je en secouant la tête. Je ne suis pas franchement du genre *princesse*.

Fabien boit son vin à petites gorgées.

- On verra ça, dit-il, son verre toujours à la main.

Pour une raison qui m'échappe, Savannah semble trouver cela extrêmement drôle. Elle éclate de rire, attirant l'attention de plusieurs tables voisines.

- Et je suis *tellement heureuse* d'être là pour être témoin de *ça* !

Mes joues se réchauffent, mais le sens de ses mots finit par me rattraper .

- Attendez... Est-ce que vous voulez dire... est-ce que vous dites...

Je me tourne vers Fabien. Posant son verre sur la table, il croise ses mains devant lui.

- Je te suivrai où tu iras, dit-il.

- Mais Fabien, votre famille...

- N'y a-t-il pas des avions ? Des trains ?

- Et des voitures ? ajoute Savannah. Sans parler des visioconférences et des téléphones ? Hmm ?

Soudain, j'entrevois l'éventail d'options qui s'offrent à nous. Bien entendu, nous devons en discuter, mais je ne peux m'empêcher de m'interroger...

- Nous n'avons rien aux États-Unis, dis-je à Fabien. Savannah a terminé ses études alors... enfin, ce que je veux dire, c'est que nous n'avons nulle part où aller.

- On pourrait vivre à Paris, dit-il pensivement en se caressant le menton. On pourrait... faire une petite pause loin de la Corse.

J'avoue que quitter la Corse quelques temps me ferait le plus grand bien.

Savannah s'interrompt, son morceau de gâteau au chocolat comme suspendu à mi-chemin entre son assiette et sa bouche.

- Vous avez dit Paris ? murmure-t-elle.

- Oui, Paris, dis-je en riant. Tu sais, un peu plus au nord ? La capitale de la France ?

- Voudrais-tu... pourrais-tu... Oh mon dieu, ce serait *formidable* !

- On pourrait. On pourrait voyager dans le monde entier. On pourrait... on pourrait faire tout ce qui nous fait envie.

Je ne dis rien à Savannah et je ne le ferai peut-être jamais, mais je repense immédiatement à ce placard débordant de faux passeports et de déguisements... Je ne suis vraiment pas certaine d'avoir envie de vivre dans la criminalité, mais nous pourrions tout de même nous amuser de temps en temps.

Je souris et pousse un soupir de contentement.

- JE SENS que nous allons bien nous amuser à faire des projets aux différents. Nous pourrions lui montrer votre maison de famille à Paris, dis-je à Fabien en me tournant vers lui.

Il me prend la main et la serre.

- Bien sûr, *mon amour*. Maintenant, cette maison est aussi la tienne, et ta sœur y est évidemment la bienvenue.

Savannah cligne des yeux.

- Bien, alors.

- Alors quoi ? lui dis-je.

- Je veux tout savoir. Pourquoi tu es tombée amoureuse de lui, le crime, tout.

Fabien rit.

- Je vous ai dit qu'elle n'avait aucun filtre ? lui dis-je en secouant la tête.

- Les filtres sont une perte de temps, rétorque-t-il en haussant les épaules.

Savannah acquiesce.

- C'est confirmé, je l'aime bien ce type. Et autant je dois dire que je suis super heureuse de te revoir, autant il faut bien admettre que je suis épuisée, et j'aurais bien besoin d'une petite sieste.

Le décalage horaire va la fatiguer, et la connaissant, je doute de son hygiène de sommeil avant de venir nous retrouver.

- Tu vas loger ici ?

- Oui, dit-elle d'une voix guillerette. C'est un véritable palace ici, je t'assure que je vais en profiter autant que je peux, tu verrais la taille de la salle de bains !

- Savannah, dis-je, un peu gênée.

Fabien, lui, n'a pas cessé de sourire.

Elle s'éclipse pour regagner sa chambre et nous nous levons à notre tour.

- Une petite promenade en ma compagnie, ça te dit ? me demande-t-il.

- Avec plaisir.

J'ai tant de questions à lui poser, tant envie de lui parler de mes inquiétudes, de ce qui me préoccupe.

Et maintenant que je sais que le temps ne nous est plus compté, je suis heureuse de lui laisser le temps de me répondre quand il se sentira prêt.

Désormais, nous avons toute la vie devant nous.

- Où est-ce qu'on va ?

- Je pensais qu'on pourrait peut-être aller faire un tour à la librairie. Tu sais, là où tout a commencé.

Nous marchons main dans la main dans les rues de Corse. Ce même endroit où nous avons eu notre première conversation.

Où mon cœur s'est mis à battre au rythme du sien.

Où tout a commencé.

OceanofPDF.com

ÉPILOGUE

OceanofPDF.com

Nicolette

UN an plus tard

- Deux espressos, s'il vous plaît, demande Fabien dans un anglais impeccable. Ça va tellement bien avec son déguisement de touriste américain que ça m'excite un peu.

- Tout de suite, monsieur, répond la serveuse, également dans un anglais parfait.

Fabien sort de l'argent liquide et le lui tend avec un regard confus.

- Faut-il laisser un pourboire ?

Quand la serveuse lui lance un regard condescendant, Fabien me fait un petit sourire, comme s'il s'agissait d'une blague entre nous. Ce que la serveuse ne sait pas, c'est qu'il le sait très bien. Il sait qu'on ne laisse pas de pourboire au personnel, mais quand celui-ci refuse, Fabien fait semblant de prendre un air contrit.

Fabien n'est pas plus américain que je ne suis blonde - mon déguisement du jour absolument fabuleux - mais cela nous amuse. Je porte un jean déchiré moulant et un T-shirt blanc arborant un drapeau américain tendu sur ma poitrine incroyablement généreuse. Les inserts mammaires sont vraiment plus amusants que les perruques. Aujourd'hui, j'ai une tignasse blonde et bouclée qui m'arrive presque aux fesses. Des extensions de cils et du rouge à lèvres rose vif viennent compléter l'ensemble.

Je lui fais un clin d'œil. Il est sexy comme l'enfer dans son sweat à capuche, son tee-shirt délavé et son jean déchiré. Je voudrais lui sauter dessus, avec ses allures de touriste décontracté, ici et maintenant. Ainsi vêtu, il presque aussi sexy que lorsqu'il avait enfilé cette panoplie du parfait professeur, que nous avions d'ailleurs étrenné dans le placard du couloir. Mais pour l'instant, il incarne le parfait stéréotype du touriste américain : son téléphone est en mode caméra, il parle fort, essaie de donner des pourboires à tout le monde, et sourit beaucoup.

Maintenant que j'y pense, le sourire ne fait plus partie de son rôle.

Il sourit quand on marche main dans la main.

Il sourit quand il se réveille à mes côtés.

Il sourit quand personne ne le voit, parce que Fabien Gérard est heureux.

Et moi aussi.

Tellement heureuse.

Je me réveille tous les jours à côté de l'homme de mes rêves. Bien sûr, notre relation n'est pas des plus conventionnelles. Son travail est... particulier. Il fait fi de la loi comme si c'était un jeu d'enfant, et il lui arrive parfois de rentrer à la maison fatigué et troublé.

Je ne pose pas de questions. Je ne veux pas de réponses, pas vraiment. J'ai découvert que nous avons des affinités avec sa mère, et elle m'a beaucoup appris : ne pose pas de questions si tu ne veux pas connaître les réponses.

Alors je n'en fais rien. Je me glisse sur ses genoux et je l'embrasse. Je le déshabille et l'entraîne jusqu'au lit. Nous faisons l'amour tendrement jusqu'à ce que les problèmes de la journée tombent comme nos vêtements, jetés, oubliés dans la certitude tranquille de notre amour.

« Quand les bons Américains meurent, ils vont à Paris », a dit Oscar Wilde.

Cela me plaît.

Fabien et moi fréquentons sa maison à Paris, et je ne m'en lasse vraiment pas. C'est comme un petit coin de paradis. Paris est une ville magnifique, qui regorge de culture et d'histoire, et dynamique. Et j'adore sa famille. Si Lyam est imprévisible et sauvage et qu'il a l'art de tout rendre excitant, Fabien est autoritaire, responsable et d'une loyauté sans faille, Thayer, lui, a un petit côté connard grincheux. Je ne sais toujours pas trop quoi penser du fait soit à la tête d'une maison spécialisée dans la relation en maîtres et esclaves... Je veux dire, le moi d'avant aurait été horrifié, mais... disons que je vois qu'il y a de nombreuses facettes de la vie que je n'aurais peut-être jamais vues avant, si ce n'était pour Fabien.

Je commence donc à l'apprécier.

En quelque sorte.

Je ne suis pas sûr d'aimer la façon dont il regarde ma sœur, alors je fais ce que je peux pour la tenir éloignée de lui.

Savannah et moi avons envisagé d'acheter une maison à Paris pour elle, mais nous avons réalisé que nous aimions la flexibilité que nous apportait la location d'un appartement. Pour l'instant, en tout cas. Nous avons fait des folies avec l'argent que j'ai gagné, mais j'ai fait de mon mieux pour rester prudente en investissant et en mettant de l'argent de côté.

Savannah passe la plupart de son temps à Paris, et depuis la semaine dernière, elle a commencé des études supérieures. Je n'ai jamais vu ma sœur si heureuse. Elle n'a aucune idée de ce que j'ai fait pour gagner cet argent et ne le saura jamais. Pour elle, la famille Gérard est en lien avec la mafia française, mais elle n'a pas besoin d'en savoir plus que ça.

- Asseyons-nous ici, dit Fabien en me faisant un clin d'œil. Tenant à la main deux assiettes, chacune contenant un croissant et une petite tasse d'expresso dont l'arôme me met l'eau à la bouche, il tourne la tête en direction d'un coin du café qui nous est familier.

C'est la table à laquelle nous nous étions assis la première fois. Où nous avons parlé de nos familles et de nos passés, de philosophie et de littérature. Où j'avais vu pour la première fois le gentleman sophistiqué aux manières impeccables et à la voix capable de faire fondre les culottes.

- Qu'y a-t-il de si drôle ? demande-t-il.

- Oh, rien.

D'un geste expert, il fait glisser les assiettes sur la table et se penche pour me pincer les fesses.

- Fabien ! dis-je dans un sifflement.

- J'ai demandé ce qu'il y avait de si drôle, dit-il, haussant les sourcils pour appuyer son propos.

Je me glisse sur mon siège pour qu'il ne puisse me pincer à nouveau et prends mon expresso.

- Je réfléchissais, dis-je en gloussant dans ma tasse. Je parle à voix basse, je ne veux pas compromettre notre couverture. Nous avons une mission à accomplir aujourd'hui. La dernière fois que nous sommes venus ici, je t'ai pris pour un parfait gentleman, dis-je.

- Beaucoup de choses ont changé en un an, dit-il en s'asseyant en face de moi.

Beaucoup.

Nous avons vendu la Maison. Une partie des femmes, dont Cosette et Gwen, ont déménagé pour travailler avec Thayer. Nous avons gardé le contact mais nous ne sommes pas revenus souvent. Notre séjour en Corse l'année dernière a été le plus long. Nous ne sommes revenus que pour rendre visite à tout le monde, nous assurer que les filles se sentaient bien chez Thayer, et parce que la rumeur nous était parvenue que la famille Lyon avait reçu un message anonyme à propos d'un rendez-vous concernant le talisman. Apparemment, personne n'a encore découvert où se trouve le vrai.

Mais personne ne le trouvera jamais.

Le vrai talisman appartient à mon mari.

Mon mari.

Je souris en regardant mon alliance, le seul bijou que je porte et qui ne fait pas partie de mon déguisement.

Fabien me prend la main.

- Tu es à moi, dit-il en passant son pouce sur la bague, à voix si basse que moi seul peut l'entendre.

JE SUIS ASSISE en face de Gwen dans le salon. Thayer, le maître de cérémonie, fait les cent pas derrière nous.

Je n'ai jamais vu un endroit tel que celui-ci. Officiellement, le Luxe est un hôtel de luxe.

Niché discrètement à distance de la ville sur la côte d'Ajaccio, seuls les membres et les invités privilégiés sont autorisés à franchir le portail situé à cinq cents mètres de l'entrée principale. En arrivant, la première impression est celle d'un hôtel de luxe comme les autres : miroirs argentés étincelants, lustres scintillants, sols en marbre brillant. Je me tourne vers le son apaisant de l'eau qui coule pour découvrir une véritable cascade, bordée de pierres blanches et argent, située le long d'un mur. Le hall est meublé d'élégants fauteuils en cuir blanc mat.

Mais cet hôtel n'a rien d'ordinaire.

Tout d'abord, il n'y a pas de chambres individuelles, seulement douze suites bien aménagées et au style éclectique. Gwen et Cosette vivent dans le luxe et se partagent une suite au deuxième étage.

Au rez-de-chaussée, une conciergerie et le bureau des grooms, qui mènent à un large couloir avec des ascenseurs qui ronronnent presque lorsqu'ils s'ouvrent.

- Service de chambre, chuchote Cosette. Je te jure, Nicolette, les serviettes sont si épaisses et qu'on a l'impression d'être enveloppé dans des nuages.

Mais ce n'est pas seulement le lieu qui sort de l'ordinaire. Jamais je n'avais vu de tels clients. Le parfum du luxe et de l'opulence, du prestige et du pouvoir plane dans l'air.

Le parfum du sexe.

- Comment tu te sens ici ? dis-je à Gwen à mi-voix en me penchant vers elle.

- Oh, c'est plutôt pas mal, dit-elle d'un geste désinvolte de la main. Si on aime ce genre de choses...

Fabien m'a fait découvrir qu'en effet, j'aimais ce genre de choses.

Avec lui, bien sûr.

- Toutes ces choses dont nous pouvons profiter gratuitement, poursuit-elle en chuchotant. Les suites sont plus grandes que certaines maisons de ma connaissance. Nous avons une piscine gigantesque avec d'immenses

fenêtres qui donnent sur la mer. Un spa ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, un salon, une salle de sport entièrement équipée. Ces adorables petits mini-réfrigérateurs dans les chambres, remplies de petites bouteilles de vin et d'eau gazeuse et de snacks.

Elle ouvre de grands yeux comme le ferait un enfant.

- Mais tout cela a un prix, Cosette, lui rappelle Gwen.

- Oh, je sais... dit-elle en se mordant la lèvre. Mais je vois que ces dernières paroles lui ont donné réfléchir.

À quelles exigences faut-il se plier pour devenir l'esclave d'un maître ? Le travail que nous exerçons comme travailleuses du sexe était-il plus facile ?

Joëlle est partie travailler chez son cousin à Amsterdam, mais Gwen et Cosette ont toutes deux décidé temporairement de travailler ici. Mais cela commence à faire un moment maintenant...

Thayer et Fabien discutent à voix basse. Je ne sais pas sur quoi ils travaillent en ce moment, et honnêtement, je m'en fiche un peu. Le téléphone de Thayer sonne, Lyam entre et fait un clin d'œil à Cosette. Il s'éloigne, ses chaussures claquant sur le marbre du sol, puis appuie sur le bouton de l'ascenseur.

- J'ai bien vu ce qu'il venait de faire, dit Gwen. Cosette se mord la lèvre et secoue la tête.

- Laisse tomber, Gwen.

- Jamais de la vie.

Je les regarde à tour de rôle tandis que Fabien et Thayer continuent de parler.

- Tu as quelque chose à me dire ? dis-je à Cosette.

La voyant rougir, je comprends que j'ai touché un point sensible.

- Nicolette, murmure-t-elle en se rapprochant pour que je sois la seule à l'entendre.

- Oui ?

- Il aime... il m'a dit qu'il aimait... il aime les animaux de compagnie, balbutie-t-elle.

Je me force à réprimer un sourire, mais je ne veux pas qu'elle pense que je me moque d'elle.

- Qui, ma chérie ? lui dis-je en chuchotant.

- Ly.. Lyam, balbutie-t-elle, en secouant la tête.

- Je suis au courant. Il a des serpents, ce genre de bestioles le passionne, dis-je avec une grimace, mais elle secoue la tête avec véhémence.

- Nicolette, gémit-elle. Non. Pas ce genre d'animal de compagnie.

- Oh. Oh. Je cligne des yeux. Eh bien... Je crois que je ne suis pas au bout de mes surprises.

J'ai parfois l'impression de vivre dans un monde parallèle.

Je me demande si je ne devrais pas demander à Fabien de rentrer à Paris. L'idée même que Savannah, ma petite sœur, puisse un jour savoir ce genre de choses...

- Nicolette.

Je lève les yeux pour voir Fabien qui me regarde, de ce regard qui fait battre mon cœur. Ce regard qui me dit que je suis tout pour lui. Que je lui appartiens.

- Oui ? dis-je d'une voix un peu hésitante. Il me faut une minute pour me rappeler pourquoi. Je parie que les deux lignes roses qui sont apparues sur mon test ce matin, et dont j'ai bien l'intention de lui parler ce soir au dîner, ont quelque chose à voir avec ça.

- Tu as entendu ce que Thayer vient de me dire ?

Je tourne la tête pour voir le regard sévère de Thayer.

Un regard de grincheux.

- Non, pourquoi ?

Fabien sourit. Je sens mon cœur se serrer dans ma poitrine.

- On a besoin de nous pour une nouvelle mission, dit-il.

Je me lève et j'étouffe un cri. Quelque chose dans le hall du Luxe qui me donne envie de paraître raffinée et sophistiquée et... de dégouliner le fric, il faut bien l'admettre.

- Vraiment ? dis-je en essayant de paraître amusée.

Il sourit.

- Oui. Et maintenant, ramène ton cul ici, qu'on aille choisir notre tenue de soirée.

Notre code pour nos déguisements.

Je me dirige vers lui et le laisse me prendre par la main. Nous marchons ensemble vers la sortie.

Vers notre destination.

Vers le reste de notre vie.

APERÇU

OceanofPDF.com

MAÎTRISE-MOI

Les Maîtres de la Corse

OceanofPDF.com

Savannah

Paris.

Est.

Formidable.

J'inspire profondément, ferme les yeux et les ouvre à nouveau. Les rayons chauds du soleil couchant embrassent ma peau comme une bénédiction, et c'est bien pour ça que je suis là.

- Nicolette, je te jure, l'air parisien a une odeur différente. C'est simplement si... vivifiant. J'imagine que le fait que nous soyons attablées devant un dessert dans l'un des meilleurs restaurants parisiens, où plane une odeur de fromage et de vins fins, n'y contribue pas un peu. Ce qui est bien avec les Parisiens, c'est qu'ils mangent du fromage à n'importe quel moment de la journée, et en particulier entre le plat principal et le dessert. Sur la table devant moi se trouve une assiette de crème brûlée à moitié mangée, un de mes desserts préférés.

- On ne peut pas dire que ça sente particulièrement bon dans le métro, murmure Fabien avec une grimace.

Il n'a pas complètement tort.

Nicolette me sourit et me fait un clin d'oeil.

Son mari peut être grognon, mais il est bon avec elle, et c'est tout ce qui compte. J'ai d'ailleurs l'impression que c'est génétique dans la famille, car on ne peut pas dire que son frère Thayer soit un rayon de soleil.

Et pourtant, quand je suis avec lui, je dois dire que c'est un peu... *chaud*.

Je tâche d'écarter cette pensée avant qu'elle ne m'attire de sérieux ennuis.

Il vaut mieux que je ne me soucie pas de ça, ni des grincheux, ni de quoi que ce soit d'autre, car Nicolette et moi avons bien trop à faire ici, et les Parisiens sont maître en matière de *laisser-faire*, c'est d'ailleurs à eux que l'on doit cette expression.

Nous vivons désormais à Paris, et grâce à ma sœur, nous avons plus d'argent sur notre compte en banque que je ne l'aurais jamais cru possible. Et je viens de commencer mes études supérieures.

Qu'est-ce qui pourrait mal tourner ?

- Savannah, dit Nicolette en adoptant ce ton de grande sœur que j'ai appris à redouter.

- Mmm ?

- Il faut qu'on parle.

Oh oh.

Je préférerais éviter de me lancer dans une de ces conversations sérieuses.

- Nicolette, je n'ai aucune envie de subir tes remontrances.

- De subir mes quoi ?

- Tes remontrances, ma chérie. Je veux profiter de la vie, et je ne suis pas d'humeur à recevoir un sermon.

- Et quand es-tu d'humeur ?

Je tourne la tête pour la regarder. Elle me regarde d'un air inquisiteur, puis se penche vers moi et me tire les cheveux, comme elle le faisait quand nous étions petites, et sourit.

- Je n'allais pas te faire la morale. Je voulais juste... discuter.

J'étouffe un gémissement. Je ne suis pas certaine qu'il y ait une grande différence entre un sermon et une discussion, mais passons.

Je sais que Nicolette s'inquiète pour moi. Je sais qu'elle s'est démenée pour gagner l'argent que nous avons, et même si je ne sais pas exactement comme elle s'y est pris, je soupçonne que cela a quelque chose à voir avec les activités de Fabien à Paris et en Corse, dans le sud de la France.

Je sais que ce qu'il fait n'est pas vraiment légal, mais parfois l'ignorance est une bénédiction. Et puisque j'aime la félicité, j'ai choisi l'ignorance.

- Très bien, alors, dis-je, me ressaisissant. Je me redresse pour accorder toute mon attention à Nicolette. De quoi veux-tu parler ? lui dis-je.

Fabien, mon beau-frère, s'éclaircit la gorge. L'aîné d'une fratrie de trois garçons, il a facilement adopté le rôle de grand frère avec moi, surprotection comprise. Et j'avoue que j'ai tendance à fléchir un peu en voyant son regard sérieux. La famille Gérard est particulièrement respectée en France, crainte même si j'ose dire, et pour cause.

Comme ses frères, Fabien est immense, musclé, riche et sexy comme le diable. Ma sœur a tiré le gros lot. Mais le fait est que les gens se méfient des Gérard.

- Il te faut un garde du corps, dit-il sans détours.

- Encore un garde du corps ? dis-je en grommelant. Est-ce qu'on a vraiment besoin de revenir là-dessus ?

Je secoue la tête et baisse la voix pour éviter d'attirer l'attention sur nous.

Je reste convaincue qu'il n'y a rien de normal à avoir un garde du corps. Et même si j'apprécie de faire du shopping, d'avoir un petit appartement chic et de ne pas avoir à m'endetter pour faire mes études supérieures, je rejette en bloc l'idée d'avoir un garde du corps.

- J'apprécie vraiment l'intérêt que vous me portez tous les deux. Vous savez bien à quel point j'apprécie. Mais je suis grande maintenant. Et je suis très prudente. Je ne fais pas la fête, je sors rarement après la nuit tombée. Je crois que c'est un peu exagéré.

Tous deux me fixent, impassibles. Nicolette soupire.

Ma sœur, toujours aussi belle et soignée, fait un peu plus que son âge lorsque son front se plisse d'inquiétude.

- Ça n'a rien d'exagéré, Savannah, dit-elle à voix basse. Fais-moi confiance sur ce point. Pourquoi t'opposes-tu tant à cette idée ?

Je décide de tenter une autre approche.

- Parce que je ne suis pas une célébrité. Et les gardes du corps, c'est pour les célébrités et les gens importants. Je n'ai rien de spécial, alors ne me

ressortez pas cet argument.

Nicolette pince les lèvres.

- C'est juste que tu ne veux pas que quelqu'un te suive, dit Nicolette en pinçant les lèvres.

Impossible de mentir à ma grande sœur.

- C'est vrai, dis-je, essayant toujours de plaider ma cause.

Mais la vérité, c'est que même si je suis adulte, et parfaitement responsable de surcroît, ma sœur se charge de payer l'intégralité de mes factures. Elle insiste vraiment pour le faire, c'est important pour elle. Et puis je dois bien admettre que sans elle, je suis complètement fauché, je n'étais pas assez folle pour refuser ce qu'elle m'offrait.

Mais cela me met quand même un peu à sa merci. Même si légalement, elle n'est plus responsable de moi, je suis en quelque sorte sous sa responsabilité.

Nicolette lance un regard rapide à Fabien. Je tremble un peu en voyant l'expression de son visage, qui s'est faite un peu plus sérieuse. Un peu plus sévère.

- Nous ne pouvons pas t'obliger à prendre un garde du corps si tu ne veux pas, dit-il. Les contractions des muscles de sa mâchoire laissent clairement entendre qu'il aimerait pourtant le faire. Nous ne sommes pas tes tuteurs, et tu es adulte. Mais nous pouvons cependant te faire part de nos recommandations, et je t'assure que ce n'est pas pour te desservir.

Il n'a pas pour habitude de me faire la morale, mais quand il le fait, il est sacrément intimidant. Et même s'il s'est toujours montré bon avec moi, je sais qu'il est capable de choses... effrayantes.

Je sais bien qu'il ne me ferait pas de mal.

Enfin je l'espère.

Avant de venir ici et de le rencontrer, J'avais mis Nicolette en garde. Je lui avais dit que la famille Gérard était connue pour son réseau de crime

organisé, relativement récent mais très bien implanté. Je n'aurais rien su si l'ami de Fabien ne l'avait pas laissé entendre.

L'année dernière, Fabien m'avait envoyé un de ses amis de Boston pour s'assurer que j'étais en sécurité.

Quand j'avais appris que l'ami de Fabien s'appelait Mario Rossi, j'avais fait le rapprochement. À Boston, tout le monde a déjà entendu le nom de la famille Rossi : un célèbre mafieux, craint et puissant... et ami de la famille Gérard.

Une nuit, j'avais pris un risque en mentionnant quelque chose sur la famille Gérard à Mario, laissant entendre que je savais très bien qu'il s'agissait d'une famille de la mafia.

Mario avait aussitôt rebondi sur la perche que je lui tendais.

- Pas aussi importante que la nôtre, avait-il répliqué. Ils sont en activité depuis moins longtemps que nous, mais c'est vrai qu'ils commencent à prendre de l'ampleur.

J'avais ma réponse.

Alors même si Fabien ne m'a jamais donné de raison de le craindre, au fond de moi, je sais de quoi il est capable. Et je n'en suis que plus prudente. Et en toute honnêteté ? Je fais tout pour avoir un comportement exemplaire devant lui... J'avoue que je ne suis pas sûre de ce qu'il ferait si je m'aventurais à sortir du rang.

Fabien jette un coup d'œil à son téléphone.

- Il faut qu'on y aille. On aurait déjà dû partir pour l'aéroport il y a dix minutes.

Tous deux partent en Italie.

Je fais un geste de la main en direction de la table.

- Je m'en occupe, dis-je en faisant un sourire magnanime à ma sœur.

Se levant, elle me répond par un clin d'œil.

- Ne t'imagines pas que cette conversation soit terminée.

Je lève les yeux au ciel et me lève, leur donnant à tous les deux la bise parisienne en les embrassant sur la joue.

- Savannah, dit Fabien, nous ne serons pas joignables pendant les deux prochaines heures au moins.

Je vois bien que cela lui déplait. En général, même lorsqu'ils prennent l'avion, ils utilisent leur jet privé ou leur avion avec accès à Internet pour s'assurer que les communications ne sont jamais coupées, mais cette fois-ci, ils ont dû réserver un vol commercial. Et même s'ils voyagent en classe affaires, ils n'auront pas accès à Internet.

- C'est compris, dis-je, me rasseillant pour sortir mon portefeuille.

- C'est exactement pour cela que je préférerais qu'elle ait un garde du corps, dit Nicolette à Fabien à voix basse.

Fabien acquiesce. Honnêtement, ça ne m'étonnerait pas qu'il m'assigne un garde du corps sans même m'en parler ou en dire un mot à sa femme. La maison de la famille Gérard n'est pas loin d'ici.

- Si tu as besoin de quoi que ce soit, Thayer est rentré de Corse en avion ce week-end, et tu sais où le joindre.

J'essaie de me concentrer sur ce que Fabien me dit, mais quand il mentionne le nom de son frère, c'est comme si je n'avais plus neurones.

Je pensais qu'il serait en Corse. Pourquoi Thayer est-il ici ? C'est facile de faire semblant d'oublier quelqu'un quand il est sur une île, mais beaucoup moins quand il est dans les parages.

Ils l'ont surnommé le *Sauvage*.

Je ne sais pas ce qui lui a valu un tel surnom, mais au fond de moi, je meurs d'envie de savoir.

Je mourrais avant de l'admettre à quiconque, mais j'ai un béguin d'écolière incontrôlable pour Thayer.

Pourquoi moi ?

Pourquoi lui ?

C'est le plus grincheux de tous les connards de la famille. Chaque fois qu'il me regarde avec son air sévère, mon cœur bondit dans ma poitrine.

Où en étions-nous, déjà ?

Thayer.

En cas d'urgence.

Compris.

- Parfait. Écoute, lui dis-je. Je me sens un peu coupable de lui dire ce que je m'apprête à lui dire, mais je veux en finir avec cette conversation une bonne fois pour toutes. Quand j'étais aux États-Unis, poursuis-je, je n'avais pas de garde du corps et tout allait très bien. Je ne suis pas sûre de bien comprendre ce qui a changé depuis, à part que nous vivons beaucoup plus près maintenant.

- Ce qui a changé, c'est que tu es à Paris maintenant, dit Fabien en tendant la veste de Nicolette pour l'aider à l'enfiler.

Je suis surprise de voir mes yeux s'embuer de larmes.

J'ai tellement envie de ça.

J'ai tellement envie que quelqu'un se soucie de moi comme Fabien se soucie de Nicolette. Peut-être que ce type est un criminel, mais il sait comment prendre soin d'une femme.

Je ravale la boule qui s'est formée dans ma gorge et qui menace de m'étouffer, et fais signe à la serveuse.

- Nous en parlerons à notre retour, dit Nicolette en serrant mes mains entre les siennes.

- Très bien. Amusez-vous bien en Italie, les enfants. J'ai hâte que vous me racontiez, et n'oubliez pas de me ramener quelque chose !

Je n'ai toujours pas dépassé ce besoin enfantin de me faire ramener des souvenirs.

- Hors de question, dit Nicolette en me faisant un clin d'œil. Je t'aime !

La boule dans ma gorge grossit encore.

- Je t'aime aussi, dis-je avec un soupir.

Je me rassieds à la table.

Je mange la dernière crème brûlée et je termine le dernier verre de vin. Je regarde le soleil descendre sous le toit du restaurant.

Quand je me lève et que j'étire enfin mes membres, la nuit est tombée. Les rues de Paris sont généralement bien éclairées, mais comme dans la plupart des vieilles villes européennes, certaines portions rappellent encore les jours d'antan, avec leurs bâtiments en pierres, leurs rues pavées et leurs lampadaires qui ont résisté à l'épreuve du temps et continuent d'éclairer depuis des décennies.

Mais cette ville me plait.

Tous les guides touristiques disent que Paris est sûr quand on est une femme seule. Même la Tour Eiffel a été équipée de centaines de projecteurs jaunes qui non seulement mettent en valeur le monument, mais assurent également la visibilité et la sécurité des visiteurs le soir. Ici, en France, nous avons des trains, des bus et des voitures de location à portée de main, et les policiers ne sont jamais loin si nous avons besoin de faire appel à eux.

Je suis en sécurité, me dis-je en sortant du restaurant et en entrant dans l'air plus frais du soir. De l'autre côté de la rue, une foule de jeunes adultes bavardent et rient, l'un d'eux gesticulant comme s'il racontait une histoire. Une douleur me traverse la poitrine.

Ouch. Ça doit être les hormones. D'ailleurs, généralement, je ne suis pas particulièrement émotive. Qu'est-ce qui peut bien m'arriver ?

Serait-ce que je me sente... seule ?

Moi, l'étudiante voyageuse, je pourrais d'ailleurs ajouter fortunée, qui vit dans un appartement ultra chic, mange dans des restaurants d'exception et porte des vêtements fabuleux... il me manquerait quelque chose ?

Il est vrai que des rumeurs circulent à l'université sur mon affiliation avec les Gérards. Il est vrai que les Parisiens sont des gens très joviaux mais qui

ne se lient pas facilement d'amitié. Peut-être n'y ai pas consacré assez de temps, mais je suis... je n'ai pas vraiment d'amis ici.

J'enfonce mes mains dans mes poches et décide de marcher au lieu de prendre un taxi. La nuit est belle et les rues sont pleines de monde... et ma sœur et mon beau-frère surprotecteurs sont dans un vol pour l'Italie et ne peuvent pas venir me chercher en me tirant l'oreille.

Le son de mes pas sur le sol dur claque dans les rues alors que je laisse derrière moi le bruit de la ville et me dirige vers mon petit appartement. L'une des raisons pour lesquelles nous avons fait une si bonne affaire en l'achetant est qu'il se trouve à bonne distance à pied des autres parties de la ville où se trouvent les restaurants et les boutiques.

Instinctivement, je sors mon téléphone et consulte mes messages.

Nicolette :

Hey. Sois prudente, s'il te plaît. Je sais que tu n'es plus une enfant mais tu es ma sœur et la seule que j'aie !

Un tas d'émojis en forme de cœur.

Moi :

Je promets de ne pas boire plus de dix verres à la fois, de ne fumer que de l'herbe de qualité supérieure et de n'avoir des relations sexuelles occasionnelles que tous les deux jours, ça te va ?

Je peux presque l'entendre soupirer à l'autre bout du fil.

Nicolette :

Très bien. Je t'aime, grosse bête.

Je souris et lui réponds.

Moi :

Je t'aime aussi

Je continue à marcher, tête baissée, lorsqu'une bouffée d'air frais me fait frissonner. Je resserre ma veste autour de moi et m'arrête brusquement, surprise.

Il doit y avoir une sorte de carnaval d'organisé ce week-end car les rues ont complètement changé d'allure.

Elles n'ont plus leur air habituel. Des échoppes ont été installées à différents endroits, me faisant perdre tous mes points de repère. J'avoue que cela me perturbe.

Je réalise alors que je ne sais absolument pas où je suis.

Mon cœur se met à battre un peu plus fort alors que j'essaie de retrouver mon chemin. Je dois bien l'admettre, je ne cracherai pas sur un garde du corps en cet instant. Quelqu'un à qui je pourrais peut-être faire signe et demander un peu d'aide pour m'orienter ?

Je jette un coup d'œil à mon téléphone et constate que ma batterie est presque morte.

J'étouffe un gémissement. Si Nicolette me voyait, elle serait folle.

Je regarde autour de moi. Peut-être y a-t-il quelqu'un dans le coin qui pourrait m'indiquer mon chemin. Un bar, une épicerie du coin ou une vieille dame sympathique ? Mais je me suis éloigné de tout ce qui m'était familier et de la foule.

Bien.

Je vais devoir repartir par où je suis venu.

Je fais demi-tour et tente de retourner vers mon point de départ, mais en arrivant à une intersection, je m'interroge. Était-ce à gauche ou tout droit ?

À gauche. Je suis quasi-certaine que c'était à gauche. Je crois me souvenir de la petite maison avec le panneau indiquant des appartements à louer.

Je marche plus vite maintenant. Je meurs d'envie de rentrer à la maison, dans notre appartement où mes livres m'attendent. Le dernier livre d'Ilona Andrews vient d'arriver par la poste, et je brûle d'envie de le lire.

Mais je suis prise d'un sentiment d'effroi en réalisant que je ne reconnais absolument rien.

Où... où suis-je ?

Rien ne m'est familier.

Je n'ai aucune idée de l'endroit où je suis.

Je n'ai jamais vu cette maison. Je n'ai jamais vu cette rue. Je ne reconnais pas les noms des rues, et maintenant que le soleil s'est couché, je ne sais même pas dans quelle direction je me dirige.

Devant moi, j'entends des voix et j'étouffe un sanglot sec qui me surprend moi-même. Je n'avais pas réalisé à quel point j'étais chamboulée.

Je tourne au coin de la rue et je vois la lueur brillante et réconfortante d'un lampadaire devant un bar, la porte grande ouverte et une demi-douzaine d'hommes qui discutent entre eux. Ils me voient et s'arrêtent de parler quelques instants.

D'habitude, je ne suis pas du genre à regretter mes actions. Mais là, tout de suite ? Je regrette vraiment d'avoir teint mes cheveux en rose.

Et peut-être aussi de ne pas avoir écouté ma sœur, qui m'aurait certainement réprimandé vertement pour avoir osé me promener seule dans Paris en pleine nuit. Peut-être que Paris a la réputation d'être une ville sûre d'après les guides touristiques, mais elle n'en reste pas moins une grande ville.

Un homme me lance un sourire lubrique. Beurk. J'imagine la réaction de Fabien. C'est drôle, il y a quelques minutes, tout ce que je voulais, c'était plus d'indépendance, mais là, je donnerais tout pour sentir à mes côtés la présence imposante de mon beau-frère et l'intrépidité de ma sœur.

- *Salut ! C'est une très belle tenue que vous portez.*

Oh, quel cliché de me complimenter sur ma tenue. Je ne joue pas à ce jeu.

Alors je fais ce que toute femme intelligente et censée ferait dans une telle situation.

- *Pardon. Je ne parle pas français*, dis-je avec un sourire, prétendant ne pas avoir compris sa remarque sur ma tenue.

Je passe devant eux et tourne au coin de la rue en retenant ma respiration.

Personne ne me suit.

Dieu merci.

Je pousse un soupir de soulagement, mais je réalise alors que je suis passée à l'arrière du bar. Des poubelles et des boîtes vides tapissent les murs, et une odeur que je ne peux pas et ne veux pas identifier plane dans l'air. Je me demande si je ne devrais pas entrer et essayer de trouver un téléphone, quand je réalise avec un sentiment de panique que... je ne suis pas seule.

La peur me noue l'estomac en découvrant la scène effrayante qui se déroule devant moi. Une femme se trouve là, bâillonnée et attachée, prisonnière de deux hommes gigantesques, terrifiants et armés. La vision m'horrifie. En voyant son regard suppliant, je suis submergée par une vague de panique. Elle crie et supplie, ses mots étouffés par le bâillon d'où ne sortent que des gargouillis incompréhensibles.

Non.

J'ouvre la bouche pour parler. Pour leur dire de la laisser partir, d'arrêter, quand l'un d'eux pousse un juron en me découvrant et le second pointe son arme vers moi.

- *Dégage d'ici*, grogne-t-il en français. Fous le camp.

Je reste pétrifiée. J'ouvre la bouche pour parler, mais tout ce dont je suis capable, c'est de fixer le canon du pistolet.

Laissez-la partir, me dis-je en hurlant dans ma tête. *Laissez-la partir !*

Mais aucun son ne sort de ma bouche.

- Tu as trois secondes, grogne-t-il.

Je ne sais pas quoi faire. J'ai l'impression d'avoir été figé dans la glace par une baguette magique. J'entends le clic de son arme.

Je vais mourir. Je ne vais pas réussir à la sauver et je vais mourir en même temps qu'elle.

J'aurais voulu dire à Nicolette que je l'aimais avant qu'elle ne parte. Pourquoi ne lui ai-je pas dit que je l'aimais ?

- Stop !

Ils regardent par-dessus mon épaule. J'ai peur de me retourner.

- Lâche ton arme !

Ce n'est pas à moi qu'il parle, alors. Mon cœur bat si vite que j'en ai le vertige. J'étouffe un gémissement.

Le problème, c'est qu'aucun des deux hommes ne fait le moindre geste pour lâcher son arme. La femme se met à sangloter et à trembler tandis qu'un agent, vêtu de l'uniforme bleu foncé caractéristique de la *Police nationale*, me contourne et dégaine.

Tout se passe si vite que je n'ai même pas le temps de cligner des yeux.

L'un des hommes pousse un juron. L'autre appuie sur la gâchette. La femme hurle dans son bâillon tandis que l'officier s'effondre sur le sol.

Cours, hurle une petite voix dans ma tête.

Une nouvelle balle est tirée et ricoche contre une benne à ordures métallique alors que je m'enfuis aussi loin de ce lieu que possible.

Peut-être ne voudront-ils pas la laisser seule. Peut-être ne me poursuivront-ils pas. Mais je viens d'assister au meurtre d'un agent de police, et je suis leur principal témoin.

- Va la chercher ! hurle l'un des hommes. Tue-la !

Il faut que je pense vite. Il s'attendra à ce que je continue de courir jusqu'à ce qu'il m'attrape. Je suis plus rapide que le lourdaud qui me poursuit, et quand je tourne à un coin de rue, je sais qu'il ne m'a plus dans son champ de vision. Je m'accroupis dans un passage étroit, dans l'embrasement d'une porte. Je m'aplatis contre la porte, complètement dissimulée dans l'ombre.

Je retiens ma respiration tandis qu'il passe à toute allure devant moi.
J'attends jusqu'à ne plus entendre aucun bruit. Puis j'attends encore un peu.

Je reste figée sur place jusqu'à ce que la nuit soit avancée. Je ne peux plus bouger mes pieds.

Mon téléphone est mort. Je n'ai aucune idée d'où je suis.

Et je viens d'être témoin d'un meurtre.

Peut-être que Nicolette et Fabien ont raison.

J'aimerais tellement pouvoir les appeler.

J'ai envie de pleurer.

Précommandez maintenant (sorties le 19 mai 2023).

OceanofPDF.com

À PROPOS DE L'AUTEUR



Jane Henry, auteur de best-sellers USA Today, nous entraîne à la rencontre de héros alpha sévères mais aimants, d'héroïnes fougueuses, avec la promesse de dénouements heureux chargés d'émotion. Elle écrit ce qu'elle aime lire : des romans teintés de perversion, avec une touche de tendresse. Jane est une romantique invétérée qui vit sur la côte Est, dans une maison remplie d'enfants et son prince charmant.

Vous pouvez retrouver Jane ici !

[The Club \(Facebook reader group\).](#)

[Site Web](#)

[*OceanofPDF.com*](#)